

www.e-rara.ch

Oeuvres de ... de Fontenelle

Fontenelle, Bernard Le Bovier de

A Paris, MDCCLVIII-MDCCLXVI [1758-1766]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6462

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-25886>

Tome huitième.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

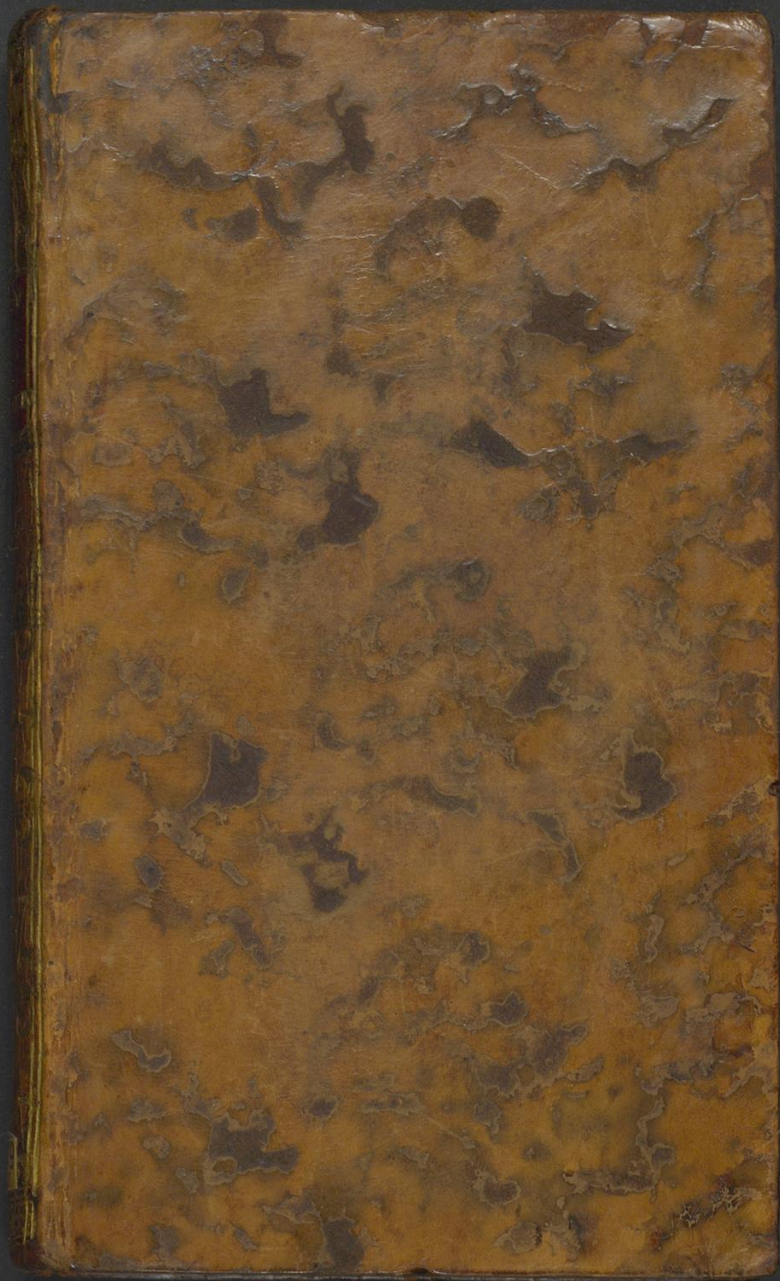
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]





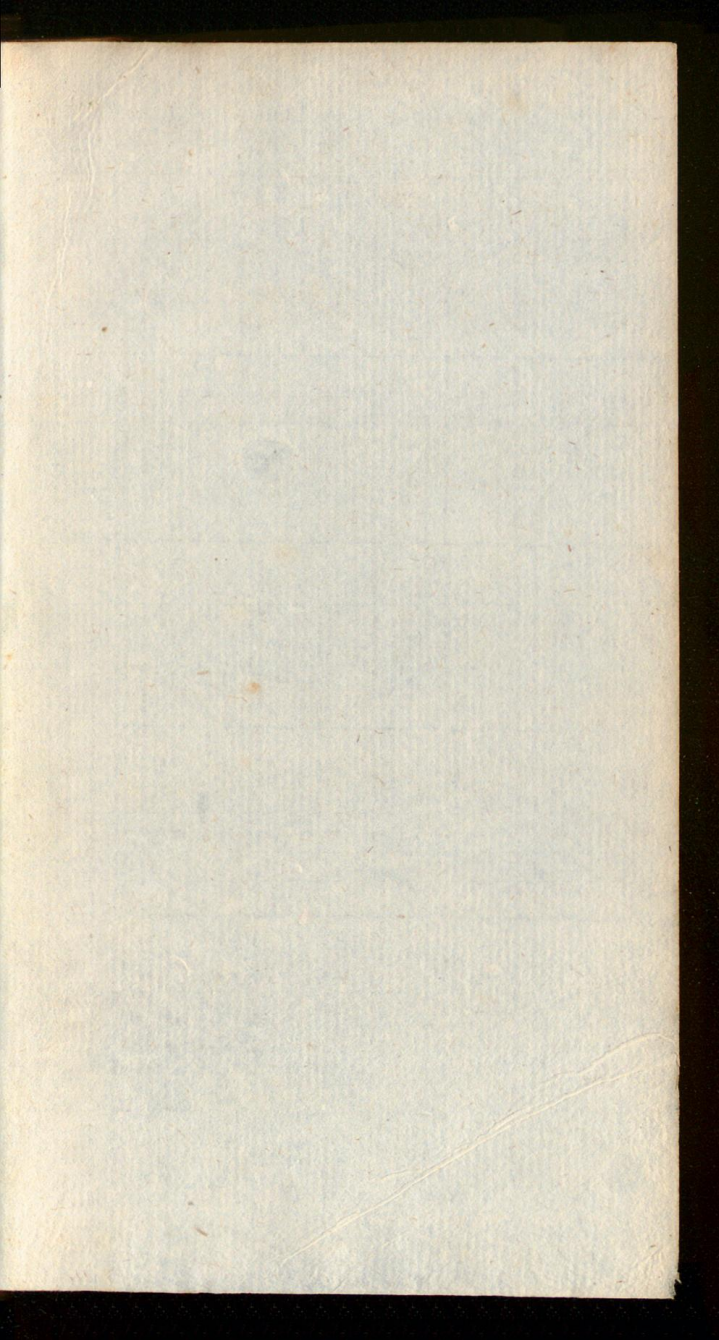
*Ex Libris P.C.M.
De Lonchamp*

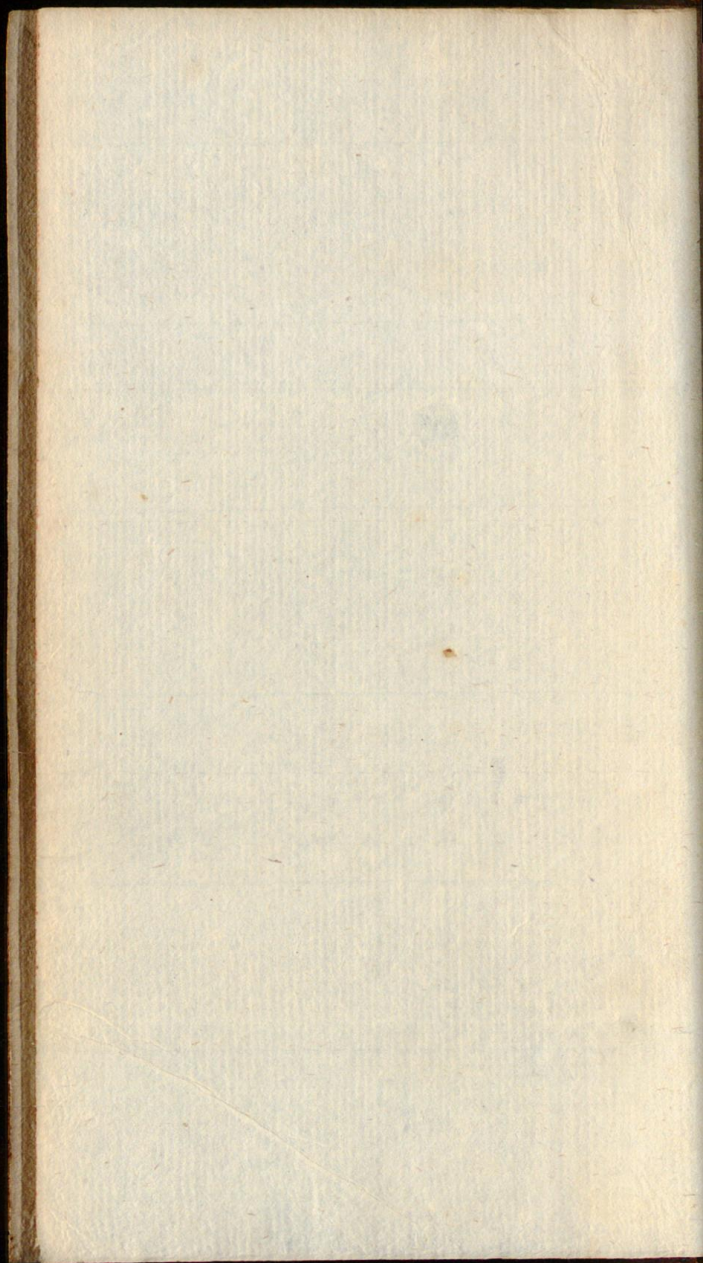


~~9879.~~ (Ret)

(8.)

R2r 6462:8





ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME HUITIÈME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME HUITIÈME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, François, des Sciences,
des Belles-Lettres, de Londres, de
Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIÈME.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez B. BRUNET, Imprimeur-Libraire
de l'Académie François.



ŒUVRES

DE MONTAIGNE

DE FONTENELLE

Des Académies, Française, des Sciences,
des Belles-Lettres, de l'Académie de
France, de Berlin.

NOUVELLE ÉDITION

NOUVELLE ÉDITION

TOME HUITIÈME



PARIS, AU PALAIS

A PARIS, AU PALAIS

Imprimerie - Librairie

de l'Académie Française

de l'Académie Française



LE

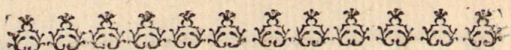
TESTAMENT,

COMÉDIE.

1731.

Tome VIII.

A



NOMS DES PERSONNAGES.

EUDAMIDAS, Citoyen de Corinthe.

ERICLÉE, Soeur d'Eudamidas.

DEMOCEDÉ, autre Citoyen de
Corinthe.

LISIDICE.

PHILONOÉ, Fille de Lisidice.

GLYCON, Esclave d'Eudamidas.

IDAS, Esclave de Democede.

La Scène est à Corinthe.



LE
TESTAMENT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DEMOCEDE, ERICLÉE,
IDAS.



DEMOCEDE.

Ais, Madame.....

ERICLÉE.

Mais, Monsieur, pourquoi voulés-
vous vous justifier? Je ne vous fais pas

A ij

4 LE TESTAMENT;

le moindre reproche. Je vous dis simplement, historiquement, par conversation, que vous êtes amoureux de Philonoé; je ne m'en plains pas, il n'y a pas de mal à cela.

DEMOCEDE.

Il y en auroit beaucoup après mille sermens que je vous ai faits, de vous adorer toute ma vie.

ERICLÉE.

Je ne m'en souvenois pas.

DEMOCEDE.

Vous ne vous en souveniés pas ?

ERICLÉE.

Je m'en souvenois, si vous voulés; mais ce que je voulois dire est quasi la même chose. On fait bien ce que c'est que ces sortes de sermens-là, & sur-tout les vôtres.

DEMOCEDE.

Vous les avés crus sincères, comme ils l'étoient & le sont encore, & vous n'avés cessé de le croire que depuis que Philonoé avec sa mere est ici dans la

COMEDIE. 3

maison de votre frere Eudamidas. Je ne connoissois ni la mere, ni la fille, quoique je fusse leur parent ; je ne les ai vûes que parce que j'étois assidu auprès de vous : la mere a pris de la confiance en moi ; c'est une veuve qu'il faut du moins consoler : que voulés-vous que je fasse ?

ERICLÉE.

Monsieur, je veux que vous fassiez ce que vous faites, que vous soyiez amoureux de Philonoé.

DEMOCEDE.

Madame, peut-on l'être après vous avoir vûe ? Si vous ne me rendés pas justice, ne vous la refusés pas du moins à vous-même. Quelle comparaison de vous à Philonoé ! On ne fait encore ce que c'est, ni ce que ce sera, point de caractère formé : car quel âge a-t-elle, treize ans, quatorze ans ?

ERICLÉE.

Elle en a bien quinze.

DEMOCEDE.

Et bien, quinze soit : un homme raisonnable, & que vous connoissés vous-

6 LE TESTAMENT,

même capable de certains sentimens ; ira-t-il s'attacher à un enfant qui n'entendrait rien à tout ce qu'on lui voudrait dire ?

ERICLÉE.

Je vous réponds que cet enfant-là vous entendra , & vous entend. Mon frere est bien aussi raisonnable que vous , & il a même quelques années de plus ; cependant je crois qu'à la fin il se déterminera à épouser l'enfant , comme il en est le maître par le Testament du pere. Je suis fâché de vous le dire , Démocede,

DEMOCEDE.

Je ne suis point fâché de l'entendre ; c'est le mieux que puisse faire Eudamidas. Puisqu'il a accepté ce fameux Testament , par lequel son ami , qui meurt absolument ruiné , le charge de faire subsister sa veuve , & d'épouser sa fille unique , ou de la marier à qui il lui plaira en la dotant ; il aura raison d'épouser la fille , qui est assés jolie , & de s'épargner une dot qu'il faudroit payer à un autre mari. Je prendrois ce parti-là en sa place , & je compte bien qu'il le

prendra. Mais s'il étoit entierement libre comme moi, s'il n'étoit nullement chargé de Philonoé, croyés-vous qu'il allât la choisir parmi toutes les filles de Corinthe ? Il en prendroit certainement une plus convenable à son âge. Il a déjà trente ans, & Philonoé seroit sa fille, comme elle est celle de cet ami intime qu'il a perdu.

E R I C L É E.

En bonne foi, Démocede, si je craignois que vous n'aimassiez Philonoé, pensés-vous que toutes ces raisons fondées sur son extrême jeunesse me rassurassent beaucoup ?

D E M O C E D E.

Non, charmante Ericlée, j'en conviens, elles ne sont pas suffisantes, & je ne sai comment la suite du discours m'engage à vous les faire tant valoir. Ce sont vos charmes seuls, c'est mon amour qui doit vous rassurer.

E R I C L É E.

Je vous répète que je n'ai point besoin d'être rassurée.

8 LE TESTAMENT,

DEMOCÉDE.

Je ne vous rassurerai donc point ;
puisque vous ne me faites pas l'hon-
neur d'être inquiète ; mais je continue-
rai à vous adorer. Vous ne me le dé-
fendés pas ?

ERICLÉE.

Je ne vous permets ni ne vous défens
rien. Seulement souvenés-vous que j'ai
de bons yeux.

SCENE SECONDE.

DEMOCÉDE, IDAS.

DEMOCÉDE.

Elle ne les a que trop bons, & ils
m'embarraissent fort.

IDAS.

Vous la trompés donc, Seigneur ?

DEMOCÉDE.

Belle question ! Il faut bien la trom-
per,

C O M E D I E. 9

per, de peur qu'elle ne me traverse dans mon nouvel amour pour Philonoé. Elle est fine & adroite, & me joueroit quelque mauvais tour : car, afin que tu le saches, elle m'aime dans le fond ; & cette Philonoé, qu'elle ne me reproche point, elle me la reproche de tout son cœur.

I D A S.

Puisque vous n'aimés plus Ericlée, pourquoi n'agir pas rondement avec elle ? Est-ce pour le plaisir de tromper ?

D E M O C E D E.

Ce ne laisse pas d'en être quelquefois un, Idas. On mene plusieurs affaires à la fois ; on est aimé en plus d'un lieu, on est toujours en l'air ; cela vaut son prix. Mais ce n'est pas là ce qui me tient présentement ; je suis dans une situation fort délicate. Eudamidas, par le Testament de son ami, est obligé d'épouser sa fille, ou de la marier à quelqu'autre en lui donnant une dot.

I D A S.

Voilà un plaisant legs testamentaire, & à rebours du bon sens. Un gueux

Tome VIII.

B

10 LE TESTAMENT;

lègue à son ami sa femme qu'il entretiendra, & sa fille qu'il mariera ! Auriés-vous accepté cette belle donation ?

DEMOCED E.

C'est une autre affaire dont il ne s'agit pas. J'aime Philonoé, & je ne veux donc pas qu'Eudamidas l'épouse. Je tâche à me faire aimer d'elle, afin qu'elle apporte de la résistance à ce malheureux mariage ; mais il faut que ce ne soit qu'une certaine résistance cachée & adroite ; car si Eudamidas venoit à savoir que Philonoé m'aimât, & que notre intelligence fût déclarée, il lui diroit : Mademoiselle, je voulois fatiguer au Testament, & vous épouser, c'est vous qui ne voulés pas ; je ne suis tenu à la dot qu'en cas que ce parti-là ne me convînt point ; j'en suis quitte, faites comme vous l'entendrés.

I D A S.

Et point de dot pour la pauvre fille ; en épousant son cher Démocede !

DEMOCED E.

Sans doute, & moi je ne veux pas lui faire ce tort-là.

COMEDIE.

II

I D A S.

Sentiment fort généreux.

DEMOCEDÉ.

Il faut donc que j'inspire à Philonoé de la répugnance pour Eudamidas ; qu'Eudamidas s'aperçoive seulement qu'on ne l'aime pas, quoiqu'on en use toujours honnêtement pour lui, & qu'il ait la délicatesse de ne vouloir pas épouser.

I D A S.

S'il ne l'a pas, cette délicatesse ?

DEMOCEDÉ.

Oh ! il l'aura certainement. C'est un homme à grands sentimens, trop grands de la moitié pour les femmes ; & c'est par-là qu'il les manque, & les manquera toujours.

I D A S.

A vous dire le vrai, tout le projet que vous me confiés-là, me paroît un petit château de cartes, qu'un souffle peut renverser.

DEMOCEDÉ.

Je conviens que j'ai besoin d'une con-

B ij

12 LE TESTAMENT;

duite bien fine & bien déliée; mais tu fais que j'en ai assés le talent, & je me plais à l'exercer. Je puis ne pas réussir; aussi pour ne tomber que sur mes pieds, je me ménage toujours avec Ericlée. Philonoé & elle, sont les deux plus aimables filles de Corinthe, & il me faut l'une des deux.

I D A S.

Il ne vous importe laquelle?

DEMOCÉDE.

Non pas, j'aime beaucoup mieux Philonoé.

I D A S.

Elle est la dernière d'abord.

DEMOCÉDE.

Cela n'est rien; mais elle a dans sa personne toute la fleur, & dans son caractère toute l'aimable simplicité, & toute la précieuse candeur de la première jeunesse.

I D A S.

Il n'y a pas de gloire pour vous à la tromper; & d'ailleurs, permettez-moi

COMEDIE. 13

de vous le dire, vous en devriés faire conscience. En vérité le cœur m'en saigne.

DEMOCEDE.

Je ne la trompe pas aussi, à proprement parler. Je n'épargnerai rien pour l'avoir ; mais en cas de mauvais succès, je me réserve Ericlée pour un pis-aller qui sera encore très-bon.

IDAS.

La vérité me prend à la gorge ; vous n'aimés ni l'une ni l'autre.

DEMOCEDE.

Il ne s'agit pas avec les femmes de les aimer tant ; il s'agit de leur plaire. Si tu favois, Idas, avec quel plaisir je jouis en même temps & de la jalousie d'Ericlée, & des progrès que je fais insensiblement dans le cœur de Philonoé, dans ce jeune cœur, qui loin d'avoir jamais aimé, fait à peine que l'on aime ! J'ai même encore le bonheur d'avoir plû à la mere de Philonoé, en tout bien & tout honneur, s'entend. Lisidice me favorise en tout ce qu'elle peut, & je suis sûr qu'elle m'aimeroit mieux pour

gendre qu'Eudamidas : enfin laisse-moi faire , le cœur me dit que je sortirai bien de tout ceci ; j'ai reçu du Ciel le don d'entendre assés les femmes.

I D A S.

Je n'en fai pas tant que vous ; mais je suis persuadé que les femmes entendent encore mieux les hommes , que les hommes ne peuvent entendre les femmes. Il y a ici un malheur ; celle que vous trompés le plus , de votre propre aveu , c'est Ericlée ; & justement Ericlée est la moins simple des deux. Elle est même bien éloignée de l'être , elle vous démêlera.

D E M O C E D E.

L'avis est bon , j'y prendrai garde ; mais j'appерçois Philonoé. Laisse-moi avec elle.

SCENE TROISIÈME.**DEMOCEDE, PHILONOÉ.****PHILONOÉ.****A**H! Démocede, vous voilà?**DEMOCEDE.**

En êtes-vous fâchée, belle Philonoé?
Etes-vous fâchée que je me tienne tous-
jours à portée de vous voir, de vous
rencontrer, que j'en cherche toutes les
occasions?

PHILONOÉ.

Point du tout.

DEMOCEDE.

Ce n'est pas assez. En êtes-vous bien
aise?

PHILONOÉ.

Oui, j'aime assez qu'on me tienne
compagnie.

B iiii

16 LE TESTAMENT;
DEMOCEDE.

Mais vous est-il indifférent qui vous la tienne ? Aimeriés - vous autant, par exemple, qu'Eudamidas fût avec vous dans ce moment-ci ?

PHILONOÉ.

Nous avons toutes les obligations du monde à Eudamidas, ma mere & moi, & il ne faut pas que nous soyons ingrates. Sans lui vous savés dans quel état nous serions ; vous savés combien il accepta le Testament de bonne grace, avec quelle joie, & combien toute la suite de son procédé pour nous a répondu aux commencemens. Il ne se lasse point d'être généreux.

DEMOCEDE.

Il se feroit deshonoré par une autre conduite. Pouvoit-il renoncer à une marque aussi publique que votre pere lui donnoit de la plus grande estime ?

PHILONOÉ.

Je ne connois guère encore le monde ; mais je soupçonne que peu de gens auroient voulu des marques d'estime à

ce prix-là ; & si Eudamidas avoit refusé le Testament, on auroit dit : Il a bien fait ; c'étoit-là aussi un legs trop bisarre : pourquoi son ami se ruinoit-il ? Et cependant il est certain que mon pere n'est point mort ruiné par sa faute ; ç'a été par des naufrages de ses vaisseaux & par de purs malheurs.

D E M O C E D E.

Si Eudamidas eût refusé, je vous réponds qu'on auroit bien crié contre lui, & que ceux même qui n'auroient pas été capables d'accepter le Testament, auroient crié le plus haut. Mais il n'importe, vous avés de l'obligation à Eudamidas, je n'en disconviens pas. Mais s'il avoit dépendu de vous d'avoir cette même obligation ou à lui, ou à quelqu'autre, l'auriés-vous choisi ?

P H I L O N O É.

Cela ne pouvoit pas dépendre de moi.

D E M O C E D E.

Sans doute ; mais s'il en eût dépendu ?

P H I L O N O É.

Je ne sai ce que j'eusse fait.

18 LE TESTAMENT,
DEMOCEDE.

Du moins auriez-vous voulu que ce fût Eudamidas par préférence à tout autre, qui fût en droit de vous unir à lui quand il le voudroit ?

PHILONOÉ.

Encore une fois, je ne sai.

DEMOCEDE.

Aimable Philonoé, apparemment l'excès de mon amour m'aveugle, & me jette dans des illusions trop agréables ; mais il me semble qu'il y a dans le fond de votre cœur quelque chose de plus favorable pour moi, que ce que vous me laissés paroître. Au nom des Dieux, ne me le dissimulés point, accordés cette legere grace à ces sentimens si vifs & si tendres que vous me connoissés pour vous.

PHILONOÉ.

Pour moi ? Vous êtes l'Amant déclaré d'Ericlée.

DEMOCEDE.

Je l'étois, il est vrai, mais je ne vous

C O M E D I E. 19

avois pas encore vûe. Quelle comparaison de vous à elle !

P H I L O N O É.

Est-ce qu'on cesse d'aimer ?

D E M O C E D E.

Non, quand on aime véritablement ; mais on prend quelquefois pour amour ce qui n'en est pas. Je ne fais quel goût léger, un foible attachement entretenu par de petites convenances ; voilà ce que j'ai eu pour Ericlée. Mais combien est différent ce qui m'occupe aujourd'hui, ce qui remplit tout mon cœur ! Je n'ai encore aimé que vous.

P H I L O N O É.

Et bien, cessés donc de rendre des soins à Ericlée.

D E M O C E D E.

Et ne le fais-je pas déjà autant que je le puis avec bienfiance ?

P H I L O N O É.

Mais avec tout cela, elle ne fait pas que vous ne l'aimés plus.

20 LE TESTAMENT,
DEMOCEDE.

Si vous voulés qu'elle le sache, je le veux aussi de tout mon cœur ; je sortirai d'une contrainte insupportable. Tout ce que je crains, c'est qu'Eudamidas qui saura que mes assiduités ne seront plus pour sa sœur, mais seulement pour vous, ne m'interdise sa maison.

PHILONOÉ.

Ah ! il ne le faut pas.

DEMOCEDE.

Je suis charmé que vous en sentiés le péril ; vous me mettés dans un transport de joie que je ne puis vous exprimer. Permettés-moi de vous en remercier à vos genoux.

PHILONOÉ.

Non, non, ne me remerciés pas tant ; j'ai cru d'abord ce péril plus grand qu'il n'est ; notre parenté vous donneroit toujours droit de venir ici.

DEMOCEDE.

Quoi ? quand je n'y viendrois plus

que pour vous, qu'Eudamidas peut épouser si-tôt qu'il le voudra; pour vous, qu'il aime certainement; quand j'aurai contre moi sa sœur, que j'aurois hautement abandonnée, & qui ne chercheroit qu'à se venger de moi. Ah! ne nous flattons pas tant. Tout est perdu, je ne vous verrai plus, si je ne paroiss toujours Amant d'Ericlée. J'en suis désespéré; mais il le faut: voudrois-je, sans une nécessité bien indispensable, me charger d'un personnage si difficile pour moi à soutenir, & si contraire à mon cœur? Vous-même vous devriez me tenir compte des efforts que je me ferai.

P H I L O N O É.

Écoutez, je vous crois. Vous seriez inexcusable, si vous me trompiez.

D E M O C E D E.

Inexcusable! Je serois indigne de vivre. Mais je vois Lisidice qui vient.

SCENE QUATRIÉME.

LISIDICE, PHILONOË,
DEMOCEDE.

DEMOCEDE.

AH! Madame, ayés la bonté de venir à mon secours. Rendés-moi témoignage si vous doutés de la sincérité de mon attachement pour votre adorable fille. Le souffririez-vous, l'approuveriez-vous, si vous en doutiés le moins du monde?

LISIDICE.

Je ne puis que la louer de ne pas croire trop légèrement. Il est bon de prendre un peu ses sûretés avec vous autres Messieurs; mais enfin cela a ses bornes. Démocede, vous savés que je suis dans vos intérêts, laissez-moi les conduire; allés, j'espère que je vous en rendrai bon compte.

DEMOCEDE.

Je vous devrai tout, Madame, & je

vous supplie d'être bien sûre d'une reconnaissance éternelle.

SCENE CINQUIÉME.

LISIDICE, PHILONOÉ.

LISIDICE.

MA fille, il est temps que vous m'ouvriés entièrement votre ame. Eudamidas peut à chaque moment prendre la résolution ou de vous épouser, ou de vous donner à quelqu'autre. Votre pere, par son Testament, l'a revêtu à cet égard de toute son autorité sur vous; moi, je ne puis rien, que de vous donner des conseils, & de faire prendre adroitement à cette affaire un certain tour, selon ce qui fera le plus conforme à vos inclinations; mais pour cela il faut que je les connoisse. Quelles sont-elles? Seriés-vous bien aise d'épouser Eudamidas?

P H I L O N O É.

Il en est le maître, ma mere, & nous

24 LE TESTAMENT,
lui avons les plus grandes obligations
qu'on puisse avoir à personne.

LISIDICE.

A ce compte vous ne vous souciez
pas de Démocède ?

PHILONOÉ.

Vous croyés donc qu'il m'aime sincè-
rement ?

LISIDICE.

Je le crois. Mais vous, vous sentés-
vous quelque goût pour lui ?

PHILONOÉ.

Je ne lui ai jamais rien dit.

LISIDICE.

Cela signifie que vous auriez quelque
chose à lui dire.

PHILONOÉ.

Non, en vérité, je ne sai pas bien en-
core ce que je lui dirois, quand je lui
dirois tout.

LISIDICE.

Vous êtes bien mystérieuse, même
avec

COMEDIE. 25

avec moi, ma fille; mais je ne vous le reproche point: il n'y a qu'un mort qui serve. Si je faisois en sorte qu'Eudamidas ne vous épousât point, & qu'au lieu de lui ce fût Démocede, m'en sauriés-vous bon gré?

PHILONOÉ.

Mais Eudamidas en seroit-il content? Car il faut absolument qu'il le soit.

LISIDICE.

Il le seroit assurément; ce seroit lui qui renonceroit à vous, & qui vous donneroit à Démocede.

PHILONOÉ.

En ce cas-là, ma mere.....

LISIDICE.

Je vous entens. Je vais agir pour vos intérêts, & je me flatte que tout ira bien.

 ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISIDICE, GLYCON.

LISIDICE.

JE suis bien aise de te rencontrer, Glycon, & d'avoir occasion de te parler un peu en liberté. Eudamidas te préfère de beaucoup à tous ses autres Esclaves, & tu le mérites. Il a de la confiance en toi; dis-moi, si cela t'est permis, quelle résolution tu crois qu'il prendra sur ma fille.

GLYCON.

De bonne foi, Madame, je n'en fais rien. Je le vois rêveur, distrait, cherchant souvent la solitude, parlant peu. De ce qu'il me dit par-ci, par-là, sur ce sujet, quelquefois j'en conclurois une chose, & quelquefois tout le contraire,

LISIDICE.

Mais toi, qui as bon sens, que crois-tu que dût faire ton Maître? Comment penses-tu sur ceci?

GLYCON.

Assés comme il vous plaira. Philonoë est bien aimable, mais elle est bien jeune; voilà le pour & le contre, si pourtant c'est un contre que la jeunesse.

LISIDICE.

En peux-tu douter? Ce n'en seroit pas un que ma jeunesse, par exemple, à moi qui ai vingt-neuf ans; mais une de treize ou quatorze ans n'est guère le fait d'un homme raisonnable. Toi, qui aimes ton Maître, n'as-tu jamais eu une pensée qui me vient dans l'esprit? Je croirois bien que tu l'as eue; car elle est fort selon les vrais intérêts d'Eudamidas.

GLYCON.

Je pourrois l'avoir eue; mais je ne puis pas trop vous l'assurer au juste.

LISIDICE.

Eudamidas est le plus honnête homme

28 LE TESTAMENT;

du monde; il aime la gloire, & il veut faire son devoir en Héros sur le Testament de mon mari : n'est-il pas vrai?

GLYCON.

Il y paroît bien par ce qu'il a déjà fait.

LISIDICE.

Et bien, tu auras apparemment fait réflexion qu'il lui conviendrait mieux, & qu'il lui seroit plus glorieux en même temps d'être le pere que le mari de ma fille.

GLYCON.

Je n'entens pas bien cette réflexion-là que j'ai faite. Eudamidas seroit le pere de la fille d'un autre. Ah! j'entrevois. C'est peut-être son beau-pere que vous voulés dire?

LISIDICE.

Tu l'entens si aisément, qu'il faut que l'idée ne te soit pas nouvelle.

GLYCON.

Pas tout-à-fait effectivement; mais je n'y avois pas encore fait tant d'attention. Oui, si Eudamidas vous épou-

Soit, il rendroit un pere à la fille de son ami, & ce qui est encore plus considérable, un mari à sa veuve; cela lui feroit honneur en toutes façons: je suis bien content de ma pensée. Mais attendés; Philonoé, qu'en ferions-nous?

L I S I D I C E.

Elle ne demeureroit pas, nous la marierions, Eudamidas & moi, & c'est ce qui lui peut arriver de mieux, que d'avoir un second pere & une mere qui veillent ensemble à ses intérêts. Tu vois que l'arrangement est bon, & se soutient de tous côtés. De plus, s'il s'exécutoit, j'aurois quelque crédit dans la maison, & je te promets bien positivement que le premier usage que j'en ferois seroit de te faire affranchir. Tu n'avois peut-être pas pensé jusque-là?

G L Y C O N.

Ah! Madame, quelle obligation ne vous ai-je pas? Je vais travailler de mon mieux à faire réussir le projet.

L I S I D I C E.

C'est ton projet au moins, & il n'en

30 LE TESTAMENT,
faut parler à ton Maître que sur ce pied-
là.

GLYCON.

Ne vous mettés pas en peine, je le
comprends de reste. Mais, Madame,
permettés-moi une curiosité qui peut
servir à me conduire. Auriés-vous pour
mon Maître de certains sentimens ?
Vous m'entendés bien ?

LISIDICE.

Je l'estime au dernier point ; je sens
vivement tout ce que nous lui devons,
ma fille & moi ; mais pour ces certains
sentimens, non. Ceci est un arrange-
ment de pure raison, comme il les faut
dans le mariage. Adieu, mon cher
Glycon, tu es homme d'esprit, agis, &
songe à ta liberté.

SCENE SECONDE.

GLYCON.

V Oilà une habile femme. Je sens
bien que ce n'est que son intérêt
qui la tient, & qu'elle ne se soucie guère

de sa fille. Elle veut sortir de son triste veuvage, & de son indigence encore plus triste, en épousant mon Maître, qui est fort riche. Elle ne demande pas mieux que de l'enlever à sa fille, qui deviendra après ce qu'elle pourra; mais à moi, tout cela ne me fait rien. Je serai trop heureux si je puis réussir à la servir, & je ne m'y épargnerai pas. Je vois Eudamidas qui vient tout à propos.

SCENE TROISIÉME.

EUDAMIDAS, GLYCON.

EUDAMIDAS.

DIs-moi une chose. Depuis que Philonoé est chés moi, tu l'as sans doute examinée avec attention? Comment la trouves-tu?

GLYCON.

Comme vous la trouvés, Seigneur; comme tout le monde la trouve, allés jolie.

32 LE TESTAMENT,

EUDAMIDAS.

Affés? Il n'y a rien de si joli dans toute la Grèce.

GLYCON.

Cela se peut, Seigneur. Je n'ai pas vû toute la Grèce.

EUDAMIDAS.

Ce n'est pas-là aussi de quoi il s'agit. Je te parle de son caractère.

GLYCON.

Seigneur, une fille n'a point de caractère; mais dès qu'elle est mariée, il lui en vient un bien marqué, & bien indomptable. On les épouse, & puis on les connoît.

EUDAMIDAS.

Je voudrois pourtant bien renverser cet ordre-là, s'il étoit possible. Je vois quelquefois dans Philonoé de petits traits d'une personne bien née, & j'y reconnois même son pere que je regrette si douloureusement.

GLYCON.

GLYCON.

Seigneur, ces petits traits-là, vous êtes bien aise de les trouver ?

EUDAMIDAS.

Charmé.

GLYCON.

Ils pourroient donc bien n'être pas ; car ces fortes de choses, quand on a bien envie de les trouver, on les trouve infailliblement.

EUDAMIDAS.

Non, non, j'aime trop Philonoé pour ne pas l'examiner avec la dernière rigueur. Par exemple, il n'y a rien que j'aimasse mieux trouver en elle, qu'un peu de goût pour moi. Je lui sens toute la reconnoissance que je puis jamais désirer ; mais je ne lui sens point ce goût-là.

GLYCON.

Seigneur, vous me permettez de vous parler avec une entière liberté ; elle n'a pas absolument tort. Elle vous a vû l'ami de son pere dès qu'elle étoit à la

34 LE TESTAMENT,

bavette ; v ou étiés du même âge , le pere & vous ; & quoique tous deux fort jeunes , elle regardoit son pere comme un barbon , & vous aussi par conséquent : elle a crû toujours dans ces dispositions-là , qui ne conduisent pas à ce goût que vous voudriés. Elle l'auroit bien pour un homme de votre âge , & même moins aimable que vous , mais qu'elle n'auroit jamais vû. Ce sont des riens qui déterminent ces petites têtes-là.

EUDAMIDAS.

Quoi , mon pauvre Glycon , je n'en serai jamais aimé ?

GLYCON.

Comme son pere , tant que vous voudrés.

EUDAMIDAS.

Hélas ! que je suis malheureux ! Je ne sens que trop ce que tu me dis ; mais je sens aussi que je m'enflame toujours pour elle de plus en plus. Ses charmes augmentent tous les jours , & mon amour avec eux. Elle est telle , à son indifférence près , que je l'aurois de-

mandée aux Dieux , s'ils m'avoient promis de me former quelqu'un selon mes souhaits.

G L Y C O N.

Du ton que vous le prenés , Seigneur , je n'ai rien à vous dire. Vous voyés toutes les perfections du monde, où je ne vois encore que de la jeunesse, de la beauté, & beaucoup d'indifférence pour vous. Vous êtes résolu à épouser ; veuillent les Dieux que vous vous en trouviés bien, je le souhaite de tout mon cœur.

E U D A M I D A S.

Non, je ne suis point résolu, & je ne veux point que tu me ménages. Je t'ordonne de me dire tout ce qui est contre moi.

G L Y C O N.

Je vous l'ai déjà dit, & avec si peu de succès, que je supprimerai une certaine idée qui m'avoit passé par l'esprit, & que je trouve à présent fort extravagante, après l'avoir trouvée fort raisonnable.

EUDAMIDAS.

Et quelle est-elle ?

GLYCON.

Je vous répète , Seigneur , qu'elle est présentement extravagante.

EUDAMIDAS.

Je veux la savoir , & tu me la diras tout-à-l'heure.

GLYCON.

Seigneur , ayés la bonté de m'en dispenser , je vous en supplie.

EUDAMIDAS.

Non , tu la diras.

GLYCON.

Je vous obéis donc. Cependant s'il étoit possible.... Ah ! Seigneur , n'entrez pas en colere , je vais parler. Vous n'épouseriez pas Philonoé pour vous épargner une dot que votre acceptation du Testament vous obligeroit peut-être de payer à un autre mari ?

EUDAMIDAS.

Eh ! si, Glycon ; me crois-tu capable d'un sentiment si bas ?

GLYCON.

Je ne le crois pas aussi. D'un autre côté, vous voulés faire tout au mieux pour l'exécution du Testament ?

EUDAMIDAS.

Sans doute. Je veux répondre à l'honneur singulier que mon ami m'a fait, & m'en montrer digne.

GLYCON.

Votre ami dans son Testament n'a pas pensé à tout. Pour sa fille, cela va bien ; mais à l'égard de sa veuve, ce n'est pas de même. Il vous charge de sa subsistance, & il croyoit bien sûr que vous y pourvoiriés magnifiquement, & je le suis aussi : mais qu'est-ce que la simple subsistance pour une jeune veuve de vingt-neuf ans ? En un mot, il lui faudroit un mari, & c'est vous qui devriés l'être.

EUDAMIDAS.

Moi, Glycon ?

GLYCON.

N'ai-je pas bien prévû que vous me croiriés fou ? Cependant Lisidice est encore fort jeune & fort aimable, elle est d'un âge convenable au vôtre, elle a bien vécu avec son mari.

EUDAMIDAS.

Lui avec elle, mais pas tant elle avec lui.

GLYCON.

Enfin cela étoit bon pour un mariage. Vous deviendriés le pere de Philonoé à la place de votre ami ; vous auriés pour elle toute l'affection paternelle, dont elle recevroit les marques avec une joie & une reconnoissance infinie ; vous la marieriés à quelqu'un qui seroit selon son goût ; tout le monde applaudiroit à votre conduite, & chanteroit vos louanges, d'avoir mieux fait pour votre ami, que lui-même n'avoit osé l'esperer, quel-

que confiance qu'il eût en votre amitié.

EUDAMIDAS.

Le plan que tu me fais-là n'est pas insensé, mais il est impossible. Il n'y a que Philonoé pour moi dans le monde ; ou je l'épouse, ou je renonce au mariage. Ne te vante à personne au moins d'avoir eu cette belle idée que tu viens de m'étaler. Va, laisse-moi avec ma sœur, que je vois.

SCENE QUATRIÈME.

EUDAMIDAS , ERICLÉE.

ERICLÉE.

M On frere, vous m'avez chargée de bien examiner Philonoé, & vous avez bien fait. Les femmes se connoissent mieux les unes les autres, que les hommes ne les connoissent : nous ne sommes pas séduites, comme vous autres, par des figures ; & au contraire les figures nous donnent plus

D iiij

40 LE TESTAMENT,
d'attention à découvrir les défauts.
Mais avec tout cela , en vérité , plus
j'observe Philonoé , plus je la trouve
charmante ; je dis par ses façons de
penser , par ses sentimens , & non pas
seulement par sa personne.

EUDAMIDAS.

Mais n'est-il pas vrai , ma sœur ?

ERICLÉE.

Rien n'est plus vrai.

EUDAMIDAS.

Elle est pourtant bien jeune.

ERICLÉE.

Pas si extrêmement jeune ; & puis
nous sommes formées de bonne heure ,
nous autres ; nous ne sommes pas si
lentes que vous : & enfin je ne vois
rien dans Philonoé qu'on ne doive
souhaiter , qui se fortifie avec l'âge.
Tout ce qui n'est pas encore assés dé-
veloppé n'en fera que meilleur quand
il le fera.

EUDAMIDAS.

Ma chere sœur , je vois que vous vous connoissés bien en caractères. Je me défiois de mes yeux , parce que j'ai de l'amour ; mais je ne puis mieux faire que d'emprunter les vôtres.

ERICLÉE.

Vous pouviés faire encore une réflexion sur Philonoé. Elle est jeune & bien née ; il n'est pas à craindre que ses bonnes dispositions naturelles se gâtent avec vous , qui assurément aurés grand soin de les cultiver ; vous seriés même encore à temps d'en réprimer de mauvaises , & de lui donner un autre pli. Je vous assure qu'elle deviendra entre vos mains une personne parfaite.

EUDAMIDAS.

Il faudroit qu'elle m'aimât.

ERICLÉE.

Voulés-vous qu'elle se hâte tant d'aimer ? Je gage que vous vous diriés vous-même , voici une petite per-

42 LE TESTAMENT,

sonne en qui l'amour est éclos de bonne heure ; & un tempérament si tendre vous seroit suspect avec raison : elle auroit encore tant de temps à vivre avec ce tempérament-là , qu'il seroit difficile qu'il ne parlât jamais que pour vous. Ne vaut-il pas mieux qu'elle ne vienne à vous aimer qu'à force de vous connoître ?

EUDAMIDAS.

Si j'attendois donc que ce bonheur-là m'arrivât ?

ERICLÉE.

Vous le pouvés assurément ; mais il pourroit aussi ne vous pas arriver. Sauvés-vous si dans le temps que vous la laisserez libre, il ne lui passera pas par la tête quelque fantaisie ? En ce cas-là seriez-vous bien à votre aise ? En votre place je me presserois davantage de prévenir les périls, & de la lier par le devoir, qui certainement pourra beaucoup sur elle.

EUDAMIDAS.

C'en est fait, ma sœur, vous me déterminés, vous me soulagés d'une agi-

tation insupportable qui me tourmentoit. Je vais déclarer à Lisidice que j'épouse sa fille. Adieu ; je ne puis vous trop remercier du calme que vous remettez dans mon ame , & de la joie que vous y répandés.

SCENE CINQUIÉME.

ERICLÉE.

GRaces aux Dieux, voilà un bon tour que j'ai joué à mon perfide Démocede. Il n'aura plus rien à prétendre à Philonoé. Je l'eusse aimé, le traître, il n'est que trop propre à plaître ; mais heureusement j'ai démêlé sa manoeuvre & ses artifices, & au lieu de l'aimer, je ne veux plus que le punir. Mais ne le vois-je pas ?

SCENE SIXIÈME.

ERICLÉE , DEMOCÉDE.

ERICLÉE.

DEmocede , je vous l'avois bien prédit, & la prédiction étoit aisée, mon frere prend la résolution d'épouser Philonoé.

DEMOCÉDE.

D'épouser Philonoé !

ERICLÉE.

Oui.

DEMOCÉDE.

Madame , je suis fâché que vous manquiez votre coup ; votre intention est de m'affliger , & je vous déclare que vous ne m'affligés point.

ERICLÉE.

Vous avés pourtant d'abord été frappé de la nouvelle ; mais comme

COMEDIE. 45

vous êtes bon Comédien, il est vrai
que vous vous êtes remis assés vite.

DEMOCEDE.

Si j'étois si bon Comédien, & que
j'aimasse Philonoé, vous ne m'en soup-
çonneriés pas, j'aurois mieux couvert
ma marche. Vous n'avés des soupçons,
que parce que j'ai agi naturellement,
que j'ai été assés assidu auprès d'une
parente, & que n'ayant rien à cacher,
je n'ai rien caché.

ERICLÉE.

Démocede, des tours d'esprit ne rac-
commodent pas des conduites.

DEMOCEDE.

Mais, Madame, des soupçons ne
trompent-ils jamais ? Suffit-il de juger
les gens en mal, pour attraper le vrai ?
Quel plaisir vous fait une défiance éter-
nelle ? N'aimeriés-vous pas mieux dans
le fond de votre ame me trouver aussi
sincère, aussi fidèlement attaché....

ERICLÉE.

Je l'aimerois mieux pour vous; vous
en seriés plus honnête homme.

DEMOCEDE.

Madame, je pourrois trouver un peu d'aigreur dans ce discours ; mais de cette aigreur-là même je vous en rends graces. Elle me fait sentir que vous voulés bien vous intéresser un peu à moi, & me fait esperer que je n'ai qu'à vous prouver la vérité de mes sentimens. Ils sont tels, je ne dirai pas que vous les desirés, car vous ne me faites pas l'honneur de les desirer si passionnés & si tendres, mais tels que vous les mérités.

ERICLÉE.

Ne fai-je pas, il y a déjà du temps, que les beaux discours ne vous coûtent rien ?

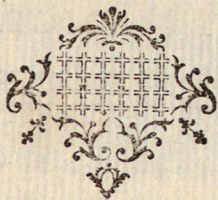
DEMOCEDE.

Et bien, Madame, il ne vous en faut plus tenir jusqu'à ce que mes soins & ma constance vous ayent disposée à m'écouter plus favorablement. Je pars pénétré de douleur de vos injustices, mais bien résolu à n'épargner rien pour les faire cesser.

SCENE SEPTIÉME.

ERICLÉE.

SEroit-il bien possible qu'il me dît vrai ? Je me sens presqu'ébranlée pour le croire. Mais qu'il me trompe, ou non, il faut toujours presser le mariage de mon frere avec Philonoé. Par là, ou je m'assure de Démocede, ou je m'en venge.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

LISIDICE, GLYCON.

GLYCON.

V Oilà, Madame, toute l'histoire de ma négociation, que je crois avoir assés bien conduite.

LISIDICE.

Cela n'est pas mal pour un début. Il est bien vrai, selon ce que tu me dis, qu'il n'a pas mordu à ta proposition ; mais il ne l'a pas non plus trouvée déraisonnable. C'en est assés, il pourra faire ses réflexions dans la suite. Mais il ne faut pas qu'il te soupçonne d'être d'intelligence avec moi. Va, & continue de bien faire, je te renouvelle mes promesses.

SCENE

SCENE SECONDE.

LISIDICE, DEMOCÉDE.

DEMOCÉDE.

AH! Madame, tout est perdu pour moi ; Eudamidas est résolu à épouser Philonoé.

LISIDICE.

Que me dites-vous, Démocède ?

DEMOCÉDE.

Ce qui n'est que trop vrai ; je le fais d'Ericlée même.

LISIDICE.

C'est donc pour cela qu'il m'a envoyé dire qu'il vouloit me parler, & que je l'attens ici. Laissez-moi faire, Démocède, je regarde vos intérêts comme si c'étoient les miens. Il me vient un expédient pour détourner Eudamidas de cette résolution. Allés, qu'il ne

Tome VIII.

E

50 LE TESTAMENT,
nous trouve pas ensemble , & fiés-vous
à mes soins.

SCENE TROISIÉME.
LISIDICE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

M Adame, je suis enfin déterminé à exécuter le Testament de mon ami selon sa véritable intention. Il est bien aisé de voir que ce qu'il souhai-
toit, sans vouloir pourtant me le pres-
crire, étoit que j'épousasse sa fille ; &
je viens prendre votre agrément pour
ce mariage.

LISIDICE.

Vous savés , Monsieur , que vous
n'en avés pas besoin ; vous représen-
tés le pere de ma fille , & vous êtes le
maître absolu de sa destinée. Peut-être
eût-il été bon pour vou-même que
mon agrément vous fût nécessaire.
Mais puisqu'il ne l'est pas , je n'ai qu'à
souscrire à tout ce que vous voudrés ,

& à vous en marquer en même temps
ma vive reconnoissance.

EUDAMIDAS.

Madame, permettés-moi de vous
demander, comment vous entendés
qu'il eût été bon pour moi que votre
agrément me fût nécessaire.

LISIDICE.

J'entens que j'aurois peut-être un
peu plus consulté que vous ne faites
les inclinations de ma fille, & que tout
en eût été mieux.

EUDAMIDAS.

Je ne lui connois point d'inclina-
tions qui m'ayent dû détourner de ce
que je fais.

LISIDICE.

Il faut vous parler net. L'épousés-
vous par amour ?

EUDAMIDAS.

Oui, par le plus vif & le plus ten-
dre amour du monde.

E ij

LISIDICE.

Je vous aurois donc refusé mon agrément, j'aurois craint que ma fille ne répondît pas à tant d'amour ; & par estime pour vous, par reconnoissance, je n'eusse pas voulu vous exposer à un déplaisir, que peut-être, du caractère dont vous êtes, sentiriez-vous trop vivement.

EUDAMIDAS.

Je sai bien qu'elle est indifférente, & qu'elle ne connoît pas encore des sentimens pareils aux miens ; mais ...

LISIDICE.

On peut les connoître de bonne heure, & il ne faut pas croire qu'à son âge ce soit le grand mérite qui fasse les grandes impressions. C'est le premier objet qui paroît un peu agréable, & souvent tel objet, qu'on ne regarderoit pas, si on avoit l'esprit plus formé. Il est dangereux de prendre une jeune personne qui n'a encore fait ses preuves sur rien.

EUDAMIDAS.

Madame, expliqués-vous, de grace ; vous me jettés dans une inquiétude mortelle.

LISIDICE.

Non, non, Monsieur, ne vous inquiétés pas, je puis vous garantir que ma fille fera son devoir dans toute la régularité possible.

EUDAMIDAS.

Elle a donc déjà quelque passion dans le cœur ?

LISIDICE.

Passion ! Cela est bien fort.

EUDAMIDAS.

Ah ! je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je comptois son indifférence pour un grand malheur, & présentement ce malheur-là feroit ma félicité. Elle aime ! Dieux ! que deviendrai-je ?

LISIDICE.

Je me repens de vous avoir parlé

54 LE TESTAMENT,

avec tant de franchise ; il me semble cependant que je vous la devois. Vos bienfaits eussent été mal payés , si je vous eusse laissé ignorer une chose qui vous intéresse à ce point là. D'ailleurs c'est vous-même qui me l'avés arrachée presque malgré moi.

EUDAMIDAS.

Elle aime, & je n'ai plus de bonheur à espérer dans la vie. Et qui aime-t-elle ?

LISIDICE.

Cela n'est pas difficile à deviner.

EUDAMIDAS.

Je ne devine point, j'ai l'esprit dans un trouble qui m'empêche d'en faire aucun usage. Quel est cet heureux mortel ?

LISIDICE.

Qui pourroit-ce être, que Démocede ? En connoissés-vous quelqu'autre d'assidu dans votre maison ?

EUDAMIDAS.

Démocede aime ma sœur.

L I S I D I C E.

Il l'aimoit , & feint encore de l'aimer ; mais

E U D A M I D A S.

Ah ! voilà mon malheur trop éclairci. Mais vous, vous en êtes la cause. Pourquoi avés-vous souffert l'attachement de Démocede pour Philonoé ? Pourquoi avés-vous eu pour eux cette indigne complaisance ? Ne saviés-vous pas que vous me donniés la mort ?

L I S I D I C E.

On s'est caché de moi comme de vous , & ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai un peu pénétré le mystere.

E U D A M I D A S.

Cela n'est donc pas absolument sûr ? Hélas ! je cherche à me flatter, je ne sens que trop qu'il l'est.

L I S I D I C E.

Il vaut mieux, Monsieur, que vous en jugiés vous-même. Je vais vous envoyer ma fille , avec qui vous vous

56 LE TESTAMENT,
éclaircirés de tout. J'ai fait ce que j'ai
dû , & peut-être au-delà ; c'est à vous
à profiter des avis que je vous donne.

SCENE QUATRIÈME.

EUDAMIDAS, ERICLÉE.

EUDAMIDAS.

MA sœur, vous me voyés dans le
plus affreux désespoir , & je vais
vous apprendre une nouvelle qui vous
frapera peut-être aussi. J'épousois Phi-
lonoé par vos conseils , & vous savés
quel étoit mon amour. Philonoé aime
Démocede qui vous trompe.

ERICLÉE.

Et c'est-là ce qui vous désespere ?
C'est-là ce que vous croyés qui me
frapera tant ?

EUDAMIDAS.

Vous pouvés être indifférente pour
Démocede ; mais moi je ne le suis pas
pour

COMEDIE. 57

pour Philonoé, & je suis dans une douleur mortelle.

ERICLÉE.

Il ne manque à cette douleur que d'être fondée. Si Démocede aimoit Philonoé, je m'en ferois apperçue apparemment. Il est bien vrai que j'en ai eu quelques légers soupçons ; mais il m'a si bien rassurée, qu'à l'heure qu'il est je puis vous garantir qu'il n'en est rien.

EUDAMIDAS.

Il ne l'aime point ?

ERICLÉE.

Non, il ne l'aime point.

EUDAMIDAS.

Ah ! ma sœur, il vous trompe.

ERICLÉE.

Avés-vous tant d'envie qu'il l'aime ?

EUDAMIDAS.

Ma sœur, ne m'insultés point. Vous

Tome VIII.

F

58 LE TESTAMENT;
voyés bien que c'est tout ce que je
crains le plus.

ERICLÉE.

Pourquoi aussi ne vous fiés-vous pas
à ce que je vous dis, à l'intérêt que j'ai
eu d'en savoir la vérité, à un peu de
pénétration que vous me connoissés
sur ces sortes de choses ?

EUDAMIDAS.

Du moins si Démocede n'aime pas
Philonoé, je sai qu'elle l'aime.

ERICLÉE.

Eh ! mon frere, pouvés-vous croire
qu'une aussi jeune personne s'avise de
penser à quelqu'un qui ne pense pas
à elle ? Ce n'est pas par-là que l'on
commence ; il faut avoir été attaquée,
& sur tout quand on est née aussi sage
que Philonoé. Vous la pouvés prendre
hardiment sur ma parole.

EUDAMIDAS.

Ma sœur, vous me rendés la vie ;
vous êtes destinée à me tirer toujours

de mes agitations les plus cruelles. Je suis ravi d'en avoir l'obligation à une sœur que j'aime autant. Je vois venir Philonoé, & je vais enfin arrêter avec elle ce qui doit faire tout mon bonheur.

SCENE CINQUIÈME.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

A Imable Philonoé, Lisidice vous a sans doute appris mon dessein. J'aurois différé à l'exécuter, à cause de quelqu'inquiétude qu'on m'avoit jettée dans l'esprit ; mais heureusement elle est dissipée. Je vous aime comme tout ce qui reste d'un ami que j'aimois uniquement ; je vous aime comme la plus aimable personne du monde ; tous les sentimens & d'amour & d'amitié dont mon cœur est capable, se réunissent sur vous seule ; vous seule vous pouvez faire mon bonheur ; il ne me manque que votre consentement, ne me l'accordés-vous pas ? Vous ne répondés rien.

60 LE TESTAMENT,

PHILONOE.

Monsieur, je n'ai pas cru que vous
dussiez si-tôt prendre cette résolution.
Quoique je vienne d'y être préparée,
j'en suis encore dans une certaine émo-
tion que je vous prie de me pardon-
ner.

EUDAMIDAS.

Quoi ! mes soins, ma conduite, tout
ne vous avoit-il pas déjà annoncé ce
que je vous déclare aujourd'hui ? Que
falloit-il donc pour vous apprendre que
je vous aimois passionnément ?

PHILONOE.

Non, Monsieur, j'avoue qu'il ne
falloit rien de plus que mon devoir
pour me soumettre à vos volontés. Je
croirois désobéir à mon pere lui-même,
si je vous désobéissois.

EUDAMIDAS.

Ah ! je vois que ce qu'on m'a dit
n'est que trop vrai ; vous aimés Dé-
mocide, & vous ne vous donnés à moi

COMEDIE. 61

que par contrainte. Est-il possible, ingrate....

PHILONOE.

Ne m'accablés point d'un nom si injurieux que je ne mérite pas. Je sens vos bienfaits jusqu'au fond du cœur, & je me tiendrois heureuse de donner ma vie pour vous.

EUDAMIDAS.

Que m'importe que vous ne soyés pas ingrate pour ce que vous appellés mes bienfaits? Vous l'êtes bien plus cruellement, puisque vous l'êtes à mon amour.

PHILONOE.

Je le suis si peu, que la douleur où je vous vois me désespere, & que je me hais d'en être la cause. Elle cesseroit, j'en suis sûre, si vous voyiés le fond de mon ame. Que ne puis-je vous la montrer telle qu'elle est?

EUDAMIDAS.

Et qu'y verrois-je, que de l'aversion pour moi, & de l'amour pour Démocede?

62 LE TESTAMENT;
PHILONOE.

Vous y verriés une estime infinie pour vous ; une reconnoissance , un attachement que rien ne peut égaler.

EUDAMIDAS.

Et pour Démocede ?

PHILONOE.

Quelque plaisir de le voir , de lui plaire , je ne sai pas bien quoi , & en vérité comptés que je vous dis tout. Je croirois manquer absolument à ce que je vous dois , si je vous dissimulois rien.

EUDAMIDAS.

Vous ne m'en dites que trop. Ce sont ces sentimens-là que j'aurois achetés de tout mon sang , & je n'ai pû les obtenir ; ils sont pour un autre qui ne les a pas si bien mérités. Philonoe , vous que j'adore , vous me rendés le plus malheureux homme qui soit sur la Terre.

PHILONOE.

Que je me repens de vous avoir

COMEDIE. 63

parlé comme j'ai cru le devoir ! Pour-
quoi me suis-je abandonnée à ma fu-
neste sincérité naturelle ?

EUDAMIDAS.

Tout ce qui vient de vous à un si
grand charme pour moi, que je vous
rends graces de cette sincérité, toute
cruelle qu'elle est. Je ne puis m'empê-
cher de vous la compter pour un mé-
rite. Mais poussés-la jusqu'au bout,
dussai-je en mourir. Avés-vous quel-
que engagement avec Démocede ?

PHILONOE.

Aucun. Je l'ai seulement écouté,
parce que ni vous, ni ma mere, vous
ne désapprouviés pas qu'il me vît ; &
que d'ailleurs ma mere me disoit que
vous pourriés bien ne pas user de vos
droits sur moi.

EUDAMIDAS.

Et si j'en use ?

PHILONOE.

Je ne le verrai jamais.

F iiij

64 LE TESTAMENT,

EUDAMIDAS.

Vous sentés donc bien qu'il seroit trop dangereux pour vous de le voir? Voilà ce qui fait ma peine mortelle. Il y auroit quelqu'un que votre devoir me sacrifieroit, mais que votre cœur ne me sacrifieroit pas. Je n'en puis soutenir la pensée.

PHILONOE.

Et moi je ne puis soutenir la vûe de votre douleur. Quoi! pour récompense de l'amitié qui vous lioit à mon pere, & que vous avés fait éclater après sa mort plus généreusement que jamais, pour récompense des bienfaits dont vous nous comblés, ma mere & moi, ce sera moi qui ferai le malheur de votre vie? Non, vous êtes maître de ma destinée, & je suis ravie que vous le foyés. Parlés; que voulés-vous que je fasse?

EUDAMIDAS.

Hélas! ce que je voudrois n'est plus en votre pouvoir. Plaignés-moi, Philonoé, puisque vous ne pouvés rien de plus; vous ne sauriés mieux placer

COMEDIE. 65

votre pitié que sur le malheureux Eudamidas.

PHILONOE.

Ah ! je vous dois bien plus qu'une pitié inutile. Je ne puis rien faire de plus conforme à vos intentions & à vos desirs , que de ne plus voir Démocede. J'y renonce absolument.

EUDAMIDAS.

Non , non , je vous tyranniserois , ou du moins ce seroit votre reconnoissance , votre situation qui vous tyranniseroit au lieu de moi. Apprenés combien je suis éloigné de vouloir de vous un sentiment forcé , ni vous contredire sur rien. Je vais vous mettre dans un état dont je connois bien tout le péril pour moi ; mais il n'importe , si je ne suis pas heureux , vous le serés. Je me dépouille de tout le droit que me donne le Testament , & je vous laisse une liberté entiere de choisir entre Démocede & moi.

PHILONOE.

Je ne l'accepte point , je veux être

66 LE TESTAMENT,
toujours soumise aux dernières volontés de mon pere.

EUDAMIDAS.

Vous l'accepterés ; c'est le seul acte d'autorité que j'exercerai sur vous. Je vous demande seulement de prendre un peu de temps pour comparer l'amour de Démocede au mien, & pour bien choisir. N'appréhendés point mes reproches, je mourrai sans vous en faire. Adieu, Philonoé, adieu.

PHILONOE.

Ah ! Eudamidas

EUDAMIDAS.

Je fais une réflexion. Vous ne craignés pas apparemment que si vous choisissés Démocede, je n'use du droit que j'aurois de vous laisser sans bien ?

PHILONOE.

Grands Dieux ! que cette crainte étoit éloignée de me tomber dans l'esprit, & que j'étois occupée de sentimens bien différens !

EUDAMIDAS.

Elle eût été bien injuste. Si vous choi-

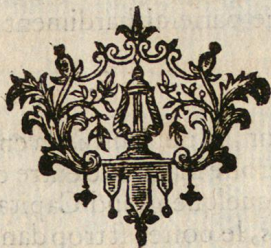
lâchés Démocède, je vous promets pour
 dot la moitié de mon bien.

PHILONOE.

Je ne puis vous parler, les larmes
 m'ôtent l'usage de la voix; lâchés-moi
 les aller cacher.

EUDAMIDAS.

J'en entens que trop ces larmes; vous
 voudriés que mon Rival vous aimât
 autant.



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

DEMOCÉDE, IDAS.

DEMOCÉDE.

C Rois-moi, Idas, il n'y a que les affaires des fots qui vont mal. Pour les miennes, elles sont si bien conduites, que je parierai hardiment pour le succès.

IDAS.

Seigneur, je ne saurois m'empêcher de vous croire mal posté entre ces deux femmes ; quelque grand Capitaine que vous soyés, le poste est trop dangereux.

DEMOCÉDE.

J'ai fort adroitement rassuré Ericlée ; j'engage toujours de plus en plus Philonoe, qui m'aime assurément plus

qu'elle ne pense. Que crains-tu?

I D A S.

Je crains deux femmes que vous entreprenés à la fois, & sous les yeux l'une de l'autre. Alcibiade, le chef, le maître, le coriphée des fripons en amour, ne s'en fût pas tiré.

DEMOCEDE.

Tu m'animes en me rappelant un si grand nom. Je vois venir Ericlée. Demeure, & je vais tâcher de te donner des traits d'Alcibiade.

SCENE SECONDE.

DEMOCEDE, ERICLÉE;

I D A S.

ERICLÉE.

J'Espere, Démocede, que vous allés être content de moi; vous m'avez entièrement guérie de mes soupçons, & je ne vous en fatiguerai plus.

DEMOCEDE.

Ah ! Madame, que je suis heureux que vous me rendiés enfin justice ! Je ne vivois pas pendant que j'étois incertain de la maniere dont vous penfiés sur moi.

ERICLÉE.

On est sujette à prendre des défiances de ceux précisément dont on voudroit être le plus sûre ; & même plus ils sont aimables , plus on s'en défie. Mais à la fin on revient , & on est bien aise d'en revenir.

DEMOCEDE.

Madame, c'est cette disposition-là, c'est ce plaisir de revenir dont je ne puis assés vous rendre graces, & qui fait toute ma félicité.

ERICLÉE.

Pour vous prouver combien je suis revenue, je vais vous conter ce qui s'est passé entre mon frere & moi. Il étoit résolu, comme je vous ai dit tantôt, à épouser Philonoé ; je ne fai ce qui est venu à la traverse , mais il a cru que

vous étiez amoureux d'elle, & sa résolution étoit fort ébranlée. Là-dessus je l'ai parfaitement rassuré ; je lui ai dit que vous étiez constant pour moi, que votre attachement étoit fidèle, enfin tout ce que vous m'eussiez dicté vous-même ; & il va suivre son premier dessein. N'est-ce pas là tout ce que vous pouviés attendre de moi en cette occasion ?

DEMOCEDE.

Oui, Madame, j'en conviens, & j'en suis charmé.

ERICLÉE.

Remerciés-moi donc bien. Il me semble que vous n'êtes point assés touché de mes bons procédés.

DEMOCEDE.

Je les fens jusqu'au fond du cœur.

ERICLÉE.

Vous me le dites trop froidement, & cela commence à m'inquiéter. Seroit-ce que j'aurois mal fait sans le savoir ? Aurois-je été contre vos intentions ?

72 LE TESTAMENT;

DEMOCEDÉ.

Au contraire , Madame , & je n'ai qu'à vous rendre graces.....

ERICLÉE.

En vérité , Démocède , je m'apperois que cette reconnoissance vous coûte trop , & il vaut mieux que je vous en dispense. Aussi-bien , pour vous parler franchement , je ne la mérite pas ; je n'ai voulu que rompre vos mesures , & vous embarrasser dans vos propres artifices. Vous avés cru pouvoir faire en même-temps le personnage d'Amant de Philonoé , & de mon Amant ; cela étoit difficile ; mais vous voilà soulagé de la moitié de la peine ; je vous déclare que je ne veux jamais vous voir, Adieu.

SCENE

SCENE TROISIÉME.

DEMOCEDE, IDAS.

IDAS.

(*bas*) **A**lcibiade....

DEMOCEDE.

Va-t-en, Idas, laisse-moi seul.

IDAS.

(*bas en s'en allant*)

Alcibiade est de mauvaise humeur.

DEMOCEDE.

Demeure. Tu crois que je suis bien fâché? Ce sont là des accidens qui peuvent arriver à tout le monde.

IDAS.

Sans difficulté, les plus honnêtes gens ne sont point à couvert du caprice d'une femme qui leur fera une algarade, à quoi l'on n'a rien à répon

74 LE TESTAMENT;
dre. On la laisse dire, & on se montre
le plus sage.

DEMOCÈDE.

Ce qui me fâche, c'est que Philonoé
va être à Eudamidas; car pour Ericlée,
en vérité je ne l'aimois plus du tout;
elle a fait habilement de me prévenir;
& comme je suis équitable, je l'en loue.
Mais Philonoé me charme plus que
jamais.

IDAS.

Je vois bien qu'elle doit profiter de
ce qu'Ericlée perd; mais vous n'en êtes
pas mieux. Cette maligne Ericlée est
si habile, qu'elle ruine vos deux amours
à la fois.

DEMOCÈDE.

Voilà ce qui me désespère, & à quoi
pourtant il faut remédier; car on re-
médie à tout avec de l'esprit & du ma-
nége.

SCENE QUATRIÈME.

**DEMOCEDE, LISIDICE,
IDAS.**

LISIDICE.

DEmocédé, je vous cherche partout. Savés-vous ce qui se passe ? Eudamidas, que j'ai adroitement instruit de l'inclination de ma fille pour vous, s'est piqué de générosité, & il la laisse maîtresse de choisir entre vous & lui, même en lui promettant que quand elle vous choisiroit, il lui donneroit la moitié de son bien pour dot.

DEMOCEDE.

Madame, quelle heureuse nouvelle ! Je suis transporté de la plus vive joie....

LISIDICE.

Il y a pourtant une circonstance fâcheuse : ma fille est si touchée du procédé d'Eudamidas, qu'elle ne veut plus vous voir.

G ij

DEMOCÈDE.

Elle le choisit ?

LISIDICE.

Non , mais apparemment elle le voudroit par reconnoissance , & elle sent qu'elle n'en auroit pas le pouvoir si elle vous voyoit. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage , il faut que vous la voyiés. Elle va passer par-ici ; attendés-la , & forcés-la à vous entendre.

DEMOCÈDE.

Quels remerciemens, Madame . . .

LISIDICE.

Ce fera pour une autre fois. Adieu ; je crois agir pour moi-même , ou du moins pour ma fille & pour vous.

SCENE CINQUIÈME.

DEMOCÈDE , IDAS.

DEMOCÈDE.

Q U'en dis-tu, Idas? Auras-tu foi à mon habileté & à ma conduite?

I D A S.

Je les admire , Seigneur ; mais il me semble qu'il ne faut pas oublier tout-à-fait la fortune qui vous sert assés bien.

DEMOCÈDE.

Elle ne sert si bien que de certaines gens ; mais il est vrai qu'il n'y a guère personne qui ait plus de sujet d'en être content que moi. Elle me délivre d'E-riclée, que je n'aime plus, justement dans le temps que j'en ai besoin, quand il faut que je puisse agir ouvertement auprès de Philonoé , que j'aime uniquement, & que je perds si je n'employe tout auprès d'elle. Quand j'y aurai réussi, je t'avoue que je serai bien satisfait. Non-seulement Philonoé sera à

78 LE TESTAMENT,

moi, mais je braverai Ericlée, qui prétendrait m'avoir donné mon congé, & qui en seroit bien fiere. Philonoé m'est nécessaire absolument. Mais elle paroît; va, Idas.

SCENE SIXIÉME.

DEMOCEDE, PHILONOÉ.

PHILONOÉ.

AH! Démocede est ici.

DEMOCEDE.

Oui, Madame, & je vous attens avec impatience.

PHILONOÉ.

Vous m'attendiez inutilement. Adieu;

DEMOCEDE.

Eh! de grace, un instant. Je sai qu'on vous laisse maîtresse de ma destinée: en déciderés-vous? Me donnerés-vous la mort sans m'avoir entendu?

PHILONOE.

Je ne veux décider de rien ; allés,
laissés-moi.

DEMOCED E.

Vous décidés tout, si vous me traités si cruellement. Puis-je vivre après une si excessive rigueur ? Et pourquoi voulés-vous l'exercer contre moi ? On ne vous impose pas une loi si injuste. Il vous est permis de me voir. Quel plaisir prenés-vous à me faire souffrir des tourmens qu'on n'exige pas de vous ? Eudamidas, tout mon Rival qu'il est, n'est pas si inhumain pour moi.

PHILONOE.

Non ; encore une fois, laissés-moi ; je ne veux rien écouter de vous, & je n'ai rien à vous dire.

DEMOCED E.

Ah ! vous n'avés que trop à me dire ; mais je vois que par un reste de bonté vous ne le voulés pas ; vous me dirés que vous êtes résolue à préférer Eudamidas ; ne me ménagés point, demeurez du moins un moment pour me pro-

80 LE TESTAMENT,
noncer l'Arrêt de ma mort. Vous avez
donc pris cette barbare résolution?

PHILONOE.

Je ne l'ai point prise ; mais elle ne se-
roit point barbare, ce ne seroit que ce
que je dois.

DEMOCEDE.

Je ne puis trop louer, trop honorer
le fond de reconnoissance que je vois
en vous ; & plutôt au Ciel que cette qua-
lité si estimable eût autant d'effet en ma
faveur, qu'elle en a en faveur d'Euda-
midas ! Mais après tout, permettez-
moi de vous dire que vous vous croyés
plus liée par ses bienfaits que vous ne
l'êtes. Sa bonne fortune lui a présenté
une occasion éclatante de vous obli-
ger, de mettre la charmante Philonoe
en état de lui devoir beaucoup ; il n'a
pas rejeté un si précieux don de la for-
tune : & qui donc l'eût rejeté en sa
place ? Faut-il qu'Eudamidas soit si bien
récompensé d'avoir été simplement
heureux ?

PHILONOE.

Si c'étoit un bonheur, il a prouvé
qu'il

qu'il le méritoit bien; & ce n'est pas à moi à lui chercher des chicanes sur ce prétendu bonheur, pour lui être moins obligée.

DEMOCEDÉ.

Mais cette obligation ne lui donne pas des droits absolus sur vous. Si elle lui en donnoit, ah! qu'il se garderoit bien de les hasarder en vous laissant la liberté d'un choix! Lui-même ne prétend pas que vous deviez être aussi soumise à ses volontés que vous voulés l'être.

PHILONOÉ.

Moins il prétend que je lui doive, & plus je lui dois. Il me laisse une entière liberté, & par noblesse d'ame, & par une tendresse dont je ne puis douter après les effets que j'en ai vûs.

DEMOCEDÉ.

Malheureusement je ne suis pas en situation d'égaliser sa générosité, si c'en est une; car apparemment dans les dispositions où il vous voit, elle est sans aucun péril. Mais sa tendresse que vous me vantés, la pouvés-vous croire égale

82 LE TESTAMENT,

à la mienne? Ne vous ai-je pas sacrifié Ericlée, toute aimable qu'elle est, dès que je vous ai vûe? Si j'ai continué à la voir, & à paroître lui rendre quelques soins, ce n'a été que par prudence & de votre aveu. Mais j'ai trouvé cette contrainte trop insupportable; & ayant pris, sans vous le dire, la résolution d'en sortir, j'ai entierement rompu avec Ericlée.

PHILONOÉ.

Est-il bien vrai, Démocède?

DEMOCEDE.

Cela est exécuté.

PHILONOÉ.

Détachés - vous un moment de vos intérêts, je vous prie, & conseillez-moi: que puis-je faire? Mais considérez bien mon état, pésés bien tout.

DEMOCEDE.

Ce que vous pouvés faire, si vous avés quelques bontés pour moi, c'est de ne précipiter rien.

PHILONOÉ.

Eudamidas lui-même me donne au-

tant de temps que je voudrai.

D E M O C E D E.

Cela est à souhait. Usés de ce temps-là pour le préparer doucement à souffrir que vous vous déclariés pour moi. Lisidice vous aidera à tenir cette conduite, tant il est raisonnable que vous la teniés. Assurément vous ne vous défierés pas de ce qu'une mere vous inspirera.

P H I L O N O É.

Mais si on venoit à bout de disposer Eudamidas à ce que vous souhaitez, nous n'accepterions pas la moitié de son bien qu'il veut me donner, même quand je serai à un autre.

D E M O C E D E.

Pourquoi non, Madame? Pourquoi voudriés-vous priver Eudamidas de l'honneur infini qui lui reviendrait d'une action aussi brillante? Ce seroit véritablement lui manquer de reconnaissance.

P H I L O N O É.

Quoi! vous auriés le courage de lui

H ij

84 LE TESTAMENT,
enlever ce qu'il aime, & en même
temps de recevoir de sa main.....

DEMOCÉDE.

Je ne tiendrois rien de lui, le don ne
feroit fait qu'à vous, à la fille de son
ami intime, à la mémoire de cet ami,
si vous voulés.

PHILONOÉ.

C'en est affés, Démocede, je con-
nois votre cœur. Adieu.

DEMOCÉDE.

Mais, Madame, je ne détermine rien,
je vous propose seulement mes pensées
au hasard; il n'en sera que ce que vous
ordonnerés.

PHILONOÉ.

Je ne vous ordonne que de ne me
point suivre, & de me laisser en paix.

DEMOCÉDE.

Ah ! quel coup de foudre ! Je suis
désespéré.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.**PHILONOÉ, ERICLÉE.****PHILONOÉ.**

M Adame, vous voyés que je ne vous fais aucun mystere de ce qui s'est passé entre Démocede & moi.

ERICLÉE.

Vous ne risqués rien à me l'apprendre; & il est bon que cette histoire soit connue. Je ne savois point que Démocede eût si peu d'amour, & fût si intéressé. Mais je n'en suis point surprise; ces Messieurs-là, qui font métier d'être aimables, sont fort sujets à caution sur toutes sortes de chapitres. Pour moi je me suis apperçue de bonne heure que ce n'étoit pas un Amant bien fidèle, & c'est même à vous que j'en ai eu l'obli-

H iij

86 LE TESTAMENT,

gation. Dès qu'il vous vit, il changea pour moi; aussi lui ai-je donné son congé bien nettement.

PHILONOÉ.

Ah! le perfide! Il me faisoit valoir le sacrifice qu'il m'avoit fait en renonçant à vous, sans que je l'eusse pourtant exigé; & je vous avoue que j'en étois extrêmement flattée.

ERICLÉE.

Vous êtes trop polie, Madame; mais quoique le sacrifice fût raisonnable, je vous assure qu'il n'a point été fait. J'en ai prévu le péril, & l'ai prévenu. Croyés-moi, belle Philonoé, pour la petite espèce de rivalité qui a été entre nous, ce n'est pas la peine de nous haïr; nous avons toutes deux démasqué notre Démocede, nous en voilà guéries, & nous allons être belles-sœurs.

PHILONOÉ.

Hélas!

ERICLÉE.

Que veut dire ce soupir, & encore plus cette tristesse où je vous vois? Quoi, vous n'allez pas épouser mon frere?

COMEDIE.

PHILONOÉ.

Je ne serai point à lui.

ERICLÉE.

Vous aimés toujours Démocede ?

PHILONOÉ.

Vous me faites injure, j'en suis bien éloignée.

ERICLÉE.

Je ne vous entens pas. Je vois seulement que vous êtes dans une agitation où vous ne voulés pas que je pénètre, & je serois indiscrete de ne vous pas laisser en liberté.

SCENE SECONDE.

PHILONOÉ.

CE que j'ai vû de Démocede ; ce que j'en apprens encore, tout me confond. C'est donc là celui pour qui j'avois un penchant plus fort peut-être que je ne pensois ; & puis-je en douter ? L'indignation où je suis de son

LE TESTAMENT;

mauvais caractère, m'apprend assés pourquoi je lui en eusse souhaité un autre. J'allois l'aimer, j'allois tomber dans un égarement funeste; que sai-je si à la fin je n'eusse pas osé le préférer à Eudamidas, à Eudamidas à qui je dois tout, au plus vertueux de tous les hommes? Quel bonheur de m'être arrêtée sur le bord du précipice! Mais quelle honte d'être allée jusque-là! J'étois ingrate, insensible au mérite, éblouie par de faux agrémens, séduite par des discours trompeurs. Pourrai-je désormais soutenir la vûe d'Eudamidas? Toute sa conduite, tous ses sentimens sont autant de reproches pour moi que je sens déjà qui m'accablent. Ah! que ne m'est-il possible de le fuir, de fuir tout le monde, de me fuir moi-même!

SCENE TROISIÉME.

**LISIDICE, PHILONOÉ,
DEMOCEDE.**

PHILONOÉ.

AH ! ma mere, que vois-je ? Démocede vous suit ?

LISIDICE.

Oui, ma fille, je n'ai pû l'en empêcher, & il est dans un état où l'on ne peut lui refuser quelque compassion. Il s'en faut bien qu'il ne soit aussi coupable que vous pensés, & votre sévérité est excessive.

PHILONOÉ.

Non, ma mere, je n'écoute rien, & je ne sai que trop à quoi m'en tenir sur son compte.

DEMOCEDE.

Madame, permettés que prosterné à vos genoux.....

90 LE TESTAMENT;
PHILONOÉ.

Vous venés peut-être de vous jeter inutilement à ceux d'Ericlée, & vous allés faire une tentative aussi inutile aux miens. Levés-vous; ces sortes de représentations-là ne me touchent point. Ce seroit un autre caractère & d'autres sentimens qui me toucheroient.

DEMOCEDE.

Non, Madame, je veux demeurer dans la posture d'un coupable, jusqu'à ce que vous soyés pleinement convaincue de mon innocence. Un mot échappé a-t-il pû me noircir tant, un mot qui n'aura aucune suite ?

SCENE QUATRIÈME.

LISIDICE, PHILONOÉ,
DEMOCEDE, EUDAMIDAS.

EUDAMIDAS.

DEmocede aux genoux de Philonoé ! Et ma sœur vient de me dire qu'après ce qui s'est passé entre vous, vous ne le verriés jamais.

PHILONOÉ.

Monsieur, n'en soyés point inquiet, il me demandoit grace, & il ne l'obtenoit point.

DEMOCEDE.

Oui, je ne l'obtenois point, & votre injustice fait que je vous laisse sans regret à Eudamidas. J'emporte le plaisir d'avoir eu du moins dans votre cœur quelque avantage sur lui.

SCENE CINQUIÈME.

LISIDICE, PHILONOÉ,
EUDAMIDAS.

PHILONOÉ.

IL est juste que je subisse la honte de cette insolente déclaration. J'ai eu quelque penchant pour lui; loin de le lui avoir jamais avoué, je ne l'ai pas bien connu moi-même; mais comme je ne fai point dissimuler, il s'en est apperçu; & ma mere elle-même, qui a toujours

92 LE TESTAMENT,

été assés dans son parti, peut l'avoir aidé à s'en appercevoir. Je suis venue à connoître Démocede, & je déteste présentement ce je ne sai quel goût que j'avois pris pour lui. Je le sens changé en mépris & en aversion ; mais il n'importe, je l'ai eu, & je ne suis plus digne de vous. Vous avés la générosité de ne vouloir me contraindre sur rien ; tout l'usage que je veux faire de cette liberté, c'est d'obtenir de vous une retraite où je me cache pour toujours à vos yeux.

EUDAMIDAS.

Que dites-vous, Philonoé ? Comment pouvés-vous former ce cruel dessein ?

PHILONOÉ.

Je n'ai pas senti, comme je le devois, vos vertus & votre bonté pour nous, & je ne puis me le pardonner ; mes larmes vous attestent ma douleur. Je ne me croyois point née pour être coupable : par quelle fatalité faut-il que je le sois devenue ?

EUDAMIDAS.

Vous ne l'êtes point, belle Philonoé. Une legere impression que vous

a faite un homme qui ne fait que trop l'art de plaire ; une courte erreur de votre grande jeunesse ; ce ne sont point des fautes que vous deviés tant vous reprocher. Je vois assés par votre repentir même que vous n'êtes point coupable.

P H I L O N O É.

Hélas ! je l'ai été. Quand Démocede a laissé échapper ce trait, qui me l'a dévoilé, il est vrai que je n'avois nullement pris le parti de me déclarer en sa faveur, comme vous me le permettiés, mais je supposois que je le pourrois faire. J'imaginois qu'il fût possible que j'abusasse de cette liberté de choisir que vous me laissiés si généreusement ; & je voulois seulement ne pas accepter vos dons, peut-être pour me livrer ensuite avec moins de remords au malheureux penchant qui m'entraînoit.

EUDAMIDAS.

Vous vous accusés vous-même, vous grossissés avec art une faute où vous prétendés être tombée, & vous me jettés dans une admiration dont je ne puis revenir. Quelle fermeté de vertu

94 LE TESTAMENT,

vaut un pareil aveu de foiblesse ? Charmante Philonoé, daignés accepter ma main ; je suis mille fois plus sûr de vous, que si ce que vous vous reprochés n'étoit jamais arrivé. Vous ne répondés rien ? (*à Lisidice*) Madame, ayés la bonté de venir à mon secours, aidés-moi à la persuader.

LISIDICE.

Je ne puis vous le cacher, Monsieur, j'entre dans sa délicatesse, & je la trouve raisonnable. Si j'étois en sa place....

EUDAMIDAS.

Vous m'êtes si peu favorable, Madame, qu'à la fin je soupçonnerois que vous avés quelques raisons particulières ; mais je ne veux pas les chercher, & je me contente.....

LISIDICE.

Puisque je vous suis suspecte, Monsieur, je me retire, & vous laissez vous conduire comme vous l'entendrés dans une conjoncture aussi délicate.

SCENE DERNIERE.

EUDAMIDAS, PHILONOÉ.

EUDAMIDAS.

EN rassemblant de certaines choses dont j'ai la connoissance, je vois bien qu'elle a eu beaucoup de part à ce qui a été entre vous & Démocede ; & je conçois à peu près par quels motifs elle vous a portée de ce côté-là. Mais je la considère assés pour ne vouloir rien approfondir trop curieusement, & j'espère qu'il sera bientôt de mon devoir de la respecter encore davantage. Vous avés bien rempli le vôtre, de ne vous pas justifier à ses dépens ; & je ne puis vous exprimer combien mon amour augmente à la vûe de toute votre conduite. Vous n'avés plus de choix à faire, aimable Philonoé ; il ne vous reste que moi, qui ne puis vivre sans vous.

PHILONOÉ.

Et c'est cette impossibilité de vous

96 LE TESTAMENT,

préferer qui me désespere. C'est encore plus la honteuse incertitude où j'ai été si je vous préférerois.

EUDAMIDAS.

Ne me cachés rien, au nom des Dieux. Vos scrupules ne partent-ils point d'un reste de passion pour Démocede, ou d'une aversion secrète pour moi ?

PHILONOE.

Je n'ai jamais eu pour Démocede ce que je vois qu'on appelleroit une passion. Seulement j'aurois pû venir à l'aimer, & maintenant je le hais comme celui qui auroit fait le malheur & la honte de ma vie. Pour vous, Eudamidas, je sens que tout mon cœur se tourne vers vous. Je ne suis point faite pour aimer ce que je n'estimerois pas, ou ce que j'estimerois peu ; mais je crains que de votre côté vous ne me rendiés pas une estime si parfaite. Je crains de ne l'avoir pas assés méritée, & elle est si nécessaire à mon bonheur, que l'idée qu'elle ait pû recevoir la moindre atteinte, m'est insupportable.

EUDA-

EUDAMIDAS.

Loin qu'elle ait reçu la moindre atteinte, un si vif repentir causé par un sujet si léger, l'augmente au dernier point. Je rendrois presque graces à Démocede d'y avoir donné lieu ; sans lui je ne vous aurois pas si bien connue.

PHILONOÉ.

Ah ! que je serois bien plus heureuse & plus contente de moi, si je pouvois vous apporter un cœur qui n'eût jamais été un seul instant occupé que de vous seul ! C'étoit-là le prix que méritoient vos vertus & votre amour, & je ne puis plus les payer dignement.

EUDAMIDAS.

Vous le pouvés plus que jamais, & je me jette à vos genoux pour obtenir.....

PHILONOÉ.

Démocede y étoit tout-à-l'heure, & il n'a rien obtenu ; vous ne devés pas être traité comme lui. Soyés sûr du plus tendre amour, & de la fidélité la plus inviolable. Allons trouver ma mere.

98 LE TESTAMENT;
EUDAMIDAS.

Je suis dans un transport de joie que rien ne peut égaler.



HENRIETTE,
COMÉDIE.

1740.



NOMS DES PERSONNAGES.

LA COMTESSE.

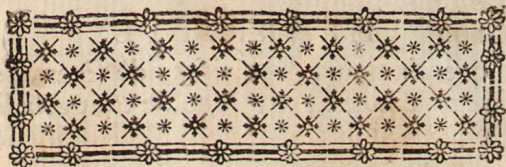
LE MARQUIS.

LE BARON, Pere du Marquis.

HENRIETTE, Suivante de la
Comtesse.

Monsieur DUBOIS, Intendant de
la Comtesse.

La Scène est dans un Château de la Comtesse.



HENRIETTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, HENRIETTE.

L'INTENDANT.



Ous voilà donc tous deux dans la joie. Madame la Comtesse va épouser un jeune Seigneur, riche, bien fait, aimable. On signe ce soir les articles, & peut-être dans ce moment-ci même. On ne parle dans tout notre Château

102 HENRIETTE;

que d'amour, de plaisirs, de fêtes, de réjouissances. Au milieu de tout cela le cœur ne vous dit-il rien, Mademoiselle Henriette ?

HENRIETTE.

Que voulés-vous qu'il me dise, Monsieur Dubois ? Il me dira assés ce que vous voudrés.

L'INTENDANT.

Je voudrois qu'il vous dît que vous devriés vous marier aussi. Madame la Comtesse se marie bien pour la seconde fois. Une fille doit en avoir encore plus d'envie qu'une veuve.

HENRIETTE.

Et bien, j'en aurai envie ; mais je ferai seule à avoir cette envie-là. Personne ne l'aura avec moi ; je n'ai rien.

L'INTENDANT.

Oh ! vous avés un bien joli minois ; & il me semble que je le trouverois bien volontiers chés moi tous les soirs, quand j'y rentrerois bien fatigué d'avoir couru toute la journée pour les affaires de Madame la Comtesse.

HENRIETTE.

Et prétendriés - vous l'avoir à vous tout seul, ce minois ?

L'INTENDANT.

Belle question !

HENRIETTE.

Pas si ridicule. Je vous apprens que les minois aiment à se communiquer.

L'INTENDANT.

Je ne craindrois pas le vôtre. Ce n'est pas que je n'aie assés d'usage du monde, & que je ne sois jaloux comme un autre, Dieu merci ; mais il y a long-temps que je vous observe sans faire semblant de rien ; j'ai vû de nos jeunes Messieurs, & des plus hupés, vous en conter de tout leur cœur, & le pied ne vous a point glissé. Cela m'a plû, & je suis tout-à-fait amoureux de vous.

HENRIETTE.

Voilà une grande parole.

L'INTENDANT.

Oui, amoureux ; car je vois bien que

vous vouliés que j'en vinssé-là. Je vous épouserai donc, quoique vous n'ayés rien, comme vous dites fort bien vous-même, & ce sera - là une belle action. Je ne la ferai pourtant pas tout-à-fait comme un sot, afin que vous le sachiés. Je me suis fait une petite fortune assés passable, en administrant fidèlement les grands biens de Madame la Comtesse ; & vous qui êtes celle de ses femmes qu'elle aime le mieux, vous me maintiendrés toujours en crédit auprès d'elle, & je m'arrondirai toujours. N'est-ce pas là un petit projet bien imaginé ? J'entens les affaires, moi.

HENRIETTE.

Il ne manque à tout cela qu'une bagatelle, un mot de consentement de ma part.

L'INTENDANT.

Bon ! votre consentement ! Ne connoît-on pas les filles ? Et ne font-elles pas toujours je ne sai combien de façons quand il s'agit de parler net ? Mais je coupe au plus court, & je me fie à votre bon sens : il feroit beau voir que vous me refusassiés ! Tout ce qui m'embarasse,

barrasse, c'est de savoir s'il faut que j'en parle d'abord à Madame la Comtesse, ou à M. le Marquis, qui est déjà notre Maître, autant vaut ; car il faut absolument parler en ce temps-ci qui y est fort propre. Madame est un peu difficile, à dire le vrai ; on dépend fort avec elle du moment où on la prend ; elle a naturellement de l'inclination à refuser, & puis elle croit qu'il est de son honneur de ne s'en pas dédire. Toutes réflexions faites, je crois qu'il vaut mieux m'adresser en premier lieu à M. le Marquis, qui me paroît fort doux, sans humeur, & qui sur-tout dans un commencement voudra contenter tout le monde. Qu'en pensés-vous, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Je pense que voilà Madame qui vient.

L'INTENDANT.

Je ne sai ce qu'elle a ; mais elle ne me paroît pas avoir l'air trop joyeux.

SCENE SECONDE.**LA COMTESSE, HENRIETTE.****LA COMTESSE.****Q**uelle heure est-il, Henriette ?**HENRIETTE.**

Madame, je crois qu'il est près de six heures.

LA COMTESSE.

Le Notaire est ici ?

HENRIETTE.

Oui, je l'ai vû arriver, & il vous attend dans votre grand cabinet.

LA COMTESSE.

Et Monsieur le Baron ?

HENRIETTE.

Je crois qu'il est dans le cabinet avec le Notaire.

LA COMTESSE.

Il ne tient donc qu'à Monsieur le Marquis que nous ne signions, & il ne paroît point ? Où peut-il être ?

HENRIETTE.

Je ne l'ai point vû depuis le dîner.

LA COMTESSE.

Mais qu'imagines-tu ?

HENRIETTE.

En vérité rien. J'ai toujours remarqué que dans ces sortes de cas-là on imagine cent choses, dont aucune ne se trouve vraie, & on s'est tourmenté inutilement.

LA COMTESSE.

Je m'ouvre à toi plus qu'à mes autres femmes, & tu fais bien pourquoi. Je t'avoue que le Marquis ne me paroît guère empressé pour un moment tel que celui-ci, qui doit l'assurer de moi à jamais.

HENRIETTE.

Aussi suis-je bien éloignée de croire

108 HENRIETTE;

qu'il puisse manquer d'empressement : C'est tout ce qu'on voudra qui l'empêche présentement de venir ; mais ce n'est point cela.

LA COMTESSE.

J'en devrois être bien sûre. Est-ce que je serois faite pour essuyer les froideurs & les caprices d'un Amant ? Croirois-tu que ce fût là ma destinée ?

HENRIETTE.

Eh ! non, Madame, non. Où prends-vous de semblables pensées ? Monsieur le Marquis seroit bien offensé s'il les faisoit.

LA COMTESSE.

Il m'a fait voir bien de l'amour, & c'est à quoi je me suis rendue ; mais tiens-toi bien certaine que je ne permettrai pas qu'il se relâche sur ce sentiment-là.

HENRIETTE.

Il ne se relâchera pas. Il est d'un caractère à souhait. Vrai, noble, plein d'honneur, touché de devoirs dont tant d'autres ne font que se jouer ; mais

pendant si ce qui est arrivé quelque-fois, & même si naturellement à d'honnêtes gens, lui arrivoit, s'il se relâchoit sur l'amour, que faire ? Il en faudroit bien passer par-là.

LA COMTESSE.

J'en fai plus que toi, Henriette. Il est vrai que la plupart des femmes n'ont pas de trop bons droits pour gouverner les hommes; c'est si peu de chose que leur petit mérite de figure, & tout le reste encore moins; & celles mêmes qui auroient de meilleurs droits ne savent pas le plus souvent les faire valoir, & les laissent périr entre leurs mains. On commence par avoir l'empire, & on en est bien vite dépossédée, mais c'est par sa faute; & pour moi je connois des moyens de le conserver.

HENRIETTE.

Je craindrois que ces moyens-là n'allaient qu'à se faire craindre, ce qui ne vaut pas grand chose, ou à se faire ménager, ce qui ne vaut que tant soit peu mieux, mais non pas à se faire aimer, ce qu'il faudroit pour bien faire. Je ne prétens pourtant pas attaquer....

SCENE TROISIÈME.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
HENRIETTE.

LA COMTESSE.

A H ! vous voici, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Madame, je viens avec transport à l'heure que vous m'avez marquée pour mon bonheur.

LA COMTESSE.

Vous auriez pû venir un peu plutôt avec le même transport.

LE MARQUIS.

Madame, il est l'heure précise.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'est l'heure précise.

LE MARQUIS.

Comment, Madame ?

COMEDIE.

411

LA COMTESSE.

Si vous ne m'entendés pas, c'est encore pis. Ne pouviés-vous pas m'accorder quelques momens de grace, vous rendre ici un peu plutôt ?

LE MARQUIS.

C'étoit bien mon dessein ; mais...

LA COMTESSE.

Votre dessein ! C'est bien là une chose sur quoi il faille former des desseins, comme sur un arrangement de visites ! Je vois que je vous embarrasse , & je ne veux pas continuer de vous pousser à bout. Mais du moins que faisiés-vous ? Où étiez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ai été dans votre parc après dîné, & là je me suis mis à penser à je ne sai combien de petits détails qui regardent l'affaire à laquelle vous avés la bonté de consentir. Il y en a beaucoup plus qu'on ne pense ; & plus on y pense, plus il y en a. Cela m'a mené un peu plus loin que je ne croyois.

K iiij

HENRIETTE;
LA COMTESSE.

Vous vous occupés si fort des petits détails, que vous en négligés l'essentiel.

LE MARQUIS.

J'ai fait une faute, puisque vous le voulés, mais en vérité elle est bien légère. Je ne laisse pas de vous en demander pardon de tout mon cœur : oubliez-la, je vous en conjure, & allons trouver mon pere qui nous attend pour signer.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je ne me sens pas trop d'humeur à signer aujourd'hui ; attendons à demain.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, quelle proposition !

LA COMTESSE.

Ce n'est point une proposition, c'est une résolution bien déterminée que je suivrai.

LE MARQUIS.

Que dirai-je à mon pere qui nous attend ?

LA COMTESSE.

Vous lui dirés que vous êtes venu à l'heure précise.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, vous ne parlés pas sérieusement, & ce n'est point du tout ici une bagatelle. Mon pere croira que je vous aurai fait quelque noirceur, quelque horreur ; tout le monde le croira aussi ; & je vous déclare que je vais dire hautement de quoi il s'agit.

LA COMTESSE.

Vous auriés grand tort de publier une délicatesse de sentiment que j'ai eue pour vous, & qui ne doit être connue que de vous seul. Je viens d'imaginer un prétexte qui sauvera votre honneur, & satisfera Monsieur le Baron que je vais trouver dans le moment. Il sera toujours bien sûr que nous signerons demain ; mais il étoit juste que vous fussiés puni. Adieu ; je me flatte que vous me trouverez assés raisonnable.

SCENE QUATRIÈME.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

Que dites-vous de tout ceci, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

M'ordonnés-vous, Monsieur, de vous parler franchement ? Je dis que vous n'avez pas bien fait d'aller dans un bois rêver à des présens de nocces, à des habits, à des toilettes, à des équipages, que sai-je moi ? à cent autres babioles, au lieu de venir deux bonnes heures plutôt qu'il ne falloit pour signer des articles avec la plus aimable femme du monde. Je vous dirai même que le lieu étoit mal choisi ; on ne rêve point dans un bois à des choses de ménage, on y rêve à ses amours quand on en a, & certainement vous en aviez.

LE MARQUIS.

J'y rêvois aussi, il faut l'avouer ; mais

COMEDIE. 115

C'étoit en faisant des réflexions sur le caractère de la Comtesse, qui m'a d'abord frapé par ses agrémens ; mais que je commence à connoître un peu mieux que je ne faisois. Elle a de l'humeur, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Non, elle n'en a point.

LE MARQUIS.

Elle est haute , impérieuse ?

HENRIETTE.

Nullement.

LE MARQUIS.

Mais ne sent-on pas que si elle veut être aimée, ce n'est point parce qu'elle aime, mais parce qu'elle veut dominer ?

HENRIETTE.

Monsieur, cela est trop subtil pour moi. L'imagination des Amans est très-féconde en chimeres délicates, & ce ne seroit jamais fait avec eux, si on vouloit les écouter Je vois que vous vou-

116 HENRIETTE,

driés m'honorer de votre confiance sur vos différens sentimens pour ma Maîtresse ; mais c'est un honneur que je ne puis accepter, & dont je vous remercie très-humblement.

LE MARQUIS.

Quoi ! trouverai-je de l'humeur partout, même chés l'aimable Henriette ? Par où ai-je mérité d'être traité si durement ? Je ne voulois que m'éclaircir avec vous sur de certaines choses que je crois appercevoir dans le caractère de Madame la Comtesse : vous dites que ce sont des fantaisies qui me passent par la tête ; & bien , guérissés-moi de ces fantaisies, je ne demande pas mieux ; je vous répons que vous me trouverez fort docile. Je loue votre attachement pour votre Maîtresse : mais ne la servi-riés-vous pas mieux en m'instruisant, en la justifiant, qu'en refusant de m'écouter aussi inhumainement que vous faites ?

HENRIETTE.

Je puis vous assurer que ces services-là ne seroient pas de son goût,

LE MARQUIS.

Ils n'en feroient pas moins réels.

HENRIETTE.

Je ne les lui rendrai pourtant pas,

LE MARQUIS.

Je me suis donc bien trompé, quand j'ai cru que si dans le cours de mon mariage j'avois quelquefois, comme il peut arriver, quelque chose à souffrir, j'aurois du moins la consolation....

HENRIETTE.

Non, Monsieur, non, dès que vous serez marié, je ne vous parlerai plus. Non, je ne vous parlerai plus.

LE MARQUIS.

Vous ne me parlerés plus, ma chere Henriette ; à moi qui sens si bien ce que vous valés, & combien vous êtes au-dessus de votre condition ; à moi, qui en vérité, car je puis vous le protester, me faisois au fond de mon cœur un plaisir sensible de vous voir toujours chés moi, & de vivre avec vous ; à

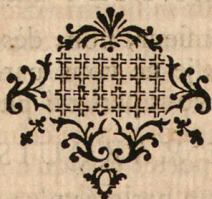
118 HENRIETTE,
moi, qui ai pour vous une amitié si
tendre....

HENRIETTE.

Adieu, Monsieur; ne songés qu'à
aller retrouver Madame la Comtesse,
pour vous remettre avec elle aussi-bien
que vous y devés être.

LE MARQUIS.

Hélas! je sens bien qu'il le faudroit;



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS.

DUbois demande à me parler ; que me veut-il ? Il a sans doute quelque nouvelle difficulté à me proposer sur les articles qui se signeront aujourd'hui ; ces gens-là nourris d'affaires, & en qui la chicane est devenue une seconde nature, se font une grande gloire d'être épineux, & de trouver des difficultés par-tout. Si celui-ci pouvoit m'en apporter quelqu'une qui fût tant soit peu raisonnable, ah ! que j'y entrerois volontiers & de bonne grace ! ce seroit au moins du temps gagné. Entrés, Monsieur l'Intendant.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS, L'INTENDANT,

L'INTENDANT.

Monsieur, j'ai tâché de prendre un moment favorable, & où vous fussiez assés désoccupé....

LE MARQUIS.

Ah ! il n'est pas besoin de tant de circonspection avec moi. Je me pique d'être facile à aborder, & de me prêter aisément à tout ; je ne suis pas un Ministre d'Etat. Sur tout, ce qui viendra de vous sera toujours bien reçu. Apparemment vous trouvés quelque chose à réformer à nos articles ?

L'INTENDANT.

Oh ! non, Monsieur, je les ai dressés moi-même dans la dernière perfection, & le Notaire n'a fait que les copier d'après moi.

LE

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc ?

L'INTENDANT.

Monfieur, votre mariage avec Madame la Comteffe, qui eft fi bien afforti en toutes façons , & qui promet un avenir fi heureux , m'a fait venir des idées de mariage , & j'ai pensé à un qui feroit bien afforti auffi à fa maniere , & qui m'attacheroit encore davantage à votre fervice. Je voudrois époufer Mademoifelle Henriette , & je vous fupplie très-humblement de vouloir bien m'aider à en obtenir l'agrément de Madame la Comteffe.

LE MARQUIS.

Henriette ?

L'INTENDANT.

Oui , Monfieur. Permettés-moi de vous dire que votre fuprife m'étonne. Les conditions ne font-elles pas fort égales ?

LE MARQUIS.

Eh ! Monfieur Dubois, vous n'y pensés

pas. Henriette ! Savés-vous bien que cette fille là est une fille de grand mérite, fort au-dessus de ce qu'elle est née ?

L'INTENDANT.

Tant mieux, c'est pour cela que je la demande.

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas un mérite qui vous convienne.

L'INTENDANT.

Pourquoi non ? Tout ce que j'aurai à faire, ce sera de prendre garde que ce grand mérite-là n'attire chés moi des gens qui ne me plairoient pas ; & au fond je ne crois pourtant pas qu'il y eût rien à craindre d'elle.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniere êtes-vous avec elle ?

L'INTENDANT.

Très-bien.

LE MARQUIS.

Je gage que non, Monsieur Dubois;
parlés-moi vrai.

L'INTENDANT.

Quand je dis très-bien, ce n'est pas un
certain très-bien qui empêcheroit d'é-
pouser. Je ne lui ai jamais touché le
bout du doigt, mais je lui ai dit sou-
vent je ne sai combien de petites choses
galantes & agréables qu'elle a fort bien
entendues, & dont elle ne s'est point
fâchée.

LE MARQUIS.

C'est qu'elle est d'une humeur douce
& gaie, qui tourne volontiers toutes
ces choses-là en plaisanterie.

L'INTENDANT.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur.
Hier au soir que je commençois à lui
parler plus sérieusement, je suis sûr
qu'elle étoit prête à accepter nette-
ment ma proposition, & si bien que je
la tiens pour acceptée; mais Madame
la Comtesse survint fort mal-à-propos.

LE MARQUIS.

Je croirois plus aisément qu'elle fût
vint à propos pour vous.

L'INTENDANT.

Au bout du compte, Monsieur, ne
suis-je pas une fortune pour Mademoi-
selle Henriette ? Voilà le mot essentiel.

LE MARQUIS.

N'en parlons pas davantage, Mon-
sieur Dubois, rien ne presse. Nous y
reviendrons une autre fois.

L'INTENDANT.

Je vous demande mille pardons ;
Monsieur ; je vois bien que je ne dois
pas trop compter sur l'honneur de vo-
tre protection.

SCENE TROISIÉME.

LE MARQUIS.

QUe diable aussi, c'est bien à cet homme-là à être amoureux d'Henriette ! De quoi s'avise-t-il ? Il ne la connoît pas, & n'apprendroit pas à la connoître en toute sa vie. Il est impossible, pour peu qu'on ait le cœur bien fait, que des assortimens si bisarres, si mal entendus, ne déplaisent & ne choquent. Mais voici mon pere.

SCENE QUATRIÉME.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

MOn fils, à quelle heure signons-nous ce soir ?

LE MARQUIS.

A la même heure que nous devons signer hier ; Madame la Comtesse a voulu observer exactement la règle des vingt-quatre heures dans ma punition.

LE BARON.

Nous avons encore bien du temps jusque-là. Et où est Madame la Comtesse présentement ?

LE MARQUIS.

Elle s'est enfermée après sa toilette ; où je l'ai vûe, & lui ai bien fait ma cour.

LE BARON.

J'en suis bien aise ; car il faut faire son devoir, mon fils, te voilà presque son mari.

LE MARQUIS.

Je me flatte qu'elle est contente de moi.

LE BARON.

Voilà qui va bien. Je vois donc que je puis dans ce moment-ci te parler de

COMEDIE. 127

quelque chose qui me regarde , & qui peut-être te surprendra. Comment trouves-tu Henriette ?

LE MARQUIS.

Ah ! mon pere, vous me surprenés effectivement, & je vois où cela va.

LE BARON.

Pourquoi devines-tu si vîte ?

LE MARQUIS.

C'est qu'il est vrai qu'Henriette est fort aimable, & qu'elle plaît à tout le monde.

LE BARON.

Tu n'as donc pas d'aversion pour elle ?

LE MARQUIS.

J'en suis bien éloigné. Vous pouvés avoir remarqué que j'aime fort à l'entretenir.

LE BARON.

Et bien donc, je ne vois pas pourquoi je ferois mal de l'épouser. Tu ferois très-mal, toi, & tu ferois inexcusable de te mésallier si fort ; mais ...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas dans le cas assurément ; mais si j'y étois , est-ce que le mérite ne pourroit pas suppléer

LE BARON.

Non , non , je ne te le permettrois pour rien au monde ; il faut soutenir notre nom , qui est sans tache , & c'est toi qui en es chargé. Pour moi , à mon âge je n'aurai plus d'enfans , ou tout au plus quelque cadet qui partagera avec toi ce que j'ai de bien non substitué , & ne te fera pas grand tort , tu le fais bien.

LE MARQUIS.

En vérité , mon pere , je puis me vanter que ce bas intérêt

LE BARON.

Je t'en loue , & tu en dois être mieux disposé à concevoir qu'il n'y a pas d'inconvénient que j'épouse Henriette , une jolie personne bien née , qui me devra tout , qui en fera sûrement bien reconnoissante , & qui fera tout l'agrément du reste de ma vie. Mais quoi ! tu m'écoutes

m'écoutes bien froidement ! Je te vois tout rêveur ! Qu'y a-t-il tant à rêver sur cette affaire-là ? Il me semble qu'elle est bien simple.

LE MARQUIS.

Il est vrai, mon pere, mais elle m'est nouvelle, & j'ai été quelques momens à y penser avec l'attention qu'elle mérite.

LE BARON.

Avoue-moi la vérité, tu fais que je suis bon pere, cela ne te plaît pas ?

LE MARQUIS.

Au contraire, & je vous le dis de bonne foi. Loin d'y avoir de la répugnance, j'en ai de la joie, une véritable joie. J'ai eu tort d'hésiter le moins du monde ; & pour vous prouver encore mieux ma sincérité, je vous avouerai qu'il me vient quelquefois des soupçons qu'Henriette n'est point ce qu'elle paroît.

LE BARON.

Comment ? Que veux-tu dire ?

Oui, qu'elle est fille de quelque condition, & qu'elle le cache. Elle a de certaines choses

LE BARON.

A la bonne heure; mais je n'ai point compté sur cela. Quoi qu'il en soit, je veux te mettre parfaitement à ton aise. Si tu goûtes mon dessein, parles-en toi-même à Henriette; si tu ne le goûtes pas, ne parle point, & je ne parlerai pas non plus. Ce sera toi qui me marieras, si je me marie, bien entendu que je ne me marierai qu'après toi; cela ne se peut pas autrement pour cent raisons.

LE MARQUIS.

Mon pere, vous m'avez toujours donné mille marques de bonté, mais je n'en ai point encore reçu de si touchante. Je ne puis jamais

LE BARON.

J'apperçois Henriette qui paroît venir de ce côté-ci. Voi si tu veux entamer la négociation, tu en es le maître.

SCENE CINQUIÉME.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

LE MARQUIS.

Arrêtés, aimable Henriette, arrê-
tés, je vous prie, j'ai beaucoup à
vous parler.

HENRIETTE.

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur.
Je ne veux point de vos confidences
sur ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit point de mes confidences
sur le chapitre d'une autre ; il s'agit de
vous parler d'amour pour vous-même.

HENRIETTE.

C'est bien pis, & je m'enfuis encore
plus vite.

LE MARQUIS.

Demeurés, je vous en conjure ; ceci
M ij

132 HENRIETTE;
est très-sérieux, écoutés-moi. Vous
avés bien des charmes, belle Henriette,
& je n'ai jamais vû personne.....

HENRIETTE.

Ah! quel début! Vous me faites trem-
bler,

LE MARQUIS.

Je soupçonne à peu près ce qui vous
allarme; rassurés-vous, je ne parle point
pour moi; c'est pour mon pere, qui est
charmé de vous, & qui songe à vous
épouser.

HENRIETTE.

M'épouser, moi, qui ne suis qu'Hen-
riette!

LE MARQUIS.

Il faut qu'il vous connoisse comme
je fais, & apparemment je tiens de lui
les yeux dont je vous vois.

HENRIETTE.

Que me conseillés-vous, Monsieur
le Marquis?

LE MARQUIS.

Puis-je vous conseiller de deux façons?

C O M E D I E. 133

Ne vous souvient-il plus de ce que je vous ai dit, du plaisir extrême que je me faisois de vivre avec vous après mon mariage? Et ne serai-je pas encore plus sûr d'y vivre toujours, quand vous ne serés plus dépendante de Madame la Comtesse, & que vous serés pour toujours unie à mon pere?

HENRIETTE.

Mon empire de belle-mere ne seroit pas dur.

LE MARQUIS.

Et mes respects de beau-fils ne seroient pas forcés. Que je me plairai à vous les rendre en toute occasion, à toute heure! Que vous serés contente de mes attentions & de ma soumission! Il n'y a qu'un moment, car j'oubliois à vous le dire, que Dubois m'est venu demander ma protection dans le dessein qu'il a de vous épouser.

HENRIETTE.

Eh si! De quoi me parlés-vous là?

LE MARQUIS.

Je ne prétens pas aussi vous en parler;

M iij

je veux seulement vous dire que je l'ai mal reçu, & peut-être trop mal; & cependant qu'il soit votre mari, il est certain que je vous verrai toujours. D'où vient donc que je reçois si différemment le même dessein que mon pere a sur vous? Ne le voyés-vous pas, belle Henriette? Si vous épousiés Dubois, je serois en quelque sorte votre Maître, il en faut lâcher le mot; & quand vous épouserés mon pere, je serai sous vos ordres. L'un me seroit insupportable, l'autre entierement conforme à mon inclination. Je vais signer ce soir avec Madame la Comtesse; je sens que je me porterai à cette action-là avec plus de contentement, quand j'aurai une entiere assurance de ne vous perdre jamais. Car ne pourroit-il pas arriver, & ne doit-il pas même très-naturellement arriver des choses qui vous sépareroient d'avec nous? Au lieu que rien ne vous en séparera, si vous acceptés ce que je vous propose. Répondés-moi donc, ma chere Henriette.

HENRIETTE.

Je sens très-vivement, Monsieur,

toute l'amitié que vous me marqués, & je suis assurément bien éloignée d'être ingrate; mais je sens toujours aussi une certaine répugnance....

LE MARQUIS.

Est-ce pour l'âge de mon pere?

HENRIETTE.

Non, c'est le plus honnête homme du monde; & puis c'est votre pere.

LE MARQUIS.

Comparés un peu l'état où vous seriez, avec celui où vous êtes, avec cet état de dépendance, où il n'est pas possible que vous n'ayés beaucoup à souffrir.

HENRIETTE.

J'y suis accoutumée, je suis née pour cela; j'ai même des obligations essentielles à Madame la Comtesse, que vous ne savés pas. Laissez-moi comme je suis.

Mon amitié pour vous ne peut absolument s'y résoudre.

HENRIETTE.

Desirés-vous tant que je sois à Monsieur votre pere ?

LE MARQUIS.

Oui ; il n'y a qu'une seule chose . . .
Oui, je le desire avec passion.

HENRIETTE.

Mais cette amitié-là même dont vous m'honorés, & la reconnoissance que je vous dois, ne produisent-elles pas des inconvéniens dans cette autre situation ? Je compte bien que ni vous, ni moi, nous n'aurions des sentimens dont Monsieur votre pere pût s'offenser ; & si je vous ai dit que mon empire de belle-mere ne seroit pas dur, je m'en dédis sur ce point-là ; il le seroit extrêmement, & je vous avertis que je vous imposerois les loix les plus sévères, dès que j'en appercevrois le moindre besoin. Mais malgré toute notre innocence & nos précautions, ne serions-

nous pas toujours exposés à une jalousie qu'il faudroit respecter, quoiqu'injuste, & qu'il faudroit même tâcher de prévenir par une contrainte éternelle? Ah! Monsieur le Marquis, quelle situation!

LE MARQUIS.

C'est la meilleure que je puisse espérer. Mais enfin, ma chere Henriette, je ne voudrois pour rien au monde forcer vos inclinations; consultez-les, vous en avés tout le loisir que vous voudrés. Mon pere a porté sa bonté pour moi jusqu'à me laisser la liberté de vous faire, ou de ne vous faire pas cette proposition qui pouvoit blesser mes intérêts; mais je n'y ai pas héité un moment. Ainsi je puis même ne vous l'avoir pas faite, si vous ne voulés.

HENRIETTE.

Non, il faut lui dire vrai. Marqués-lui bien, je vous prie, toute la reconnaissance que je lui dois de l'honneur excessif qu'il me fait; mais que par respect pour lui-même, je ne dois pas l'accepter si vite,

LE MARQUIS.

Je vous laisse donc délibérer avec vous-même en toute liberté. Aimable Henriette, je vous conjure seulement d'imiter la bonté de mon pere pour moi, & d'avoir autant d'égard à mes véritables intérêts, qu'il en a eu à d'autres qui me touchent infiniment moins.

SCENE SIXIÈME.

HENRIETTE.

Que faudroit-il donc pour me contenter ? On m'offre , malgré ce que je paroïs être , à une malheureuse inconnue , & qui le fera toujours , une fortune dont il ne m'étoit seulement pas permis de concevoir l'espérance ; & je balance à l'accepter ! On fait pour m'y engager les efforts les plus flatteurs & les plus tendres , & tout leur effet n'est que d'augmenter ma répugnance secrète ! Hélas ! ils me font

trop sentir ce qui me manque, & me manquera toujours. Ce qui me manque! Ah! n'approfondissons pas ce dangereux sentiment; empêchons seulement qu'il ne me trahisse, & ne s'oppose à mes devoirs.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Henriette, tu as vû le Marquis, il t'a entretenue assés long-temps en particulier : & bien, que t'a-t-il dit ? Mais dis-moi vrai. N'a-t-il pas trouvé bien mauvais que j'aie remis la signature à ce soir ? Ne m'a-t-il pas bien accusée d'avoir de l'humeur, d'être difficile à vivre ? Car il faut l'avouer, le sujet de mécontentement que j'avois n'étoit pas des plus forts.

HENRIETTE.

Non, Madame. Je puis vous assurer que Monsieur le Marquis ne m'a laissé voir aucun emportement. Il s'est résolu d'assés bonne grace à attendre jusqu'à ce soir.

LA COMTESSE.

Je n'en veux pas davantage pour te prouver que j'avois raison de le punir. La douceur avec laquelle il se soumet à la punition, marque assés qu'il se sentoit coupable.

HENRIETTE.

Mais, Madame, s'il étoit coupable; il ne vous aime donc pas autant qu'il le devoit?

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas; l'amour le plus vif peut quelquefois tomber dans de certaines négligences, dans des espèces de distractions dont il est bon de le relever, de peur qu'il ne s'y accoutume. Voilà ce qu'il faut savoir faire à propos, & ce que je fis hier avec le succès que tu as vû.

HENRIETTE.

J'entens dire que l'amour dans le mariage est fort sujet à ces négligences & à ces distractions dont vous parlez. Ne craignés - vous point, Madame, toute charmante que vous êtes, d'avoir beau-

142 HENRIETTE;
coup d'affaires en ce temps-là ?

LA COMTESSE.

Tu ne m'as pas vûe dans mon premier mariage. J'avois l'homme du monde le plus inégal, le plus violent, le plus emporté ; je l'ai gouverné d'un bout à l'autre dans la grande perfection. A plus forte raison le Marquis, qui est d'un caractère fort doux.

HENRIETTE.

Je ne fai pas trop bien si ces doux-là sont les plus aisés ; mais du moins je crois qu'on ne les gouverneroit qu'en les aimant beaucoup.

LA COMTESSE.

Il ne faut pas tant aimer, Henriette ; c'est-là ce qui nous perd ; mais il faut être aimée, & savoir se faire aimer toujours. Je te dirai à l'oreille que le mariage même, si funeste à l'amour, fournit des moyens de conserver l'empire à celles qui savent les employer.

HENRIETTE.

Madame, je m'apperçois que Monsieur Dubois tourne autour d'ici, &

qu'il ne veut pas entrer, parce qu'il me voit avec vous.

LA COMTESSE.

Et bien, laisse-moi, si tu veux, & qu'il entre.

SCENE SECONDE.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

Q U'y a-t-il, Monsieur Dubois ?
Que me voulés-vous ?

L'INTENDANT.

Madame, vous allés faire une action très-raisonnable que je voudrois imiter, pourvû que vous me le permiffiés ; en un mot, vous allés vous marier, & je viens vous demander Mademoiselle Henriette. J'avois prié Monsieur le Marquis de vous en prévenir ; mais

LA COMTESSE.

Et pourquoi Monsieur le Marquis ?

Est-ce qu'il est déjà mon Maître? Et quand il le seroit, ne disposerai-je pas toujours de mes Femmes comme il me plaira?

L'INTENDANT.

Sans doute, Madame; mais je souhaitois seulement.....

LA COMTESSE.

Et que vous a-t-il répondu?

L'INTENDANT.

Je vous avoue qu'il m'a reçu assez mal.

LA COMTESSE.

Il a bien fait, j'en suis très-contente! Voilà ce que c'est de vous être adressé à lui. Il vous a dit que ce n'étoit pas là son affaire, & qu'il n'avoit nul droit de s'en mêler?

L'INTENDANT.

Pas un mot de cela, Madame.

LA COMTESSE.

Que vous a-t-il donc dit?

L'INTEN-

L'INTENDANT.

Que Mademoiselle Henriette étoit une fille d'un trop grand mérite pour moi ; & quand je lui aurois demandé sa propre sœur en mariage , il ne m'auroit pas renvoyé plus loin.

LA COMTESSE.

Oh ! oh ! voici autre chose ; & où prend-il ce grand mérite d'Henriette ?

L'INTENDANT.

Je ne fai. Il est vrai qu'elle est bien jolie & bonne enfant , à ce qu'il me paroît ; mais ce grand mérite , cela n'est fait que pour les gens de qualité comme vous ; & enfin je ne m'y connois pas. Si elle l'a , je l'en quitterois volontiers.

LA COMTESSE.

Le grand mérite d'Henriette ! Le Marquis est donc amoureux d'elle ?

L'INTENDANT.

Il n'a garde , Madame , puisqu'il vous épouse. Vous êtes bien une autre personne que Mademoiselle Henriette , bien autrement charmante.

146 HENRIETTE,
LA COMTESSE.

Avés-vous remarqué si le Marquis & elle se parlent souvent ?

L'INTENDANT.

Oui, assés souvent. Je les ai vûs se parler deux fois tête-à-tête depuis hier ; l'une hier au soir , après que vous eûtes différé la signature , & l'autre ce matin.

LA COMTESSE.

Je favois la premiere, on m'a escamoté la seconde. Mais , mon pauvre Monsieur Dubois , vous qui avés de l'esprit & de la pénétration , cela ne vous donne-t-il point de l'inquiétude ?

L'INTENDANT.

Pas beaucoup. Elle est fort sage ; mais pour plus de sûreté , mon arrangement est que quand vous aurés eu la bonté de me l'accorder , je vous demanderai la permission de ne loger plus dans votre Hôtel , & de prendre une petite maison dans Paris où je vivrai avec elle. Ce fera quelque dépense de plus , mais que je tâcherai de soutenir , ayant toujours l'honneur d'être à vous.

LA COMTESSE.

Le projet est sensé, & on reconnoît votre bonne tête par-tout. Henriette a-t-elle du goût pour vous ?

L'INTENDANT.

Ce n'est pas une passion, à proprement parler. Mais elle consentira avec joie à l'ordre que vous lui donnerez en ma faveur. Qu'auroit-elle de mieux à faire ?

LA COMTESSE.

En effet, dans les intentions qu'elle a, il n'y a rien de mieux pour elle qu'un pareil mariage. Mais allés, Monsieur Dubois, je donnerai bon ordre à tout, fiés-vous-en à moi.

L'INTENDANT.

Mais, Madame, vous ne me dites rien de positif ?

LA COMTESSE.

Non, je ne le puis encore pour de certaines raisons particulieres ; mais allés, je vous répète que vous pouvez vous en fier à moi.

SCENE TROISIÉME.

LA COMTESSE.

IL faut regarder tout ceci avec tranquillité. Voilà comme ces Messieurs sont faits; un petit visage, qui n'en vaudroit pas un autre, auquel ils seront un peu plus accoutumés, suffit pour leur tourner la tête. Quelle espèce! Cela fait pitié. On ne laisse pourtant pas de parvenir au bout du compte à leur faire la loi. Pour vous, Mademoiselle Henriette, j'avoue que vous êtes piquante avec votre grand mérite; vous en faites un joli usage après les obligations que vous m'avez; & pour vous récompenser dignement, je vous donnerois bien vite à Dubois, si je n'avois un reste de considération pour vous & pour votre naissance.

SCENE QUATRIÈME.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

M Adame, il est heureux pour moi de vous trouver seule ; mais peut-être ne fais-je pas bien de vous interrompre dans une espèce de rêverie que je vois qui vous occupoit.

LA COMTESSE.

Monfieur, dans l'état où nous sommes, je ne puis guère avoir de rêverie où vous n'ayés beaucoup de part.

LE MARQUIS.

Vous me comblés de bonté, Madame, & jamais....

LA COMTESSE.

Non-seulement je rêvois à vous dans ce moment-ci, mais je tâchois de deviner à quoi vous rêviés vous-même hier quand vous fûtes si long-temps

150 HENRIETTE;
perdu dans le parc, & que vous ne re-
parutes qu'à six heures précises.

LE MARQUIS.

Eh! Madame, est-il encore question
de cette bagatelle, & ne m'en avés-
vous pas assez puni?

LA COMTESSE.

Il ne s'agit plus de punition; mais je
m'occupe tant de vous, que j'ai cher-
ché quel avoit pû être l'objet d'une si
longue rêverie.

LE MARQUIS.

En vérité, je serois bien embarrassé à
vous le dire moi-même. Mille pensées
confuses

LA COMTESSE.

Si vous ne le savés pas, je le fais moi;
quel étoit cet objet.

LE MARQUIS.

Achevés donc, Madame, s'il vous
plaît.

LA COMTESSE.

Henriette. Vous voilà bien étonné?

LE MARQUIS.

Il est vrai que je le suis, & je ne comprends pas où vous avez pris une pareille idée; car je vois bien qu'il faut entendre plus que vous ne dites, & je veux couper au plus court.

LA COMTESSE.

Cette idée-là seroit fondée sur le grand mérite d'Henriette.

LE MARQUIS.

Elle en a en effet, & particulièrement celui de vous être fort attachée, fort reconnoissante de vos bontés.

LA COMTESSE.

Apparemment ce ne sont pas tant les sentimens pour moi qui vous touchent, que ceux qu'elle a pour vous.

LE MARQUIS.

Je ne lui en ai jamais demandé que vous puissiez desapprouver; & si je l'avois fait, soyés bien sûre qu'elle ne m'auroit pas écouté.

HENRIETTE;
LA COMTESSE.

Pourquoi non ? Il n'y a pas si grand mal à écouter.

LE MARQUIS.

Il y en auroit pour elle.

LA COMTESSE.

Si vous ne la connoissés pas bien, du moins vous l'estimés beaucoup.

LE MARQUIS.

Oui, je l'estime, je ne m'en défens pas. Il n'y a point de fortune que je ne lui souhaitasse, que je ne lui procurasse avec plaisir, si je le pouvois.

LA COMTESSE.

Vous ne trouviés pourtant pas bon qu'elle épousât Dubois, qui feroit sa fortune.

LE MARQUIS.

Eh ! Madame, vous savés vous-même qu'elle est trop au-dessus de Dubois.

LA COMTESSE.

Ah ! je vois bien que la petite impertinente a parlé.

LE

COMEDIE. 153

LE MARQUIS.

Que voulés-vous dire, Madame?

LA COMTESSE.

Rien, rien. Je songeois à de certains discours dont il n'est pas question présentement. Mais en voilà assez, Monsieur le Marquis, je suis bien contente du petit éclaircissement que je viens d'avoir avec vous.

SCENE CINQUIÈME.

LE MARQUIS.

*J*E vois bien que la petite impertinente a parlé. Voilà ses propres paroles, & le ton dont elle les a dites, l'occasion, la situation d'esprit où elle étoit, la surprise où elle a paru elle-même de ce qu'elle avoit dit, & l'envie de l'étouffer aussi-tôt, tout cela ensemble doit signifier quelque chose. Il est vrai que le terme d'*impertinente* est bien mal placé, & fort choquant; mais il en marque d'autant mieux je ne sai quoi de bien

Tome VIII.

O

caché & de grande conséquence. Ah ! si c'étoit ce que j'ai quelquefois soupçonné, quoique légèrement, j'en serois toujours transporté de joie au milieu des chagrins que j'ai d'ailleurs. Allons consulter mon idée à mon pere, qui est le seul à qui je puisse la confier, & qui doit y prendre intérêt.



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

FRanchement j'ai bien peur que ce ne soit une vision que tu as là ; je ne t'en ai rien dit tantôt, il n'en étoit pas question ; mais à présent prends garde que tu es bien vif.

LE MARQUIS.

Je suis vif, si vous voulés, mais je ne crois pas être fou.

LE BARON.

Tu vas interpréter bien finement un mot échapé au hasard, qui peut signifier je ne sai combien de choses différentes, & peut-être rien du tout.

O ij

HENRIETTE,
LE MARQUIS.

C'est parce que ce mot est échapé,
& par une infinité d'autres raisons que
je viens de vous dire, qu'il signifie beau-
coup. Mon pere, je m'y ferois tuer;
Henriette est fille de condition, & la
Comtesse ne veut pas qu'on le sache.

LE BARON.

Ce n'est pas là ce qui m'inquiète.
Mais je vois par le récit que tu m'as
fait, que la Comtesse n'est pas contente
de toi, & j'en suis bien fâché,

LE MARQUIS.

Mais, mon pere, si Henriette...?

LE BARON.

Toujours Henriette! Répons - moi
sur la Comtesse.

LE MARQUIS.

Que voulés-vous que je vous dise?
Elle est très-aisée à blesser; elle a de
l'humeur, il en faut passer par-là; on
ne se marieroit jamais, si on ne vouloit
que des femmes sans humeur. Je suis
persuadé que la pauvre Henriette,

COMÉDIE. 157

quoiqu'elle ne s'en vante pas, a bien à en souffrir.

LE BARON.

Il n'est point question ici de louer Henriette, que je crois pourtant qui le mérite bien; il faut que tu fasses ton devoir à l'égard de la Comtesse, & que nous allions tous signer ce soir de bonne grace. Ecoute, je t'aime, & peut-être trop; mais je n'entendrois pas raillerie sur cet article-là.

LE MARQUIS.

Vous serés obéi, mon pere. Mais vous-même vous aimés Henriette, puis-que vous songés à l'épouser, & que je lui en ai fait la proposition de votre part; ne vaut-il pas mieux pour vous qu'elle soit fille de condition?

LE BARON.

Est-ce qu'elle le fera plutôt quand je le desirerai?

LE MARQUIS.

Non, certainement; mais vous devez toujours le desirer, & en vérité je

158 HENRIETTE,
crois que vous ne le desireriez pas en
vain. Elle a le cœur si noble....

LE BARON.

Oh ! ce cœur noble-là souvent n'est
pas chés nous, & va se loger chés des
roturiers ; cela ne dit rien.

LE MARQUIS.

Cela dit beaucoup pour elle. Vous
ne la connoissés pas encore.

LE BARON.

Et pourquoi la Comtesse ne vou-
droit-elle pas qu'on fût qu'elle est fille
de condition ?

LE MARQUIS.

Henriette est apparemment sa paren-
te ; & la Comtesse, qui est fort glorieu-
se, ne veut pas qu'on sache qu'elle a de
petits parens réduits à servir.

LE BARON.

Mais que t'importe que cela soit, ou
non, tu ne l'épouseras pas assurément ;
& moi, si je l'épouse, ce ne fera pas
pour sa naissance. J'ai toujours com-
pté qu'elle n'en avoit point. Si elle en

a, tant mieux, il faudra bien que nous le sachions en temps & lieu.

LE MARQUIS.

Ah! mon pere, peut-on être si indifférent sur un pareil sujet?

LE BARON.

Peut-on aussi être si passionné? Mais je la vois de loin; va, si tu veux, t'en éclaircir avec elle.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

NOn, Monsieur, non, ne venez point à moi, je ne puis absolument vous parler. Vous ne savez pas ce qu'il m'en coûte pour avoir déjà eu trop la complaisance de vous entendre, & combien Madame la Comtesse m'en fait repentir.

LE MARQUIS.

Vous me fuyés, cruelle Henriette;

O iij

160 HENRIETTE;

& je n'ai qu'un mot à vous dire, un seul mot, & qui vous intéresse.

HENRIETTE.

Achevés donc vite.

LE MARQUIS.

Je vous promets un secret inviolable; mais ne me déguisez rien. Etes-vous ce que vous paroissés, une fille sans naissance?

HENRIETTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous me trompés. Madame la Comtesse m'a lâché, contre son intention, des paroles....

HENRIETTE.

Vous les avés mal entendues; elle fait bien la vérité de ce que je suis; c'est elle qui m'a retirée, par pure bonté, du malheureux état où je suis née. Juste Ciel! la voici, je suis perdue.

SCENE TROISIÉME.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
HENRIETTE.

LA COMTESSE.

TOujours Monsieur le Marquis & Henriette ensemble. Je suis fâchée de les interrompre.

LE MARQUIS.

Madame, vous ne vous attendés pas sans doute que dans un moment de surprise tel que celui-ci, je vous dirai d'abord, & sans hésiter, & bien nettement, de quoi il s'agit entre nous? Je vous le dirai pourtant. Il vous est échappé tantôt quelques mots sur Henriette, & je suis sûr qu'il vous en souvient, qui m'ont fait soupçonner qu'elle pouvoit être fille de condition; je lui demandois ce qui en étoit.

LA COMTESSE.

Par curiosité?

Oui, par curiosité.

LA COMTESSE.

Voilà une curiosité mêlée d'un intérêt bien tendre pour Henriette ! Vous saisissez bien subtilement & bien vivement ce qui peut avoir le moindre air de lui être avantageux ; & qu'a-t-elle répondu ?

LE MARQUIS.

Elle m'a dit en propres termes qu'elle étoit une fille sans naissance, qui devoit tout à vos bontés. Là-dessus vous êtes survenue. Je ne veux pas douter, Madame, que la vérité pure, telle que je vous la présente, n'ait sur vous ce pouvoir de persuader, qu'elle a par elle-même.

SCENE QUATRIÉME.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

A Pprochés, Mademoiselle, car il faut commencer à vous traiter selon votre naissance, puisque le secret se découvre. Il vient de vous faire assés adroitement votre leçon, & de vous instruire de ce que vous aurés à me répondre. Vous m'allés bien jurer que vous ne lui avés rien dit ?

HENRIETTE.

Je ne lui ai rien dit aussi. Je me souviens trop bien que quand vous avés eu la bonté de me recevoir chés vous après le malheur arrivé à ma famille, vous avés exigé de moi cette condition, & que je vous ai promis de n'y manquer jamais.

LA COMTESSE.

N'ai-je pas eu raison de vouloir cacher un deshonneur qui rejailliroit jus-

164 HENRIETTE,
que sur moi, puisque nous portons le
même nom ?

HENRIETTE.

Sans doute, Madame ; aussi je vous
le répète, je n'ai pas parlé.

LA COMTESSE.

Vous n'en avés pas eu le temps, je
suis arrivée trop tôt ; on vous eût pres-
sée, & à la fin

HENRIETTE.

Non, Madame, rien au monde ne
m'auroit fait parler. J'ose vous en ré-
pondre.

LA COMTESSE.

Ah ! que vous eussiez bien succombé
à la tentation de vous donner plus de
relief aux yeux de votre Amant !

HENRIETTE.

Mon Amant !

LA COMTESSE.

Oui, votre Amant, il l'est, & je le
fai.

H E N R I E T T E.

Il ne m'a jamais prononcé le mot d'amour. Il m'a marqué de la bonté, de l'amitié; mais

L A C O M T E S S E.

Il est bien aisé de parler d'amour sans en prononcer le nom. Peut-être m'a-t-il assés respectée pour ne pas se déclarer amoureux de vous dans le temps qu'il va m'épouser; peut-être a-t-il craint aussi que vous-même vous n'ajoutassiez pas trop de foi à ses déclarations dans une pareille circonstance. Je ne prétens pas vous offenser par-là; mais enfin cette bonté, cette amitié prétendue, c'étoit de l'amour, & de l'amour que vous saviés bien prendre pour ce qu'il étoit. Je vois que vous voulés m'interrompre; laissés-moi parler, je vous prie. Vous avés été encore plus loin. Vous vous êtes fait des confidences mutuelles sur moi, sur mon caractère, tel qu'il vous a plû l'imaginer; quand il a été mécontent de moi, comme sur l'affaire d'hier, peut-être il vous a porté ses plaintes que vous avés reçues très-favorablement. *Peut-on traiter ainsi un*

homme comme vous ? avés-vous dit. Je ne l'avoue qu'à regret , mais elle est quelquefois bien étrange. C'étoient-là les sujets de vos fréquens entretiens ; c'étoit-là le prix de toutes mes bontés pour vous ; c'étoit la récompense de vous avoir retirée chés moi , quand tout vous abandonnoit. Ah ! que je reconnois bien en vous le sang de cette malheureuse branche, d'où il n'est jamais venu que des chagrins à la mienne ! Que vous remplissés bien votre indigne destinée !

HENRIETTE.

Madame, vous me jettés dans un trouble où je ne sai si j'aurai la force de vous parler. J'ai essuyé bien des malheurs, mais je ne me suis jamais attiré de reproches ; c'est pour la première fois de ma vie que j'en entens, & ils me confondent, m'accablent, me terrassent, par la seule raison que ce sont des reproches. Je vous demanderois un peu de temps pour me remettre en état de vous répondre ; mais vous croiriez que j'en aurois besoin pour préparer des réponses artificieuses, & les miennes ne peuvent être que fort simples. Il est vrai que le Marquis voulut se

plâindre à moi de l'affaire d'hier ; mais à peine avoit-il ouvert la bouche , que je la lui fermai absolument ; & depuis ce temps-là , jamais un mot entre nous qui pût vous déplaire , ni sur vos procédés , ni sur vos sentimens ; je ne l'eusse pas souffert. Moi , être ingrate à votre égard ! Ingrate ! C'est le plus grand de tous les malheurs qui m'ont accablée jusqu'ici , que d'être soupçonnée d'ingratitude. Il m'étoit donc encore réservé ? Je sens que je fais des efforts inutiles pour retenir mes larmes ; permettez qu'à vos genoux je vous proteste

L A C O M T E S S E.

Non , non , ne faisons point ici une scène de Comédie ; relevés - vous , & venons au fait. J'épouse le Marquis ; il a pour vous une petite fantaisie dans la tête.

H E N R I E T T E.

Ah ! Madame , il n'est point besoin que vous me défendiez de lui parler jamais ; je me le défens moi-même plus sévèrement que vous ne pourriez faire.

LA COMTESSE.

J'en suis bien aise. Je vais tout régler pour le mieux, pendant que j'en suis encore la maîtresse. Peut-être étant mariée trouverois-je quelques difficultés à vaincre ; j'aime autant me les épargner. Allés, Mademoiselle, vous ferés bientôt instruite de votre destinée.

HENRIETTE.

Ordonnés, Madame, je me soumettrai à tout sans murmurer. Hélas ! quel avenir j'envisage !

SCENE CINQUIÈME.

LA COMTESSE.

LE Marquis sera fâché, mais il n'osera le paroître, & je saurai bien le ramener ; il est permis de se flatter qu'on pourra effacer les charmes d'Henriette. Toujours il faut le punir, & lui apprendre par ce coup d'autorité à me considérer comme il doit. Après cela,
ce

ce sera une espèce de triomphe pour moi, que d'aller signer nos articles avec lui.

SCENE SIXIÉME.

LA COMTESSE, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

M Adame, je viens encore une fois....

LA COMTESSE.

Oh! il n'est pas question de cela présentement pour Henriette. Venés avec moi, que je vous donne un billet que je lui vais écrire; vous le lui porterez avec mes ordres qu'elle recevra mieux de vous que de tout autre, puisque vous l'aimés.



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, HENRIETTE
en habit de voyage.

LE MARQUIS.

A H! ma chere Henriette, qu'est-ce que j'apprens? Quel coup de foudre! Vous vous détournés de moi. Est-ce pour me fuir encore?

HENRIETTE.

Non, je ne vous fuis point, je voudrois vous cacher mes larmes; mais je crois qu'il m'est permis de vous parler présentement, puisque c'est pour la dernière fois de ma vie. On m'enferme dans un Couvent, où Dubois va me conduire, & je n'en sortirai jamais.

LE MARQUIS.

Et vous croyés que je souffrirai cette

COMEDIE. 171

horrible barbarie ? Non , je vais parler à la Comtesse d'une maniere

HENRIETTE.

Ah ! gardés-vous-en bien , vous ne feriez que l'irriter encore contre moi. Je suis sa parente , comme vous l'avez soupçonné , & du même nom qu'elle , & elle est ma seule ressource dans mes infortunes. Elle a la générosité

LE MARQUIS.

Générosité à l'égard d'une personne comme vous !

HENRIETTE.

Oui ; étoit-elle obligée de faire ce qu'elle a fait , & ce qu'elle fait encore ? Rendons-nous justice , Monsieur le Marquis , car il faut se la rendre malgré la déplorable situation où nous sommes. Nous sommes coupables envers elle.

LE MARQUIS.

Vous ai-je jamais rien dit qui pût ...

HENRIETTE.

Non , mais je vous ai entendu. Je

Pij

vous ai entendu, hélas ! & j'en ai été flattée. Vous avés pensé vous échaper une fois ou deux, je ne l'ai pas souffert ; mais j'avois une secrète joie d'être obligée à vous en empêcher. Je me contraignois moi-même, & j'espérois pouvoir toujours me contraindre ; mais...

LE MARQUIS.

Quoi, vous m'aimés ?

HENRIETTE.

En doutiés-vous ?

LE MARQUIS.

Ciel ! que de bonheur & de malheur tout ensemble ! Je ne me connois plus ; je ne puis suffire à tout ce que je sens, & de ravissement, & de désespoir.

HENRIETTE.

Eh ! suis-je dans un autre état que vous ? Et bien trouvés-vous qu'avec ce que nous avons tous deux dans le cœur, la Comtesse dût me garder chés elle en vous épousant ?

LE MARQUIS.

Mais, mon adorable Henriette, car ce nom-là convient toujours mieux à mon amour, nous nous désespérons sans sujet; vous épouserés mon pere, & je vous verrai toujours.

HENRIETTE.

Quoi, je l'épouserois après ce que je viens de vous avouer? Je me flatte que je ne m'y ferois pas résolue, quand même j'aurois parfaitement caché mon secret; & ç'a été pour vous le cacher, que je n'ai pas tantôt rejeté absolument cette proposition, qui cependant m'a causé quelque plaisir dans les premiers momens. Mais maintenant vous savés que je vous aime, je sai que vous m'aimés, & j'épouserois votre pere? Je lui porterois un cœur plein d'un autre? & de qui? De son fils. Vous, de votre côté, vous devriés tout votre amour à la Comtesse, & vous en aurriés pour moi, je le saurois, je le permettrois, j'en serois bien contente? Ah! quelle horreur! Non, Monsieur le Marquis, nous ne sommes point faits, ni

174 HENRIETTE,

vous, ni moi, pour vivre dans une pareille situation.

LE MARQUIS.

Vous me réduisez donc à vous reprocher un aveu, dont je vous dois une reconnoissance éternelle. Pourquoi me l'avez-vous fait ? Sans cela il y avoit un remède à tous nos maux.

HENRIETTE.

Nous eussions continué à nous tromper nous-mêmes sur nos sentimens, ou plutôt à tâcher de nous tromper ; mais nous n'y eussions pas réussi encore longtemps, & enfin nous n'eussions pas long-temps trompé les autres, quand nous aurions eu l'indigne dessein de les tromper. Ce qui arrive aujourd'hui seroit arrivé seulement un peu plus tard, & plus cruellement encore, puisque nous aurions été tous deux engagés.

LE MARQUIS.

Je ne puis m'empêcher d'admirer tant de vertu, tant de raison ; mais, ma chere Henriette, toute votre raison, toute

vosre vertu se tourne toujours contre moi.

HENRIETTE.

Tout mon cœur vous en récompense bien.

LE MARQUIS.

Je n'ai point d'expressions pour ce que je sens. Je suis si transporté, si pénétré de sentimens différens

HENRIETTE.

Ne m'en dites pas davantage, j'aurois tort à la fin de vous écouter. Vous vous devés à la Comtesse; allés

LE MARQUIS.

Eh! puis-je aller m'engager à elle; quand je suis dans la douleur mortelle de perdre tout ce que j'aime, tout ce qui mérite d'être aimé; quand c'est elle qui m'en prive; quand j'ai de si justes sujets de la haïr?

HENRIETTE.

Ah! si vous la haïssiés, vous me rendriés encore plus coupable envers elle;

176 HENRIETTE,

& je ne me le pardonnerois pas. Quel prix ce seroit-là de ses bienfaits ! Si vous m'aimés, mon cher Marquis, ne suivés point ce premier transport où je vous vois. Prenés un peu sur vous d'abord. Elle vous aime, il ne vous fera pas si difficile de vivre bien avec elle. S'il le faut même, hélas ! que je suis foible ! je ne puis vous le dire que les larmes aux yeux, mais enfin j'aurai du moins la force de le prononcer, oubliés, s'il le faut, la malheureuse Henriette.

LE MARQUIS.

Moi, vous oublier jamais !

HENRIETTE.

Vous en seriés plus heureux, & votre bonheur me suffira.

LE MARQUIS.

Vous pourriés donc aussi

HENRIETTE.

Non, je n'aurai pas de devoir qui m'oblige à vous oublier ; ce fera-là mon unique bien. Je me livrerai toute entière à ma douleur, je m'y abîmerai ; ma
solitude

Solitude ne me parlera que de vous, je n'y craindrai point de distractions importunes ; je passerai ma vie à vous aimer sans vous voir, & à répandre des larmes dont vous serés le seul objet. Je vois que je vous afflige, mon cher Marquis, je vous en demande pardon, je vous cause une douleur inutile. Ne me répondez point, on m'attend pour partir. Adieu ; je veux vous embrasser, & vous donner une marque de la plus innocente & de la plus vive tendresse qui fût jamais. Adieu ; j'oubliois à vous dire que vous ne songiés point à me donner de vos nouvelles par aucune voie détournée. Adieu encore une fois, & pour toujours.

SCENE SECONDE.

LE MARQUIS.

JE demeure immobile ; il me semble que tous les objets dispaeroissent à mes yeux ; je ne me connois plus. Je perds pour jamais l'adorable Henriette, la plus rare personne du monde, & qui

m'aimoit. Je la perds, parce que je l'aimois, & qu'elle m'aimoit. Pourrois-je survivre à un si affreux malheur ?

SCENE TROISIÉME.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

M On fils, je viens te dire... Mais ;
ô Ciel ! en quel état je te vois !
Quelle douleur est peinte sur ton
vilage !

LE MARQUIS.

Eh ! mon pere, n'en savés-vous pas
le sujet ? Henriette est partie.

LE BARON.

Je ne puis pas ignorer qu'elle l'est,
& c'est de quoi je venois te parler. Mais
tu es donc amoureux d'elle ?

LE MARQUIS.

Oui, mon pere, passionnément.

LE BARON.

Et tu ne m'en disois rien quand je t'ai parlé de l'épouser ?

LE MARQUIS.

Je me déguisois à moi-même mes propres sentimens. Je croyois n'avoir pour elle qu'une amitié fort tendre qu'elle méritoit bien, & je ne lui ai jamais parlé que sur ce ton-là jusqu'au malheureux moment où nous sommes, & où tout vient d'éclater, & de ma part, & de la sienne. Elle m'aimoit aussi sans le vouloir & sans le croire ; & après me l'avoir avoué, rien au monde ne pourroit la résoudre à se donner à vous. D'ailleurs sa reconnoissance pour la Comtesse, qui cependant la traite comme vous voyés....

LE BARON.

Tout cela est-il bien vrai ? L'amour ne t'aveugle-t-il point ?

LE MARQUIS.

Vous seriez bien plus surpris & plus

Q ij

180 HENRIETTE,
charmé, si j'étois en état de vous faire
de plus longs détails.

LE BARON.

Quel caractère ! quelle ame ! En vérité , je ne sai si malgré ce que j'apprens, je ne pourrois pas encore ...

LE MARQUIS.

Elle feroit digne des plus favorables dispositions où vous puissiez être pour elle ; mais, je vous l'ai déjà dit , elle n'en profiteroit pas. Voilà , mon pere, voilà ce que je perds ; voilà de quoi je suis privé pour toute ma vie.

LE BARON.

Tu me fais une vraie pitié, mon cher fils, tu me perces le cœur. Mais comment ferons-nous ? L'heure de signer avec la Comtesse n'est pas éloignée ; il faut bien que nous allions la trouver.

LE MARQUIS.

Signer avec la Comtesse, mon pere ! Suis-je seulement en état de me montrer à elle ?

LE BARON.

Non pas dans ce moment-ci ; mais tâche à te remettre. Veux-tu n'aimer la raison & la vertu que dans Henriette ? Veux-tu renoncer à en avoir ? Représente-toi bien....

LE MARQUIS.

Je vous ouvre entièrement mon cœur. La Comtesse m'est devenue insupportable ; je la tromperois si je l'épousois, je ne le puis plus.

LE BARON.

Je n'aime pas à user de mon autorité ; mais enfin j'en userai, s'il le faut. Nous avons donné des paroles d'honneur, & nous ne ferons point un affront à une femme comme la Comtesse. Voilà de quoi je ne me départirai jamais. Je te laisse y songer.

LE MARQUIS.

Eh ! mon pere, ne m'abandonnés pas, j'aimerois mieux la mort que de vous désobéir. Mais ne pourroit-on pas trouver quelque moyen, quelque prétexte

182 HENRIETTE,
de différer la signature ? La Comtesse
la différa bien hier.

LE BARON.

Cela convenoit à une femme, & ne
nous conviendrait pas.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas présentement assez maître
de mon esprit pour imaginer rien.
Mais vous, mon pere, qui n'êtes pas
dans le trouble affreux où je suis....

LE BARON.

Attens. Il me vient une pensée qui
peut-être réussira....

LE MARQUIS.

Ah ! mon pere, je me jette à vos ge-
noux, vous me donnerés la vie une
seconde fois.

LE BARON.

Remarque bien que je te dis peut-
être. Mon idée peut très-facilement
ne pas réussir ; & en ce cas-là tu épou-
serois absolument. Dis-moi, car il est
nécessaire que je le sache, as-tu éclairci
qu'Henriette soit fille de condition ?

LE MARQUIS.

Cela n'importe guère pour une fille comme elle, & je ne songeois pas à vous en parler ; mais heureusement elle vient de me dire elle-même qu'elle étoit du même nom que la Comtesse ; sa parole est bien sûre.

LE BARON.

Cela est à souhait pour mon dessein. Et crois-tu que la Comtesse la haïsse bien ?

LE MARQUIS.

Ce seroit une haine trop injuste. Quoi ! parce qu'Henriette...

LE BARON.

Tant pis, si la Comtesse ne la haït pas beaucoup.

LE MARQUIS.

Mon pere, vous me faites trembler. Je crois pourtant...

LE BARON.

Il n'importe guère ce que tu croiras ;

184 HENRIETTE,

mais enfin je verrai ce qui en est. Le succès dépend de-là en grande partie. Va te cacher quelque part, calme-toi, & reprends un peu de raison pour te préparer à tout événement. Va vite, j'apperçois de loin la Comtesse, & je vais lui parler.

SCENE QUATRIÈME.

LE BARON, LA COMTESSE

LA COMTESSE.

IL me semble que Monsieur le Marquis me fuit.

LE BARON.

C'est moi qui le renvoye, Madame; parce que je veux avoir l'honneur de vous parler un moment en particulier. Je m'attens bien que ce que je vais vous dire vous surprendra; mais je vous supplie de ne me pas condamner, que vous n'ayés entendu mes raisons. Je fais mon âge & celui de Mademoiselle Henriette; cependant. . . .

LA COMTESSE.

Seriés - vous encore un amoureux d'Henriette ? Je ne trouve autre chose par tout. En vérité, cela est lassant.

LE BARON.

C'est une fille....

LA COMTESSE.

Oh ! je sai bien que c'est une fille admirable , vous le dites tous. Et que voulés-vous faire d'Henriette ? L'épouser , vous ?

LE BARON.

Oui , Madame , il y a déjà du temps que j'y pense ; mon fils m'en fera témoin , il n'en est pas fâché , & je vous en demande votre agrément.

LA COMTESSE.

Mais , Monsieur , comptés-vous que je voulusse encore épouser Monsieur votre fils ?

LE BARON.

Et qu'y auroit-il , Madame , qui vous en empêchât ?

LA COMTESSE.

Moi, je serois la belle-fille d'Henriette ? Je lui devrois du respect ? Je serois sous sa loi ? Et sur-tout après ce qui vient de se passer entre nous ?

LE BARON.

Ah ! Madame , je vous répondrai d'Henriette ; elle me devra du respect à moi ; & si elle manquoit jamais à la considération qu'elle vous doit....

LA COMTESSE.

Et votre fils, qui est amoureux d'elle ; ne vous manquera-t-il point de considération à vous-même ? Ce sera-là un bel intérieur de maison ! Un vieillard qui aura fait la folie d'épouser une jeune Coquette, dont son fils sera l'Amant ! Et j'irois me mettre là pour y essuyer perpétuellement des dégoûts & des affronts ! Non, Monsieur, non, je renonce de tout mon cœur à votre alliance, je vous rends toutes vos paroles à vous & à votre fils ; allés avec votre cervelle tournée épouser Henriette ; mais allés-y au plus vite, il

ne convient pas que vous restiés plus long-temps chés moi.

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MOn pere, je meurs d'impatience d'apprendre....

LE BARON.

Tu es trop heureux ; j'ai réussi, la Comtesse rompt avec nous. Je suis maître d'épouser Henriette, & je te la cède. Je te conterai cela en détail, nous n'en avons pas le temps présentement. La Comtesse nous renvoye, comme de raison ; sortons promptement de ce Château, & courons après Henriette, que nous ne trouverons pas encore bien éloignée.

LE MARQUIS.

Tout mon sang ne suffiroit pas....

188 HENRIETTE, COMEDIE.

LE BARON.

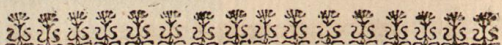
Allons, allons, je tiens les remerciemens pour reçus.



LYSIANASSE,

COMÉDIE.

1741.



NOMS DES PERSONNAGES.

ADRASTE, Roi de Sicione.

LYSIANASSE, Fille du Roi.

EUPOLIS, Mari de Lysianasse.

XENOPHILE, Sœur d'Eupolis.

ABANTIDAS, Général des Troupes du Roi.

MOLON, Esclave d'Eupolis.

*La Scène est à la Maison de Campagne
d'Eupolis.*



LYSIANASSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.



U es donc toujours bien charmé
de ma femme, Molon ?

MOLON.

Je le suis plus que jamais, Seigneur,
& en vérité je ne m'y attendois pas. Le
Tyran vous oblige à épouser la fille du
Roi qu'il a détrôné ; elle arrive ici dans

une maison de campagne, honnête à la vérité, mais petite pour une Princesse ; & moi je crois naturellement qu'elle y va faire un vacarme effroyable, pousser sans cesse les hauts cris, faire enrager tout le monde, & vous tout le premier. Point du tout, elle est triste, affligée ; aussi n'avoit-elle pas de grands sujets de joie ; mais elle est d'une douceur parfaite, aisée à servir, contente de tout ce qu'on fait pour elle ; & vous-même, Seigneur, car vous me permettez de vous parler franchement, quoique vous soyés son mari, elle ne vous traite point plus mal que les autres. Je suis sûr que vous auriés épousé vingt, trente, cent Princesses dans ce cas-là, sans en trouver une qui lui ressemblât le moins du monde.

EUPOLIS.

Tu dis vrai, mon cher Molon. J'ai eu plus de bonheur que je ne devois jamais l'espérer ; aussi tu vois que je n'oublie rien de mon côté pour adoucir à Lysianasse le sentiment de ses malheurs, & il me semble quelquefois que j'y réussis un peu.

MOLON.

MOLON.

Sans vous flatter, Seigneur, je le crois. Je trouve même que depuis un an qu'elle est ici, elle va toujours de mieux en mieux, & qu'elle a de petits intervalles d'une espèce de gaieté.

EUPOLIS.

Tout de bon, Molon ?

MOLON.

Que voulés-vous ? Je le soupçonne ; car il faut y regarder de bien près pour s'en appercevoir.

EUPOLIS.

Du moins il est certain qu'elle ne s'abandonne pas au chagrin autant que feroit une autre ; elle s'occupe le plus qu'elle peut ; elle prend un soin de l'intérieur de ma maison & de mes affaires domestiques, dont je lui dois une reconnoissance infinie ; je ne puis m'en acquitter que par lui marquer sans cesse toutes les attentions, par avoir pour elle toutes les complaisances possibles, par tenir la main à ce que tout le monde chés moi en fasse autant ; & par

194 LYSIANASSE,

exemple, je vais tout-à-l'heure parler
à ma sœur, dont je ne suis pas content
à cet égard.

MOLON.

Seigneur, j'entrevois.....

EUPOLIS.

N'entrevois point, je ne prétens pas
te rien cacher. Je l'aime passionné-
ment; elle est d'un caractère adorable,
& tel que quand on le connoît, sa fi-
gure, toute charmante qu'elle est, n'est
plus comptée. Comment Lybianasse
soutient-elle sa mauvaise fortune? Son
pere est détrôné, chassé de Sicione
par la conjuration de Clisthene; on ne
sait quel est son sort; apparemment il
erre inconnu de retraite en retraite
dans les différens Etats de la Grèce.
Pour elle, Clisthene la confine dans
cette espèce de désert, parce qu'il n'ose
la faire mourir; il me la met entre les
mains, comme pour la tenir en capti-
vité, & lui en répondre. Tu vois quelle
est sa conduite de tous les momens dans
une si déplorable situation, & tu ne la
loues que sur sa douceur! Le terme est
bien foible; ce seroit du moins la dou-

ceur d'une ame bien forte, une douceur héroïque.

MOLON.

Seigneur, je vous en demande pardon ; je ne l'ai guère considérée que par rapport à moi & aux autres Esclaves. Il doit vous être réservé de la connoître mieux, & de lui donner des louanges de plus grande valeur. Je croirai sans aucune peine tout ce que vous m'en dirés, & j'en serai ravi, puisque ce sera pour vous un grand bonheur, & très-rare, d'avoir à vivre avec une personne si parfaite, & que vous aimerez uniquement.

EUPOLIS.

Hélas ! Molon, aime-t-on sans vouloir être aimé ?

MOLON.

Quoi, elle ne vous aimeroit point ? Elle seroit ingrate à tous vos procédés, à tous vos soins ? Ah ! cela seul flétriroit toutes ses perfections.

EUPOLIS.

Elle n'est point ingrate, ce seroit une

R ij

196 LYSIANASSE,

injustice dont elle est incapable ; elle répond à mes procédés par des procédés à peu près pareils , à mes soins par d'autres soins , elle me paye tout ce qu'elle me doit ; mais ces sentimens qu'on ne doit jamais, qui ne naissent que du fond du cœur , qu'on ne se commande point à soi-même , mon cher Molon, elle ne les a point pour moi.

MOLON.

Il me semble que vous employés bien de l'art à vous composer un malheur ; mais enfin ces sentimens merveilleux que vous dites, s'ils ne viennent pas tout d'abord , ils viennent avec le temps ; on n'étoit pas aimé, & puis on l'est : je ne suis pas fort habile sur ces matieres, mais je parierois toute chose au monde que cela est ainsi.

EUPOLIS.

Mais non pas quand un premier sentiment s'est emparé d'un cœur.

MOLON.

Ah ! c'est autre chose , à la vérité.

EUPOLIS.

Lorsque le Roi Adrasfe fut chassé de

Sicione, il faisoit le mariage de sa fille avec Abantidas, un des premiers Citoyens de son Etat, & la révolution empêcha le mariage de se conclure. Sans doute Lysianasse aime cet Abantidas, qui étoit déjà fameux par sa valeur, & qu'elle voyoit sans cesse à la Cour de son pere.

MOLON.

Qu'est-il devenu?

EUPOLIS.

On n'en fait rien; toujours il est certain qu'il échapa à Clisthene & à ses Conjurés.

MOLON.

On n'en a aucunes nouvelles?

EUPOLIS.

Non, ni du Roi, ni de lui.

MOLON.

Si Abantidas aimoit la Princesse...

EUPOLIS.

S'il l'aimoit? Cela peut-il se mettre en question?

MOLON.

Je croirois que oui, Seigneur. Il auroit trouvé moyen de lui donner ici de ses nouvelles ; il y a déjà un an que la révolution est arrivée : & quand même il l'aimeroit, qui vous a dit qu'elle l'aime ? Car c'est-là l'essentiel.

EUPOLIS.

Certainement le Roi son pere, qui n'a qu'elle, & qui l'aime comme il doit, ne la marioit pas malgré elle ; il n'y avoit rien à la Cour de Sicione de plus brillant qu'Abantidas : enfin plus je la vois, plus je sens qu'elle est née d'un caractère tendre, & tendre de la maniere du monde la plus aimable. Dieux ! quel bonheur ce seroit d'en être aimé ! Mais ce bonheur étoit réservé à un Rival, qui m'a prévenu, & qui n'étoit pas indigne d'elle.

MOLON.

Mais les voilà séparés pour toujours ; elle l'oubliera, & d'autant mieux qu'il n'est pas possible que votre conduite à son égard ne produise enfin son effet.

EUPOLIS.

Hélas ! elle est si accomplie , que je la crois constante. Nous sommes aujourd'hui comme nous serons toujours ; je lui rendrai toujours justice , & elle me la rendra toujours ; j'aurai un violent amour , & elle de la reconnoissance.

MOLON.

Ne lui parlés-vous , Seigneur , de votre amour que par vos soins ?

EUPOLIS.

Non ; & pourquoi l'importunerois-je de sentimens qui ne feroient que lui déplaire , la gêner perpétuellement , & lui donner de l'éloignement pour moi ? Je ne suis que le dépositaire , le gardien de sa personne , que je suppose que Clisthene m'a recommandée , un peu autrement , à la vérité , qu'il ne l'a entendu lui-même.

MOLON.

Mais , Seigneur , par les loix du mariage , cette personne vous appartient , & vous avés droit....

Je te défens , Molon, d'approfondir cela davantage ; aussi-bien voilà ma sœur qui paroît.

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

EUPOLIS.

MA sœur , je suis bien aise de vous parler ici un moment en particulier. J'ai un avis à vous donner sur la maniere dont vous en usés avec ma femme. Il me semble que vous n'avez point assés de considération pour elle , que vous affectés de la contredire sans beaucoup de sujet , que quelquefois même vous lui marqués de l'aigreur.

XENOPHILE.

Mon frere , puisque nous en sommes sur les avis , j'en ai un aussi à vous donner , & qui est important ; c'est que vous la gâtés par toutes vos complaisances.

EUPOLIS.

EUPOLIS.

Voyés-vous qu'elle en abuse ?

XENOPHILE.

Sur ma parole elle en abuseroit bientôt. Elle est Princesse, une fois, elle a été mal élevée ; on l'a accoutumée à être fiere, vaine, orgueilleuse ; & puisque nous la tenons ici en notre pouvoir, il faudroit lui donner une bonne éducation, elle est encore en âge d'en profiter ; & je vous rends sur cela quelques petits services, dont vous devriés m'avoir un peu plus d'obligation ; je ferois encore mieux si vous me souteniés.

EUPOLIS.

Quoi, ma sœur, est-ce que vous trouves que Lyfianasse pût devenir fiere, orgueilleuse ? Lyfianasse ! elle qui se prête à tout ! elle qui descend à tous momens dans tous les petits soins, dans tous les détails de mon domestique !

XENOPHILE.

Cela marque des inclinations basses.

EUPOLIS.

Voilà, comme vous êtes, ma sœur.

Tome VIII.

S

202 LYSIANASSE,

car on ne peut pas s'empêcher de s'en appercevoir ; vous dites en un moment tous les contraires pour ne pas manquer de réponse à ce qu'on vous dit.

XENOPHILE.

Oh ! orgueilleuse & basse, cela s'accorde à merveille.

EUPOLIS.

Mais enfin, ce que vous appellés basse, on voit bien qu'elle l'est ; pour orgueilleuse, il n'en paroît jamais rien.

XENOPHILE.

Laiſſés-la faire, il y paroîtra, & vous m'en dirés des nouvelles.

EUPOLIS.

En attendant, auriés-vous le courage ; l'inhumanité d'augmenter encore les malheurs d'une personne aussi aimable, de vous étudier à lui faire sentir plus douloureusement l'état où elle est tombée ?

XENOPHILE.

Eh ! mon frere, vous vous moqués ; elle est mille fois plus heureuse que si

sa fortune n'eût pas changé. On l'eût donnée à quelqu'un de nos plus grands Citoyens de Sicione, à peu près son égal, qui seroit devenu son Maître, & qui, selon l'usage des maris, lui auroit fait avaler bien des couleuvres. Ici on ne songe qu'à la flatter, à lui complaire, à lui faire la cour; elle n'y a que de très-humbles serviteurs qui lui représentent toujours sa supériorité, & elle y est plus Princesse, sans comparaison, qu'elle ne l'eût été à Sicione.

E U P O L I S.

Si vous étiez en sa place, que feriez-vous de mieux que ce qu'elle fait?

X E N O P H I L E.

Je n'en fais rien; mais toujours je ne ferois point la modeste, la soumise, la merveilleuse; je ferois naturelle, & je ferois comme je pourrois.

E U P O L I S.

Puisqu'on ne peut rien gagner sur vous par les représentations les plus honnêtes, ni par les raisons les plus fortes, ma sœur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire; c'est que si vous ne changés

204 LYSIANASSE;
de ton & de maniere avec Lyfianaffe, il
faudra que j'y mette ordre, & que nous
nous féparions.

XENOPHILE.

Ah ! vraiment cela feroit curieux à
voir.

EUPOLIS.

Curieux tant qu'il vous plaira, mais
cela arriveroit. Je vous prie d'y faire
vos réflexions.

XENOPHILE.

Je cède la place à la Souveraine de
ces lieux.



SCENE TROISIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE;

LYSIANASSE.

Monsieur, je viens vous dire que
j'ai vû ce voisin que nous avons,
qui nous fait une difficulté sur nos bor-
nes; & quoique je n'entende pas bien
les affaires, j'ai assés compris celle-là

COMEDIE. 205

pour lui représenter vos raisons, & j'espère que nous en sortirons par un accommodement qui vaudra mieux qu'un Procès.

EUPOLIS.

Je puis vous assurer, Madame, que je ne ferai pas aussi touché du succès de vos soins, que je le suis de vos soins mêmes. Ils sont pour moi d'un prix infini; & eussai-je jamais pu raisonnablement espérer rien de pareil? Si j'avois épousé une personne qui eût été mon égale, ou même mon inférieure, ne fais-je pas avec quelle indifférence ou quel dédain les femmes d'aujourd'hui regardent les affaires de leurs maris? Je n'eusse pas exigé de vous que vous songeassiez aux miennes, je sens vivement ce bonheur imprévu; mais ce qui m'afflige en même temps, c'est que le bonheur dont je jouis ne me vienne que par vos malheurs.

LYSIANASSE.

Vous les réparés autant qu'il est possible. Quand le Tyran m'a donnée à vous, il savoit que vous étiez un homme sûr, absolument éloigné par votre

206 LYSIANASSE,

goût & votre forme de vie, d'entrer jamais dans les dissensions publiques; mais il ne savoit pas que vous étiez le plus généreux homme du monde, & le plus sensible aux malheurs d'autrui. Sa haine pour moi s'est trompée; & s'il étoit instruit de la manière dont vous me traités, je craindrois qu'il ne m'envât à vous.

EUPOLIS.

Ah! il seroit alors plus Tyran que jamais. Quoi! après....

LYSIANASSE.

Ne nous faisons point de maux imaginaires, les réels sont assez grands. Permettés-moi de vous parler d'un scrupule que j'ai assez souvent, & qui vous regarde. Je suis comblée, pénétrée de vos bontés, vous devés le croire pour peu que vous ayés d'estime pour moi; mais je les reçois avec une espèce de froideur qui pourroit avoir quelque air d'ingratitude; & assurément ce défaut-là n'est pas dans mon cœur. Ma froideur apparente n'est que la mélancolie profonde où je suis abîmée, & que vous ne condamnerés pas. Je ne sai en quel

état est mon pere, je ne fai seulement
s'il est vivant. Peut-être....

EUPOLIS.

Non, Madame, je ne condamne pas
votre tristesse, elle n'est que trop bien
fondée; mais je la partage, & je vou-
drois l'adoucir en la partageant. Si vous
pouviés sentir la douceur de voir que
vos maux soient véritablement sentis
par un autre... Mais que nous veut
Molon, qui accourt ici tout hors de
lui?

SCENE QUATRIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE,
MOLON.

MOLON.

SEigneur, Madame, voici une gran-
de nouvelle qui vous comblera de
joie. Il y a eu une seconde révolution à
Sicione, le Roi Adrafte y est rentré, &
s'en est rendu maître.

S iij

LYSIANASSE.

Ciel ! seroit-il possible ?

EUPOLIS.

Et d'où tiens-tu cette nouvelle ?

MOLON.

Elle vient de la Bourgade voisine ;
qui est plus proche de Sicione que celle-
ci, & on dit qu'elle se répand par-tout.

EUPOLIS.

Allons, Madame, allons vite tâcher
de nous en informer par nous-mêmes.

LYSIANASSE.

Que je crains qu'elle ne soit pas vraie !



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.**EUPOLIS, XENOPHILE.****EUPOLIS.**

LA nouvelle est très-vraie ; on y ajoute même que le Tyran a été tué par les Conjurés, qui ont rétabli le Roi. Mais pour savoir plus positivement l'état où tout est dans Sicione, je viens d'y envoyer un homme en toute diligence ; & dès qu'il fera revenu, nous partirons, Lyfianasse & moi, pour y aller.

XENOPHILE.

Vous deux seuls ?

EUPOLIS.

Avec les Esclaves qui nous seront nécessaires : cela se suppose assés.

C'est donc à dire que vous ne prétendés pas me mener avec vous?

EUPOLIS.

Non, ma sœur; & à quoi bon? Il ne s'agit que de nous présenter au Roi, sa fille & moi, & de lui marquer toute notre joie.

XENOPHILE.

Est-ce que je vous ferois deshonneur?

EUPOLIS.

Que dites-vous-là? Vous feriez tout autrement faite que vous n'êtes, que je serois toujours incapable de vous désavouer. Mais enfin il n'est pas encore question de vous.

XENOPHILE.

Mon frere, vous me réduisés à vous dire que je me crois du moins aussi propre que vous à paroître dans une Cour.

EUPOLIS.

Je le crois sans peine; car pour moi je n'y suis point du tout propre.

XENOPHILE.

Et bien , je vous viendrois donc là fort à propos. Quand vous seriez embarrassé de votre contenance , je vous l'assurerois , un petit mot bien placé vous tireroit d'affaire ; je crois même que dans le besoin j'imaginerois assez heureusement des expédiens.

EUPOLIS.

Mais , ma sœur , où avés-vous appris tout cela ?

XENOPHILE.

Ce sont de petits talens naturels.

EUPOLIS.

Nous avons mené , vous & moi , à peu près la même vie dans une assez grande solitude ; je n'y ai rien appris de tout ce que vous savés-là.

XENOPHILE.

Oh ! vous aimés votre sorte de vie , & moi je n'aimois pas la mienne , & ne l'aime pas encore , afin que vous le sachiez. Vous vous occupiez de ce triste désert - ci , où vous êtes bien résolu de

demeurer ; & moi , qui à vous dire le vrai , voudrois bien en sortir , je ne me suis occupée qu'à songer comment on vit ailleurs , dans les grandes Villes , dans une Cour ; & en recueillant tout ce que j'en entens dire , tout ce que j'en puis attraper çà & là , je vois que j'y ferois assés propre , sans vanité , & que je ne me tirerois pas mal du grand monde. On y a de l'esprit , on s'y observe les uns les autres sans faire semblant de rien , on y tend adroitement des pièges , on n'a qu'à être plus habile & plus fin pour avoir de grands avantages. Ah ! mon frere , menés-moi bien vite à la Cour.

EUPOLIS.

Rien ne presse , nous ne favons encore où nous en sommes ; & puis vous ne devés pas , ce me semble , avoir beaucoup d'envie de faire un voyage de près de trente lieues , tête-à-tête , ou autant vaut , avec Lysianasse , dont vous ne vous accommodés pas trop.

XENOPHILE.

Moi , je ne m'en accommode pas ? J'en suis charmée , charmée , vous

dis-je ; & le moyen de ne pas l'être quand on la connoît ? C'est le caractere le plus parfait , & le plus aimable en même temps , qu'il y ait au monde ; car parfait & aimable , ce sont deux. Oh ! mettés-nous ensemble tête-à-tête pour aussi long-temps que vous voudrés , je vous répons qu'elle en sortira bien contente de moi.

EUPOLIS.

Je vois , ma sœur , que vous avés bien plus de raison que je ne pensois , de vous croire faite pour la Cour ; vous changés de sentimens selon les occasions avec une facilité merveilleuse. Vous me parliés tantôt de Lysianasse d'une maniere différente , vous ne la traitiés pas si bien à beaucoup près ; & présentement qu'elle n'est plus Princesse dégradée , elle y gagne considérablement auprès de vous,

XENOPHILE.

Bon ! est-ce que vous prenés garde à un moment d'humeur que j'ai eu ? C'est ce malheureux désert qui m'en donne quelquefois ; mais à présent je vous parle sincèrement , de la meilleure foi du monde.

EUPOLIS.

Je le crois bien encore ; vos gens de la Cour ont cela ; ils ne sont point aussi faux qu'on le dit , mais souvent simples & naïfs ; à la vérité ils changent de sentiment & de langage selon les occasions , mais ce n'est pas toujours par feinte & par dissimulation ; ils changent tout naturellement , & sans s'en appercevoir eux-mêmes ; ils n'ont point de façon de penser qui leur soit propre , chaque occasion leur donne celle qui convient , & c'est-là la grande perfection de cet état.

XENOPHILE.

Mon frere , je me perds dans vos subtilités ; mais enfin je vous demande en grace

EUPOLIS.

Je ne puis rien déterminer sur mon voyage , que mon Courier ne soit revenu. Tenons-nous-en là , je vous prie , quant à présent.

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, LYSIANASSE,

LYSIANASSE.

Monsieur, je vous cherche partout. Il me semble que vous me fuyés depuis que la nouvelle est arrivée : & pourquoi me fuyés-vous ? J'ai beaucoup à vous parler.

EUPOLIS.

Madame, auriés-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

LYSIANASSE.

Non, je n'ai rien à vous apprendre ; mais je veux vous parler. Je suis dans un désordre, dans une confusion de pensées & de sentimens qui m'inquiètent, qui m'agitent ; toute mon ame est troublée, & je ne fais pas moi-même ce qui s'y passe ; il faut que vous m'aidiés à le démêler, & à me calmer, s'il est possible.

216 LYSIANASSE;

EUPOLIS.

Hélas, Madame, je suis comme vous; aussi agité, aussi inquiet, aussi incertain de mes propres sentimens.

LYSIANASSE.

Mais encore, que pensés - vous sur notre nouvelle situation?

EUPOLIS.

Je ne sens rien en moi de bien déterminé, que la joie de vous voir rétablie dans votre rang. C'est une justice que le Ciel vous devoit, & que je suis ravi qu'il vous ait rendue; mais après cela j'ai des craintes confuses sur un avenir que je n'ose trop envisager, des sentimens intéressés dont je dois peut-être avoir honte.

LYSIANASSE.

Je suis dans les mêmes dispositions que vous à cet égard, mais non pas sur ce rang, dont en vérité je ne suis touchée que pour le Roi mon pere. Que deviendrons - nous, Eupolis? Quelle sera notre destinée?

EUPOLIS.

EUPOLIS.

Voilà où je me perds, & sur quoi nous ne pouvons pas penser de même. Votre avenir ne peut être qu'heureux, brillant, tel que vous le mérités; & le mien peut être un état du plus cruel & du plus mortel désespoir. J'évite de prononcer le mot fatal, comme si par-là j'évitois la chose même; mais enfin puisque vous m'y forcés, le Roi peut vous ôter à moi.

LYSIANASSE.

Et ce malheur-là ne nous seroit-il pas commun?

EUPOLIS.

Madame, je suis très-touché de ce que vous voulés bien me le dire; mais jé fais bien quel est le sens qu'il faut donner à des paroles si obligeantes. J'ai peut-être mérité que vous fussiés affligée de l'extrême douleur où vous me verriés; mais vous n'auriés pas ma douleur.

LYSIANASSE.

Sur quoi fondés-vous cette grande assurance?

218 LYSIANASSE,

EUPOLIS.

Ne me forcés point à vous dire plus que je ne veux. Si vous avés un secret dans le cœur, je le respecte, & ne cherche point à le pénétrer. Vous savés si je vous ai jamais tendu de pièges pour le découvrir.

SCENE TROISIÈME.

EUPOLIS, LYSIANASSE,
MOLON.

MOLON.

SEigneur, voici des Gens d'un Seigneur de Sicione qui arrivent dans la maison, & qui disent qu'il va venir lui-même dans le moment.

EUPOLIS.

Sais-tu son nom?

MOLON.

C'est Abantidas; il étoit à la tête de la conjuration qui a rétabli le Roi.

EUPOLIS.

Va le recevoir.

SCENE QUATRIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

JE n'ai plus rien au monde à espérer,
tout est perdu pour moi sans ressource ;
je vous abandonne la maison, vous
en êtes la maîtresse. Adieu, Madame,
je ne vous verrai plus ; je vais me ca-
cher pour toujours, & me livrer tout
entier à la mauvaise fortune qui me
poursuit si cruellement.

LYSIANASSE.

Arrêtés, mon cher Eupolis, arrêtés ;
au nom des Dieux : & d'où vous vient
ce transport ?

EUPOLIS.

Vous ne le savés que trop, cruelle.

LYSIANASSE.

Moi, je le sai ! Et moi cruelle ;

T ij

cruelle pour vous, pour vous à qui je dois tant ! Vous ne m'avez jamais appelée de ce nom.

EUPOLIS.

Quel empire vous avez sur moi ! Un mot de votre bouche me rend une espèce de calme ; mais je n'en suis pas moins le plus malheureux de tous les hommes. Vous aimés Abantidas en secret ; c'est ce nom que je ne voulois pas, que je n'osois pas prononcer ; & dans le moment même on me l'annonce accompagné de tout ce qu'il peut jamais y avoir de plus funeste pour moi. Cet Amant va paroître à vos yeux, convert de la gloire d'avoir remis le Roi votre pere sur son Trône. Le Roi ne va-t-il pas vous enlever à moi pour le récompenser dignement ? Et puis-je soutenir un coup de foudre si terrible ? Car je ne vous dissimule plus que j'ai pris pour vous la plus violente passion du monde, aussi-bien que la plus tendre ; je vous ai ménagée au point de ne vous en parler jamais, & de vous épargner des discours qui vous auroient fatiguée, puisque vous êtes prévenue pour un autre. Je me suis réduit à n'a-

voir pour vous que des attentions continuelles ; mais enfin mon secret vient de m'échaper dans un instant qui eût dû m'ôter la vie.

LYSIANASSE.

Ecoutez-moi, je vous prie, mon cher Eupolis. Je me flatte que vous ne me croyés pas fausse ; & bien , soyés persuadé sur ma parole que je n'aime point Abantidas.

EUPOLIS.

Vous ne l'aimés point ?

LYSIANASSE.

Non, j'étois sur le point de l'épouser quand la malheureuse révolution arriva ; mais c'étoit sans amour, non-seulement de ma part, mais aussi, je crois, de la sienne. Ce n'est pas qu'il ne me dît tout ce qu'on dit en pareil cas ; mais j'entendois ces sortes de discours comme il faudroit toujours les entendre. J'étois fille d'un Roi, & lui fort ambitieux, possédé de l'envie de s'élever.

EUPOLIS.

J'ai bien de la peine à croire qu'il en

fût si uniquement possédé. Mais n'importe, vous ne l'aimés point; il me semble que je suis soulagé d'un poids insupportable, & que je reviens à la vie. Cependant il suffit encore pour mon malheur, & pour un malheur sans remède & sans ressource, qu'Abantidas soit ambitieux. Je vous perds également, Lysianasse, car il me semble que le nom de Princesse me feroit fatal; je vous perds, Abantidas a rendu un trop grand service au Roi; & s'il vous avoit bien obtenue de lui avant ce service, que fera-ce maintenant?

LYSIANASSE.

Vous me rendés injuste, Eupolis; je voudrois presque que ce fût un autre qu'Abantidas qui eût rétabli mon pere.

EUPOLIS.

Ah! c'est par-là que je périrai. Vous n'avez un peu diminué mes maux que pour un moment. Je sens ma douleur qui renaît dans toute sa force; je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui que je prenois dans mon premier désespoir. Il faut fuir loin de vous, loin de ma patrie....

LYSIANASSE.

Remettés-vous un peu, je vous en conjure; voici Abantidas lui-même.

SCENE CINQUIÉME.

EUPOLIS, LYSIANASSE,
ABANTIDAS.

ABANTIDAS.

M Adame, je vous apporte l'entiere certitude de l'heureuse nouvelle, que vous ne saviés encore que par des bruits confus. J'ai rencontré en chemin votre Courier, que j'ai empêché d'aller plus loin, parce que je vous raconterai tout mieux qu'il n'auroit pû faire. Il y a long-temps que je n'ai eu l'honneur de paroître devant vous, & peut-être m'aviés-vous oublié; mais j'espere vous rendre bon compte du temps que j'ai passé loin de vous; & si votre souvenir...

LYSIANASSE.

Le Roi est en parfaite santé, Monsieur?

LYSIANASSE;

ABANTIDAS.

Oui, Madame, content, victorieux:
Apparemment, Madame, c'est-là Mon-
sieur votre mari?

LYSIANASSE.

Oui, Monsieur.

ABANTIDAS.

Monsieur, votre Maison est assés
jolie, & tenue bien proprement.

EUPOLIS.

C'est l'effet des soins que la Princesse
veut bien s'en donner.

ABANTIDAS.

Voilà des soins de Princesse un peu
étrangement placés.

LYSIANASSE.

Ils l'étoient bien, puisque c'étoit
mon devoir.

ABANTIDAS.

Un devoir imposé par un Tyran!

LYSIA-

LYSIANASSE.

Ce devoir-là ne me tyrannisoit point. Mais, Monsieur, il vaut mieux que vous alliés vous délasser dans une petite Chambre, que vous trouverez encore assés propre.

SCENE SIXIÈME.

EUPOLIS.

NOn, elle ne l'aime point ; ce n'est point là le ton de la tendresse, quel-qu'envie qu'on eût de la tenir cachée.... J'y sens au contraire de la bonté & de l'amitié pour moi. Elle ne rougit point de moi ; il semble même qu'elle brave mon Rival pour me soutenir contre lui. Hélas ! mon malheur n'en est que plus affreux, je la perdrai. Je la perdrai, mais je n'y survivrai pas.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.**XENOPHILE.**

GRace au Ciel, voici un peu de mouvement dans ce désert, qu'un repos très-languissant & une éternelle uniformité rendoient souverainement ennuyeux. Je ne puis imaginer comment tout ceci tournera pour mon frere; mais moi il faut que je tâche à en tirer quelque parti, à me faire connoître, à m'ouvrir quelque route pour aller à Sicione me montrer un peu dans le monde. Cet Abantidas est homme de mérite & aimable, & d'une grande réputation; s'il pouvoit.... Mais il est vrai qu'il aime la Princesse. D'un autre côté cependant il ne paroît pas qu'elle l'aime; s'il pouvoit se dégouter de ses rigueurs ou de son indifférence! Que

fait-on ? Il arrive tant de choses que l'on n'auroit pas prévûes. Mais heureusement le voici, & il paroît me chercher.

SCENE SECONDE.

ABANTIDAS , XENOPHILE.

ABANTIDAS.

M Adame, je vous prie de vouloir bien me donner une audience, qui sera peut-être un peu longue, & je vous en demande pardon d'avance. Mais...

XENOPHILE.

Ah ! Seigneur, pourroit-on ne se pas faire un extrême plaisir d'entendre un homme tel que vous, aussi célèbre dans la Grèce, aussi couvert de lauriers ?

ABANTIDAS.

Je suis bien aise que vous soyés un peu prévenue en ma faveur ; j'en espere mieux de la négociation que j'ai à faire

V ij

avec vous. Ecoutez-moi, s'il vous plaît. Vous voyés bien que le mariage d'Eupolis & de la Princesse ne peut pas subsister ; c'est l'ouvrage d'un Tyran dont il faudroit abolir la mémoire, sans compter je ne sai combien d'autres raisons que vous entendés de reste. Le Roi pourroit rompre ce mariage de son autorité absolue ; mais il est vrai qu'on l'a fait dans toutes les formes prescrites par nos Loix ; & le Roi qui a naturellement un grand fond de justice, ne veut pas les enfreindre. De plus, & ceci est le fin de l'affaire, que je ne confierois pas à un autre que vous ; quand le Tyran fut détrôné, je vous avouerai en passant que ce fut moi qui excitai la conjuration, & qui la conduisis moi seul ; je n'aime point à me faire valoir, moi, mais je vous parle ici à cœur ouvert. Quand donc le Tyran fut détrôné, il le fut parce qu'il ne tenoit aucun compte des Loix, & je me servis bien de cette grande raison pour animer les Sicioniens contre lui. Le Roi ne veut absolument rien faire qui blesse les Loix ; mais heureusement il y en a une qui permet qu'un mariage soit rompu, dès que l'un des deux époux demande

qu'il le soit. Si le Roi étoit moins délicat, il lui seroit indifférent lequel demandât le divorce ou de la Princesse ou d'Eupolis : mais il aime mieux que ce soit Eupolis, parce que la Princesse paroîtroit peut-être n'avoir fait qu'obéir à ses ordres, & qu'Eupolis est plus libre à cet égard. D'ailleurs, s'il étoit mécontent, comme apparemment il le fera, lui à qui ce mariage est si avantageux, son mécontentement auroit trop de droit d'éclater, & le Roi ne veut pas donner lieu à des plaintes qui aient quelque apparence de raison. Vous voilà, Madame, bien au fait, & vous devinés déjà ce qui me reste à vous dire. Le Roi qui connoît votre mérite...

XENOPHILE.

Le Roi, Seigneur ? Je ne m'en ferois point flattée.... Je vois bien que les Rois savent tout.

ABANTIDAS.

Oui, Madame, on lui a parlé de vous ; il sait que vous avés beaucoup d'esprit, beaucoup de pouvoir sur l'esprit de votre frere ; & je vous prie de sa part d'employer tout cet esprit, tout

ce pouvoir , pour faire enforte qu'Eupolis vienne lui-même demander la rupture du mariage.

XENOPHILE.

Que ne feroit-on point pour servir un grand Monarque?

ABANTIDAS.

Vous comprenés bien que ce service ne feroit pas sans récompense, vous n'auriés qu'à demander des grâces. Par exemple, il ne tiendrait qu'à vous d'être Dame d'honneur de la Princesse. Vous n'en fériés pas de difficulté, je crois?

XENOPHILE.

Et pourquoi?

ABANTIDAS.

Parce que vous auriés été auparavant sa belle-sœur.

XENOPHILE.

Oh! que non. Je serois à la Cour; & il faut y être, quand on a une certaine noblesse dans l'ame.

ABANTIDAS.

Je vous y appuyerois bien de tout mon crédit, que j'espere qui ne sera pas médiocre ; car , entre nous , le Roi me doit beaucoup , & je vous dirai à l'oreille qu'il me doit tout.

XENOPHILE.

Quelle gloire ce feroit pour moi , d'être en liaison avec le favori , avec le grand Abantidas , & qui de plus.... Enfin le grand Abantidas , c'est tout dire. Je vais trouver mon frere ; comptés, Seigneur, que votre affaire est faite.

ABANTIDAS.

Eupolis y trouveroit aussi son compte ; le Roi est généreux.

XENOPHILE.

Votre affaire est faite, vous dis-je. Pourrois-je manquer , Seigneur , de réussir à une chose que vous me recommandés tant ?

SCENE TROISIÉME.

ABANTIDAS.

JEn'aurois pas cru trouver tant de politesse & d'air du monde dans une Campagne. Cette personne-là se connoît en gens; elle a une intelligence & une vivacité qui conviendroient bien à de grandes affaires, & je crois effectivement que je ferois bien pour mes intérêts de l'attirer à la Cour, comme je le lui ai promis.

SCENE QUATRIÉME.

LYSIANASSE, ABANTIDAS.

LYSIANASSE.

ABantidas, je n'ai point encore pû vous parler en particulier, quoique j'en eusse beaucoup d'impatience. Vous savés sans doute les intentions du

Roi sur ce qui me regarde ; apprenés-les-moi , je vous prie.

ABANTIDAS.

Madame , vous les savés aussi-bien que moi. Vous ne croyés pas que le Roi vous laisse unie à un Campagnard , qui n'étoit nullement fait pour être son gendre , & qui n'est entré dans sa famille que par l'ordre d'un Tyran son ennemi mortel. D'un autre côté , le Roi m'aura apparemment permis de reprendre les espérances flatteuses qu'il me donnoit , lorsque la malheureuse conjuration de Clisthene éclata. Je n'ai pas démerité depuis ce temps-là , Madame ; je vous ai conté le plus modestement que j'ai pû , devant tous ceux qui sont ici , l'histoire de ce qui s'est passé ; mais le Roi la fait bien , & il est bien résolu de prouver à tout le monde qu'il la fait. Il est vrai qu'il m'accorde une récompense d'un si haut prix , que mes services , quels qu'ils soient , ne la peuvent jamais égaler ; mais aussi je la reçois avec des sentimens....

LYSIANASSE.

Ne vous donnés point la peine de

234 LYSIANASSE,

les exagerer, je les connois tels qu'ils font. Le Campagnard en avoit de plus flatteurs, & il les dissimuloit.

ABANTIDAS.

Madame, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous me paroissés étrangement prévenue pour Eupolis. Je croirois même que vous l'aimés, si le respect que j'ai pour vous ne s'opposoit pas trop à une semblable pensée.

LYSIANASSE.

Je l'estime fort, & j'en fais gloire; c'est un mérite que de bien connoître le sien.

ABANTIDAS.

Vous me confondés, Madame. Quoi! cette estime si précieuse, & que les plus grands Héros se disputeroient, vous la donnés si pleine & si entiere à un homme qui n'a rien d'éclatant, ni même de remarquable, qui n'a jamais été dans rien d'important, dans aucun poste, qui n'a vû de guerre que quand il y a été obligé, qui n'a jamais rendu de service signalé à l'Etat, qui....

L Y S I A N A S S E.

Enfin qui n'est pas vous ; car c'est ce que vous voulés dire. Il y a , Monsieur , plus d'une forte de Héros , & il l'est dans une espèce qui vaut peut-être bien celle dont vous voulés être. Mais laissons tout cela , qui nous meneroit trop loin. Le Roi rompra donc le mariage de son autorité ?

A B A N T I D A S.

Non , Madame , il respecte trop les Loix ; il n'imitera pas par des actions violentes l'odieux Clisthene , à qui j'ai fait perdre le Trône & la vie. Eupolis , conformément aux Loix , va demander le divorce , & il n'en faut pas davantage.

L Y S I A N A S S E.

Il le demandera ?

A B A N T I D A S.

Oui , Madame ; & cela est si raisonnable , que votre grande estime pour lui doit encore en augmenter , s'il est possible.

LYSIANASSE.

Comment favés-vous qu'il le demandera ?

ABANTIDAS.

J'en suis sûr. Je vous apprendrai de plus que le Roi vient ici ; il peut arriver de moment en moment ; il trouvera tout dans l'état où il le souhaite , & il vous emmènera aussi-tôt à Sicione avec lui. Vous êtes l'unique objet de son voyage. Vous ferez peut-être bien aise, Madame , de faire sur tout cela quelques réflexions , & ma présence ne feroit que vous importuner.

SCENE CINQUIÈME.

LYSIANASSE.

E Upolis va demander la séparation ! Mais pourquoi en suis-je si blessée ? Pouvois-je prétendre que le mariage subsistât ? N'est-ce pas le plus grand bonheur du monde pour moi de revoir

mon pere, de le revoir sur son Trône ? Et dès qu'il y est, ne sai-je pas qu'il doit m'ôter Eupolis ? N'attendois-je pas ce coup mortel ? Je l'attendois, mais je n'attendois pas celui qui vient de me fraper ; je ne croyois pas qu'Eupolis allât volontairement se présenter à ce coup si cruel dont il devoit être la victime, aussi-bien que moi. Je sens bien cependant qu'il peut avoir eu ses raisons ; l'inutilité de la résistance, une nécessité indispensable, la crainte d'irriter le Roi ; mais enfin je m'étois persuadée qu'il m'aimoit davantage..... Hélas ! c'étoit ma tendresse extrême pour lui qui me l'avoit persuadé. Du moins c'est une espèce de bonheur de la lui avoir toujours cachée autant que j'ai pû ; j'en serois bien plus vivement offensée, s'il la connoissoit telle qu'elle est. Peut-être aussi que s'il la connoissoit, il ne me traiteroit pas si inhumainement. Je m'apperçois qu'il évite ma vûe ; s'il n'avoit rien à se reprocher, il me chercheroit sans cesse dans les circonstances où nous nous trouvons. Mais c'est lui que je vois paroître.

SCENE SIXIÈME.

EUPOLIS, LYSIANASSE.

EUPOLIS.

M Adame , je viens vous avouer
que je suis coupable envers vous.

LYSIANASSE.

Je le favois déjà , & je suis bien aise
que vous le sentiés ; du moins vous
vous rendés justice.

EUPOLIS.

Le Ciel m'est témoin que je n'ai pû
faire autrement. Je me suis senti dans
l'impossibilité absolue de prendre un
parti plus généreux.

LYSIANASSE.

J'ai prévu cette impossibilité.

EUPOLIS.

Du moins, Madame, le parti que je
prends laisse tout dans l'état où il est. Il

n'en peut naître aucun inconvénient.

LYSIANASSE.

Vous êtes le maître, Monsieur , de ne compter pour un inconvénient que ce que vous voudrés ; & en effet il n'en peut arriver autre chose , sinon que le Roi vous saura gré de votre démarche , & nous séparera dans le moment.

EUPOLIS.

Comment , Madame , de ce que je refuse absolument de demander la séparation , en est-elle plus avancée ?

LYSIANASSE.

Vous refusés de la demander ?

EUPOLIS.

Sans doute, & c'est de quoi je venois m'avouer coupable. Ma sœur , poussée par Abantidas , a voulu me porter à faire cette demande ; & quoiqu'elle eût en main des raisons qui ne sont que trop décisives, hélas ! & qu'elle savoit bien faire valoir ; quoiqu'il fût question de vous rendre votre rang , votre dignité , tout ce qui vous appartient , tout ce

240 LYSIANASSE,

que vous mérités tant ; quoique je sentisse, quoique je me reprochasse l'injustice de mon amour, qui ne sacrifioit pas ses intérêts aux vôtres ; quoique même cet amour fût bien assuré de ne rien gagner en se livrant à cette foiblesse, je n'ai pû me résoudre à prononcer moi-même l'Arrêt de ma mort : il sera prononcé, mais ce ne sera point par ma bouche, & il n'en fera pas moins exécuté.

LYSIANASSE.

Dans quel trouble vous me jettés, Eupolis !

EUPOLIS.

Vous n'êtes pas contente de moi ? Ah ! le malheur de vous perdre n'est pas plus cruel que celui-là. N'ai-je pas dû vous aimer autant que je fais ? N'ai-je pas dû avoir pour vous la plus violente passion, & fût-elle quelquefois déraisonnable, n'a-t-elle pas dû aller jusque-là ? N'étoit-elle pas justifiée par son objet ? Vous ne me dites rien, Madame : vous voudriés donc que j'eusse répondu autrement ?

LYSIANASSE.

Non.

EUPOLIS.

EUPOLIS.

De grace, expliqués-vous. Vous me tenés dans une incertitude cruelle.

LYSIANASSE.

Je ne fai tout ce que je vous dois, & je voudrois..... Mais non, je ne le puis. J'ai présentement un pere, & je ne suis plus à moi; je vous en demande presque pardon. Vous saurés même qu'il vient ici, & qu'il peut arriver dans ce moment.

EUPOLIS.

Le Roi! Ah! son arrivée ne peut être qu'un surcroît de malheur pour moi.

LYSIANASSE.

Tâchons, mon cher Eupolis....

EUPOLIS.

Mais ce que vous alliés me dire tout-à-l'heure?

LYSIANASSE.

J'eusse mal fait de vous le dire, &
Tome VIII. X

absolument je ne le puis plus. J'entens
un bruit qui annonce le Roi ; je cours
au-devant de lui : venés aussi avec moi ;
vous ne pouvés vous en dispenser.



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

EUPOLIS, MOLON.

EUPOLIS.

Molon, retirons-nous ici un moment, pendant que tout est en trouble & en confusion dans ma maison par l'arrivée imprévûe du Roi. Il ne vient que pour m'arracher sa fille. Je n'en suis que trop sûr, j'en ai le cœur déchiré ; cependant je t'avoue que je sens au fond de mon ame je ne sai quel plaisir de la maniere dont Lysianasse a appris que javois refusé de demander la séparation. Elle a été contente de moi, mais bien contente. Tu m'en peux croire, je m'y connois. Elle alloit même me dire, dans cet instant d'une vive satisfaction, quelque chose qu'elle ne m'avoit point encore dit, qu'elle hési-

toit à m'avouer, quand le Roi est malheureusement arrivé; & ce secret supprimé tout-à-coup (dis-moi, Molon, si je me flatte) n'étoit-ce pas l'aveu d'une disposition plus favorable pour moi, que celle qu'elle m'a laissé voir jusqu'à présent? N'étoit-ce pas cet amour que j'ai toujours si ardemment désiré? Tu ne me dis rien, Molon. Je ne vois que trop que tu en juges autrement. Je me trompe, je cherche à me faire des illusions; j'avois besoin d'un moment d'espérance, & je ne l'aurai pas. Ce seroit encore un trop grand bien pour moi.

MOLON.

Seigneur, ne pouvés-vous pas parler à la Princesse, vous éclaircir de ce doute avec elle?

EUPOLIS.

Je ne le puis guère dans le désordre où nous sommes présentement. De plus, je t'avouerai que je ne l'oserois presque pas; je crains trop, en approfondissant, de ne pas trouver ce que je voudrois. Mon dessein a même toujours été de laisser Lysianasse entièrement libre; il ne me faudroit que les senti-

mens les plus naturels de son cœur.

MOLON.

Hélas ! Seigneur, quels qu'ils puissent être, ce qui arrivera n'est que trop aisé à prévoir. Le Roi n'a pas envoyé ici Abantidas devant lui, il n'y est pas venu lui-même pour vous laisser la Princesse ; il eût bien dû vous faire venir tous deux à Sicione.

EUPOLIS.

Tu me dis vrai, & tu me désespères. Que me serviroit de lui avoir inspiré cette vive passion qui me possède ? Désobéiroit-elle à son pere, à son Roi, qui a de si fortes raisons pour vouloir ce qu'il veut ? Comment pourroit-elle lui résister, elle qui est née si soumise à ses devoirs, qui les remplit avec tant de courage ? Toute sa vertu, tout ce caractère si aimable & si respectable, tout ce qui m'a enflammé d'un si violent amour, tout ce que j'adorois avec tant de plaisir, tout cela même se tournera contre moi, & me précipitera dans le plus affreux de tous les malheurs.

MOLON.

Seigneur, quelle épouse vous perdés, & nous quelle Maîtresse !

SCENE SECONDE.

EUPOLIS, XENOPHILE.

XENOPHILE.

M On frere, je vous avois bien dit que vous ne gagneriés rien à ne pas vouloir demander la séparation.

EUPOLIS.

J'y ai gagné de suivre mon cœur.

XENOPHILE.

On vous laisse ce profit-là, & Abantidas n'en épousera pas moins la Princesse.

EUPOLIS.

Abantidas épousera la Princesse ?

XENOPHILE.

Il compte sur cela comme sur une chose faite. Ecoutez-moi un peu. Heureusement Abantidas m'a affés goûtée dès qu'il m'a vûe. Je me doutois bien

que j'aurois quelque petit mérite aux yeux de ces sortes de gens-là ; il me parle ici plus volontiers qu'à personne ; & par différens discours qu'il m'a tenus , j'ai pénétré que le Roi vouloit que tout ceci se passât avec une extrême douceur. Clisthene fut chassé & tué pour ses violences ; on est bien résolu à ne pas suivre son exemple. J'ai donc imaginé qu'on ne voudroit pas que vous vous plaignissiez, quoique vous en eussiez sujet, & que c'étoit encore là une ouverture à vous ménager quelques avantages pour votre fortune, moindres à la vérité que ceux que vous auriez eus en consentant à la séparation ; mais enfin

EUPOLIS.

Des avantages pour ma fortune ? Et qu'en ferois-je dans l'état où je serai ?

XENOPHILE.

Et bien, si vous n'en voulés pas pour vous, vous avés de l'amitié pour moi, ménagés-m'en quelqu'un, vous le pouvez par la raison que je vous dis, demandés qu'on fasse quelque chose pour moi.

EUPOLIS.

Je ne me sens guère de crédit pour rien obtenir. Et que demanderois-je ?

XENOPHILE.

Une place à la Cour pour moi. Ne soyés point si étonné..... Abantidas qui connoît bien quelles sortes de personnes il faut en ce Pays-là , m'y trouve très-propre, & il s'engagera volontiers à appuyer votre demande.

EUPOLIS.

Toujours l'odieux Abantidas ! Vous êtes bien liée avec celui qui me rend le plus infortuné de tous les hommes.

XENOPHILE.

Comment voulés-vous qu'on fasse ? Il faut bien se lier, quand on le peut, avec ceux qui ont du crédit, de l'autorité ; on ne négligera pas des occasions favorables qui se présentent, de se faire un accès auprès d'eux, de gagner leurs bonnes grâces.

EUPOLIS.

Mais, ma sœur, vous voulés donc
me

me quitter pour aller à la Cour, m'abandonner dans la situation où je suis?

XENOPHILE.

Ce seroit bien votre intérêt que je fusse à la Cour. Comptés que pour avoir eu Lysianasse pour femme, on pourra vous faire des chicanes, des tracasseries, & qu'il sera bon qu'il y ait là quelqu'un qui vous soit affectionné; & moi je vous servirois avec une ardeur, avec un zèle au-dessus de tout. Le pouvoir d'Abantidas, qui auroit rétabli le Roi, qui seroit son gendre....

EUPOLIS.

Ma sœur, vous m'avez donné mille coups de poignard; mais je vous le pardonne, & c'est un assés grand effet de mon amitié. Du reste....

XENOPHILE.

Ah! mon frere, se pourroit-il....

EUPOLIS.

Je ne vous reproche rien, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Si je suis traité injustement, je me plaindrai, & ne trafiquerai point du droit de me plaindre;

je n'y renoncerai point pour des graces de la Cour. Vous qui en desirés avec tant de passion, agissés comme vous l'entendrés pour vous en procurer, mais sans m'engager à rien, sans me compromettre en aucune façon.

SCENE TROISIÉME.

XENOPHILE.

VOilà un pauvre homme qui se perd, & j'en suis fâchée. On est bien malheureux de s'être coëffé d'idées extraordinaires qu'on va prendre je ne sai où ; mais enfin ce n'est pas ma faute. Pour moi je me suis conduite assés habilement dans tout ceci, & je viens d'en tirer avec adresse la permission de faire tout ce qu'il me plaira, sans qu'il puisse le trouver mauvais. Il faut d'abord tâcher de partir d'ici à la suite de la Princesse qui va aller à Sicione; mais la voici.

SCENE QUATRIÉME.

LYSIANASSE , XENOPHILE.

XENOPHILE.

M Adame

LYSIANASSE.

Ma sœur, pourquoi me traités-vous de Madame, contre notre usage ordinaire? Ne sommes-nous pas sœurs?

XENOPHILE.

Nous ne le serons pas encore long-temps, & je me presse de rentrer dans mon devoir; vous verrez du moins par-là que j'y rentrerai pour toujours sans contrainte. Le Ciel vous rend enfin justice, & après

LYSIANASSE.

Je vous avoue que je n'ai pas l'esprit dans une situation à pouvoir répondre comme il faudroit aux choses agréables que vous voudriés me dire. Je vous prie

Y ij

de me les garder pour quelque'autre temps.

XENOPHILE.

Quoi, auriés-vous quelque chagrin; quelque déplaisir? Ah! je ne vous les demande pas, j'en serois trop vivement touchée.

LYSIANASSE.

Je m'apperois que je gagne quelque chose à être devenue plus Princesse que je n'étois. Mais je vous répète que j'ai l'esprit fort occupé; j'attens ici le Roi qui veut me parler, & je ne suis point en état de vous entretenir.

XENOPHILE.

Madame fera toujours obéie.

LYSIANASSE.

Quoi, même ce redoublement de cérémonial? Hélas! le Roi vient; quel moment pour moi!

SCENE CINQUIÈME.

LE ROI, LYSIANASSE.

LE ROI.

MA fille, je ne suis venu ici que pour vous emmener avec moi à Sicione où je retourne; mais il faut auparavant que vous soyés séparée d'avec votre prétendu mari. J'avois des raisons pour vouloir que ce fût lui qui demandât la séparation plutôt que vous. Il refuse absolument de la demander: il ne reste plus qu'un moyen légitime de la faire, car je ne veux pas en employer d'autres, & heureusement il est sans aucune difficulté; c'est que vous veniés me le demander vous-même en présence de tous ceux qui sont ici; après quoi nous partons dans le moment.

LYSIANASSE.

Sans Eupolis, que je ne reverrai jamais!

Assurément. Qu'avez-vous donc compris qui arriveroit ? J'ai annullé tous les actes du Tyran, & je laisserois subsister le plus odieux de tous, celui qui m'intéresse le plus, un indigne mariage, où il a eu l'insolence de disposer de ma fille ?

LYSIANASSE.

Je suis bien éloignée de vouloir justifier sa conduite ni ses intentions ; il m'auroit ôté la vie, s'il n'eût trouvé un homme qui par un pur sentiment d'humanité, me l'a sauvée en me prenant de ses mains, & en lui répondant de moi. Et quelle en a été la suite ? Cet homme devenu mon maître, loin de me traiter comme le Tyran l'eût sans doute désiré, n'oublie rien pour adoucir ma triste condition. Il pouvoit faire sa cour par des hauteurs, par des duretés, par des contradictions éternelles, par un véritable esclavage où il m'auroit réduite ; au contraire, il en usoit comme si vous aviez été sur votre Trône, & qu'il eût eu à vous rendre un compte rigoureux de sa con-

duite envers moi. Voilà, Seigneur, cet ouvrage de Tyran, que vous voulés détruire. La haine de ce Tyran m'avoit rendue aussi heureuse que je le pouvois être alors. Faudra-t-il que l'amour d'un père me rende malheureuse pour le reste de ma vie?

LE ROI.

J'entrevois par votre discours que vous étiez assés heureuse pour ne vous pas affliger, ni vous inquiéter beaucoup de la situation où j'étois.

LYSIANASSE.

Ah! Seigneur, demandés à tous ceux qui m'ont vûe, mais je dis tous sans exception, si je n'étois pas toujours plongée dans une profonde mélancolie. Eupolis entroit vivement dans mes peines; mais il ne me les ôtoit pas, quoiqu'il m'attendrît pour lui; il m'attendrissoit parce qu'il les partageoit. Je souffrois, & je goûtois quelque douceur de voir qu'il souffroit autant. Nous faisons ensemble des vœux pour vous, qui sans doute ont touché le Ciel par leur sincere union.

LE ROI.

Ma fille, les douceurs de l'amour peuvent bien consoler des malheurs d'un pere; & je ne serois pas assés injuste pour vous en faire un crime inexcusable.

LYSIANASSE.

Je crains, Seigneur, que par les douceurs de l'amour vous n'entendies quelque chose de plus que ce que j'entendrois naturellement. Eupolis n'a point cru que le Tyran eût pû lui donner des droits légitimes sur moi; il m'a toujours respectée comme la fille de son Maître, & qu'il ne tenoit pas de la main même de ce Maître. Aussi n'étoient-ce point des transports d'Amant ombrageux, difficile à contenter, tantôt soumis, tantôt furieux; c'étoient des attentions continuelles de me plaire, d'étudier mes inclinations pour les suivre, de prévenir mes desirs: & vous voudriés, Seigneur, vous voudriés que je fusse demeurée insensible? Quelle opinion auriés-vous de moi vous-même? Serois-je digne d'être votre fille?

LE ROI.

Je ne disconviens pas qu'Eupolis.....

LYSIANASSE.

Permettés-moi de vous interrompre, Seigneur, pour vous représenter encore mieux ce qui étoit entre nous. Il ne m'avoit jamais osé dire qu'il eût pris un violent amour pour moi, & il ne s'est échappé à me l'avouer qu'aujourd'hui, forcé par les cruelles circonstances où nous sommes. Moi, je ne lui ai point déclaré tout ce que je sens pour lui, & je ne lui ai laissé voir que mon extrême reconnoissance, qu'il recevoit toujours comme une grace. Concevés-vous bien, Seigneur, quel étoit le caractère de notre union ? & cette union si tendre, si pure, si unique, entreprendrés-vous de la rompre ?

LE ROI.

Je suis bien aise qu'il ne connoisse pas tous vos sentimens ; le coup en sera moins rude pour lui.

LYSIANASSE.

Mais moi, Seigneur, en suis-je plus

258 LYSIANASSE,

capable de le lui porter ce coup qui lui coûtera la vie ? Car je sens sa douleur par la mienne, il en mourra aussi-bien que moi. Seigneur, vous voyés les larmes les plus ameres & les plus sinceres qu'on ai jamais répandues. Mon sort est uniquement entre vos mains, entre les mains d'un pere. J'aurois cru être heureuse dès qu'il ne dépendoit que de vous. Juste Ciel ! me ferois-je trompée ?

LE ROI.

Calmés - vous un peu, ma fille, & écoutés-moi. Vous ne vous plaindres pas que je ne vous aye écoutée avec assés d'attention.

LYSIANASSE.

Ah ! je prenois quelque légère espérance ; vous me l'ôtés déjà !

LE ROI.

Ecoutez-moi. Les personnes de notre rang ne doivent pas se déterminer par les mêmes motifs qui en feroient agir d'autres. Abantidas, vous entendés le reste, il m'a remis sur le Trône, il vous demande à moi, il vous aime toujours,

& a plus de droit que jamais de prétendre à vous.

LYSIANASSE.

Non, Seigneur, il ne m'aime point ; je sai ce que c'est que d'être aimée ; Eupolis me l'a appris. J'ai possédé un cœur, & j'ose croire que peu de personnes même des plus aimables en pourroient dire autant. On aime leurs figures, mais elles on ne les aime point. Quand on a une fois goûté de ce bonheur si précieux & si rare dont j'ai joui, le moyen d'y renoncer ?

LE ROI.

Vous ne voulés pas être ingrate envers Eupolis, & moi je ne veux pas l'être envers Abantidas ; & je dois sans comparaison plus à Abantidas, que vous ne devés à Eupolis.

LYSIANASSE.

Vous avés, Seigneur, cent manieres de récompenser Abantidas ; c'est un ambitieux qui sera sensible à toutes les graces dont un Roi peut disposer ; mais Eupolis, je ne puis le récompenser.

ser, qu'en me conservant à lui ; je ne puis reconnoître ces soins si touchans qu'il m'a rendus si assidument, qu'en le mettant en état de me les continuer toujours.

LE ROI.

Puisqu'Abantidas est si ambitieux, vous jugés bien que toutes les graces qu'il pourroit recevoir de moi seroient bien légères en comparaison de votre main, & qu'il ne renoncera pas à être gendre de son Roi, lui qui a des droits si légitimes pour y prétendre. Ma fille, mettés-vous en ma place, rappellés votre raison, & ne me forcés pas...

LYSIANASSE.

Seigneur, n'achevés pas, je vous en conjure, différés un moment le cruel Arrêt, donnés-moi un peu de temps. Aussi-bien vous voulés que cette funeste déclaration se fasse devant quelques témoins, & je ne suis pas en état de me montrer fondante en larmes, le désespoir peint sur le visage. Croiroit-on que je fisse une action libre ? Neverroit-on pas que j'y serois absolument forcée, & voudriés-vous commencer par-là votre règne ?

LE ROI.

Il faut indispensablement que je retourne à Sicione; je ne puis vous donner que deux heures pour vous remettre, & pour prendre une résolution digne de vous. Faites réflexion à ce que vous me devés, & à celui à qui je dois tant. Revenés me trouver, s'il se peut, avant que le terme soit expiré; votre obéissance m'en plairoit davantage: mais sur-tout pendant tout ce temps-là, je vous défens de voir Eupolis.



ACTE CINQUIÈME.^l

SCENE PREMIERE.

ABANTIDAS, XENOPHILE.

XENOPHILE.

SEigneur, je vais vous demander une grace fort singuliere. Je me sens beaucoup d'inclination à vous ouvrir mon cœur, à vous découvrir mes plus secretes pensées : ayés la bonté de m'avertir vous-même si je ne me fie point trop à cette inclination ; un procédé aussi noble seroit digne d'un Héros tel que vous.

ABANTIDAS.

Madame, je ne suis point dans le cas d'avoir ce procédé héroïque, & avec toute la sincérité du monde, je dois vous assurer que vous pouvés prendre en moi toute sorte de confiance. Vous

devés sentir que je goûte fort votre caractère. Je desirerois quelquefois de le trouver dans des Princesses mêmes. Vous sentés combien cela n'est dit qu'entre nous.

XENOPHILE.

Vous me charmés, Seigneur, vous me transportés de joie. Ah ! combien je suis sensible à tout ce qui vient de vous ! J'en oublierois presque ce que j'avois à vous dire ; il ne le faut pourtant pas, nous sommes dans un moment critique, & voici comme je raisonne. Ou le mariage de mon frere se rompra, ou il ne se rompra pas. S'il se rompt, vous épouserés la Princesse ; vous êtes tout-puissant, & vous me permettés de compter sur vos bontés ; vous pouvés vous souvenir de cette place que vous m'avés fait entrevoir. Si le mariage ne se rompt pas, il est vrai que ce n'est plus la même chose, mais vous pourrés toujours beaucoup, & d'autant plus que vous aurés lieu d'être mécontent, & qu'on ne voudra pas vous mécontenter encore. En ce cas-là, ne sera-t-il pas possible de faire valoir les services que j'ai rendus ici, quoique sans effet ?

Vous savés avec quel zèle je m'y suis portée. De plus, je conçois bien que le Roi sera d'abord irrité contre la Princesse & contre mon frere; mais il peut arriver mille choses qui les raccommo-deront avec lui, & vous ne serés pas fâché d'avoir obligé la sœur d'un genre de votre Roi. Je n'ai pas d'expérience dans les affaires du grand monde; mais il me semble que quand on y est, il faut tenir à tout autant qu'il se peut,

ABANTIDAS.

En vérité, Madame, j'admire votre génie naturel, & j'ai vû des personnes conformées à la Cour qui n'en savoient pas davantage. Quel dommage que vous n'y fussiés pas! Vous y serés, quoi qu'il arrive, où j'y manquerai absolument de crédit. Je comprends trop combien j'aurois de ressource dans vos lumieres & dans vos conseils. Mais le Roi vient.

SCENE

SCENE SECONDE.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

LE temps que j'ai donné à ma fille,
n'est pas encore expiré?

ABANTIDAS.

Je ne le crois pas, Seigneur.

LE ROI.

J'attens avec impatience qu'elle vienne; je l'ai traitée avec le plus de douceur que j'ai pû, & j'espère que ce n'aura pas été en vain. Elle aura fait ses réflexions, & selon toutes les apparences elle se rendra. Mais enfin si elle prétendoit me désobéir, je saurois bien....

ABANTIDAS.

Sans doute, ce seroit tout ce qu'il y auroit à faire, rompre le mariage d'autorité.

Tome VIII.

Z

LE ROI.

Ce n'est pas-là ce que je voulois dire. Quoi, Abantidas, j'imiterois le Tyran Clisthene ? J'enfreindrois les Loix ? Vous-même, quand vous avés formé la conjuration qui m'a rétabli, quand vous avés soulevé contre le Tyran tous les bons Citoyens de Sicione, ne leur représentés-vous pas qu'il fouloit aux pieds les Loix de l'Etat ? Ne leur promettés-vous pas que mon gouvernement seroit parfaitement légitime ? N'ai-je pas ratifié solennellement vos promesses ? Et c'est vous qui me proposés des actions d'une autorité absolue & tyrannique ! C'est vous qui m'y portés ! Se peut-il que votre intérêt vous séduise au point de vous jeter dans une contradiction si manifeste ? Ne tient-il qu'à changer de langage, de principes, selon les occasions & les besoins ? Voilà comme les Rois sont conseillés ! Ils sont bien à plaindre.

ABANTIDAS.

Seigneur, je ne puis m'empêcher de vous dire que les Sujets sont encore

plus malheureux de ne pouvoir jamais
contenter les Rois par les plus grands
services. J'ai cru qu'après ceux....

LE ROI.

Arrêtés, Abantidas, je ne veux pas
vous laisser continuer un discours qui
seroit peut-être tort à vos services
que je reconnois pour très-importans
& très-essentiels. Sachés qu'un Roi,
pour avoir été bien servi, n'en est pas
moins Roi, & que sa reconnoissance
doit s'accorder avec les autres devoirs
qui lui sont imposés par son état. J'ai
toujours compté de vous donner ma
fille, mais non pas d'agir contre les
Loix pour vous la donner. Je la vois
qui paroît ; allés, & ne vous éloignés
pas.

SCENE TROISIÈME.**LE ROI, LYSIANASSE.****LE ROI.**

G Racés au Ciel, ma fille, je vous vois un air plus tranquille; vous m'apportés la réponse que j'espere avec tant de raison.

LYSIANASSE.

Seigneur, je suis venue à bout de sécher mes larmes, & ce n'a pas été sans une peine infinie; mais je n'en suis pas plus tranquille.

LE ROI.

Vous avés vû Eupolis?

LYSIANASSE.

Non; vous me l'aviés défendu, & je lui ai fait dire qu'il ne m'étoit pas permis de le voir.

LE ROI.

Mais enfin quelle est votre résolution ? Il faut que vous me la déclariez.

LYSIANASSE.

Hélas ! je ne puis.

LE ROI.

Je vous l'ordonne absolument.

LYSIANASSE.

Je me jette à vos genoux pour vous demander pardon ; c'est tout ce que je puis.

LE ROI.

Levés - vous. Vous me désobéissés donc ?

LYSIANASSE.

J'ai fait les plus violens efforts pour vous obéir, & je n'ai pû obtenir de moi de prononcer que je demandois la séparation. Maintenant je ne puis non plus vous prononcer le contraire, je suis déchirée de toutes parts. Je vais peut-être vous tenir un discours insensé, mais je ne me possède plus. Puisque

270 LYSIANASSE,

vous voulés absolument nous séparer; Eupolis & moi, que ne nous séparés-vous par la seule autorité royale? Le malheur seroit toujours le même pour nous, mais du moins nous n'y contribuerions pas.

LE ROI.

Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas faire une action contraire aux Loix, & tyrannique.

LYSIANASSE.

Eh! Seigneur, celle que vous voulés faire, & qui en apparence seroit conforme aux Loix, seroit-elle dans le fond moins cruelle pour nous? Feroit-elle moins de violence à nos volontés?

LE ROI.

Aussi n'ai-je pas voulu qu'elle leur en fît. J'ai souhaité que vous prissiez de vous-même, l'un ou l'autre, une résolution raisonnable. Je n'ai pû y réussir, c'en est fait, n'en parlons plus. Mais si je n'ai pas voulu pousser l'autorité de Roi au-delà de ses bornes, il me reste celle de pere dans toute son étendue. Je comptois de vous emmener d'ici avec

moi à Sicione, où vous auriés joui de votre naissance & de votre rang ; mais je vous laisse avec votre cher Eupolis, & vous défens à tous deux de paroître jamais devant moi.

L Y S I A N A S S E.

Ah ! quel nouveau coup de foudre ! Eussai-je cru que j'en avois encore à craindre ? Seigneur, je vous paroïs coupable, je dois me soumettre à la punition sans murmure ; mais elle est bien rigoureuse & bien disproportionnée à mon crime. Ne permettrés-vous pas du moins

S C E N E Q U A T R I È M E.

LE ROI, LYSIANASSE ;
EUPOLIS.

EUPOLIS.

S Eigneur, je vous supplie très-humblement de me pardonner l'excessive hardiesse que j'ai d'entrer ici sans être mandé ; mais je suis dans un état à ne

272 LYSIANASSE,

pouvoir plus rien observer de ce que je devrois. La Princesse ne veut plus me voir, & elle s'enferme avec vous : je vois trop ce que j'en dois augurer ; je vois que mon sort est décidé, & qu'il est aussi funeste qu'il puisse l'être, je le fai ; cependant je veux encore l'apprendre, & en mourir à vos pieds.

LE ROI.

Eupolis, votre sort est en effet décidé. Lybianasse ne veut point non plus demander la séparation.

EUPOLIS.

Qu'entens -je ? O Ciel ! Quoi, Madame, il seroit possible.....

LYSIANASSE.

J'ai fait ce que j'ai cru vous devoir.

LE ROI.

Vous demeurés donc unis ; car je ne veux pas vous séparer malgré les loix.

EUPOLIS.

Quel bonheur inespéré !

LE ROI.

Vous voyés bien, Lybianasse, que
vous

COMEDIE. 273

Vous en avés trop fait, & que lui-même
il ne s'y attendoit pas.

EUPOLIS.

Je ne savois pas que je fusse aimé,
& je l'apprens par-là avec une joie qui
ne se peut comprendre.

LE ROI.

Jouissés de ce bonheur en toute li-
berté, je vous laisse tous deux ici, &
je pars pour Sicione; vous ne viendrés
jamais, ni l'un ni l'autre, en aucun lieu
où je serai. Adieu, ne me suivés même
pas.

EUPOLIS.

Ah! Seigneur, souffrés que je vous
arrête un moment, Vous disgraciés
donc la Princesse? Elle ne vous verra
plus?

LE ROI.

Non, elle s'en est rendue indigne.

EUPOLIS.

Et ce seroit à cause de moi?

LE ROI.

De vous seul.

Tome VIII.

Aa

Et bien, je vais prononcer un mot dont je mourrai. Seigneur, c'est donc moi qui vous demande hautement la séparation?

LYSIANASSE.

Ingrat, vous la demandés!

EUPOLIS.

Je la demande pour n'être pas ingrat. Je sais bien que puisque mon amour vous a touchée, il vous auroit consolée de la perte de votre rang, & de tous les avantages dûs à votre naissance; mais vous auriez toujours senti une extrême douleur d'être dans la disgrâce du Roi votre pere, j'en eusse été le seul fujet; j'aurois été coupable de toute votre douleur, je me la ferois reprochée à chaque moment; & après les sacrifices que vous m'avez faits, vous, Madame, à moi qui ne suis qu'Eupolis, pourrois-je sans la plus noire ingratitude ne prévenir pas un si cruel malheur que je puis vous épargner? Je vous épargnerois les plus légers au péril, aux dépens de ma vie.

L E R O I.

Mais, Eupolis, pourquoi n'avez-vous pas eu toujours les mêmes sentimens ? Pourquoi avez-vous fait tant de résistance ?

E U P O L I S.

Je n'étois pas capable alors de ce que je fais aujourd'hui, je ne savois pas que j'eusse l'ineestimable bonheur d'être aimé. Cette assurance m'a rendu tout-à-coup l'ame plus noble & plus élevée ; j'étois trop touché de mon propre intérêt, & je n'en ai plus d'autre que celui de mériter la Princesse, de la mériter en la perdant, même en renonçant à elle.

L Y S I A N A S S E.

Et que devenés-vous, mon cher Eupolis ?

L E R O I.

Ma fille, il devient votre époux légitime ; je ne puis résister à tant d'amour & à tant de vertu. Venés m'embrasser, mes enfans, je ferai gloire d'être votre pere. Allés promptement vous préparer pour aller avec moi à Sicione,

A a ij

276 LYSIANASSE;

je n'ai point de temps à perdre. Qu'on
me fasse venir Abantidas.

SCENE DERNIERE.

LE ROI, ABANTIDAS.

LE ROI.

A Bantidas, je n'ai pû m'en défendre, je laisse subsister le mariage de ma fille, & les emmene, Eupolis & elle, à Sicione avec moi. Vous auriez cédé vous-même, si vous aviez vû ce que je viens de voir; je vous en ferai le récit en chemin, car vous savés combien je suis pressé de partir. Du reste je ne m'en tiens que plus obligé à reconnoître d'ailleurs les services importants que vous m'avez rendus.

ABANTIDAS.

Seigneur, ne trouverés-vous pas bon que la sœur d'Eupolis accompagne son frere? Puisque je n'ai pas l'honneur d'entrer dans votre famille, peut-être vous supplierai-je dans quelque temps

C O M E D I E. 277

De permettre que je m'en rapproche
autant que je le pourrai.

L E R O I.

Je vous entens ; vous en serés entie-
rement le maître , & j'en serai ravi.

Fin des Comédies.



A a iij

COMPTON

Je prie Dieu, que je sois en possession
de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.

Je prie Dieu, que je sois en possession

de tout ce que je desire.



S U R
LA POËSIE
EN GÉNÉRAL.



OUTE Poësie ajoute aux règles générales de la Langue d'un Peuple de certaines règles particulieres qui la rendent plus difficile à parler. Cela suppose déjà qu'une Langue soit assés formée par elle-même, qu'elle ait des règles, & assés de règles assés établies chés tout un Peuple, pour porter cette nouvelle addition.

Mais pourquoi l'addition ? Pourquoi s'imposer des contraintes inutiles ? Car les hommes s'entendoient très-bien, & il est certain qu'ils ne s'entendront pas mieux.

On a inventé la Poësie pour le plaisir, dirés-vous ; elle en fait un bien averé & bien incontestable. Je conviens qu'il l'est ; mais on ne le connoît pas avant qu'elle soit inventée, & on ne recherche pas un plaisir absolument inconnu ; toute invention humaine a sa premiere origine, ou dans un besoin actuellement senti, ou dans quelque hasard heureux qui a découvert une utilité imprévûe.

Je n'imagine guère pour origine de la Poësie, que les loix ou le chant, deux choses cependant d'une nature extrêmement différente. On ne savoit point encore écrire, & on voulut que certaines Loix en petit nombre, & fort essentielles à la Société, fussent gravées dans la mémoire des hommes, & d'une maniere uniforme & invariable : pour cela, on s'avisa de ne les exprimer que par des mots assujetis à de certains retours réglés, à de certains nombres de sillabes, &c. ce qui effectivement donnoit plus

de prise à la mémoire , & empêchoit en même temps que différentes personnes ne rendissent le même texte différemment. J'ai vû dans des Catéchismes d'enfans le Décalogue mis en vers, qui commence par

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

& tout le reste allant de suite sur ces deux mêmes rimes. L'intention de l'Auteur de ces deux vers-là est bien évidente, & peut-être ne lui manque-t-il, pour ressembler parfaitement aux premiers Inventeurs de la Poësie, qu'une Poësie encore plus grossiere.

Une réflexion peut encore confirmer ce petit systême. La prose est constamment le langage naturel, & la Poësie n'en est qu'un artificiel. Quand on a eu découvert l'art d'écrire, on devoit donc écrire plutôt en prose qu'en vers ; c'est précisément le contraire, du moins chez les Grecs, ce qui suffit ici. Ils ont

écrit en vers long-temps avant que d'écrire en prose ; & il sembleroit que la prose n'eût été qu'un raffinement imaginé après les vers , & dont ils eussent été le fondement. D'où a pû venir ce renversement d'ordre si surprenant & si bisarre ? C'est qu'avant l'art de l'Ecriture on avoit mis les Loix en vers , pour les faire mieux retenir ; que quand on a fû écrire , on n'écrivit encore que ce qui devoit être retenu , quelques préceptes , quelques proverbes ; & enfin quand on vint à des Ouvrages ou trop étendus , ou moins nécessaires , dont on ne pouvoit pas espérer que la mémoire des hommes se chargeât , & qui auroient même coûté trop de travail aux Auteurs , il fallut se résoudre à la simple prose.

D'un autre côté , il n'est pas moins vraisemblable que le chant ait donné naissance à la Poësie. On aura chanté à l'imitation des oiseaux , de ceux surtout qui nous plaisent tant par des es-

pièces de chansons qui ont un peu de durée, & une legere apparence de suite. On se sera apperçu, en les contrefaisant, que les différens tons que l'on prenoit, pouvoient avoir plus de suite entr'eux que les oiseaux ne leur en donnoient, que même ils en avoient quelqu'une, &c. car après cela je laisse le reste à imaginer; il ne s'agit ici que de saisir de premiers commencemens si minces & si déliés, qu'ils ne donnent presque pas de prise. Dès que le chant a été tant soit peu réglé, il a été très-naturel d'y mettre des paroles, qui par conséquent ont dû s'y assujétir & en être les esclaves, & voilà les vers.

Avec le temps on vint à reconnoître que les vers, quoique dépouillés du chant, plaisoient plus, du moins aux oreilles fines, que les simples discours communs; & en effet ils devoient conserver toujours de leur premiere formation quelque égalité de mesures, quelques cadences, je ne sais quoi, qui

par sa seule singularité auroit été un agrément. On suivit cette foible ouverture, & l'on s'avisa d'imposer à des discours qui ne seroient pas faits sur un chant, autant & même plus de contrainte que le chant n'en avoit exigé; enfin une contrainte qui leur fût particulière. Le succès en fut heureux, il n'empêcha pas que des vers faits indépendamment du chant, ne pussent être revêtus d'un chant; au contraire, & peut-être par respect pour leur première origine, ils étoient tous destinés à recevoir un chant, quel qu'il fût; mais il se fit une espèce de révolution, le chant dont ils avoient d'abord été les esclaves, devint à son tour le leur dans la plupart des occasions.

Les deux origines que nous donnons ici à la Poësie, ne s'excluent nullement l'une l'autre; elles ont fort bien pû se trouver ensemble. Seulement il paroît que celle qui n'est mise ici que la seconde, a dû précéder la première; quel-

ques particuliers ont pû chanter avant que l'on songeât en corps à s'imposer des Loix, & même le chant a pû servir à l'établissement des Loix. Amphion & Orphée sont peut-être devenus Législateurs, parce qu'ils étoient Chantres. Les deux origines de la Poësie supposent des Langues suffisamment formées, & par conséquent des Peuples sortis de la premiere barbarie, & parvenus à un certain degré d'esprit.

Les deux origines n'ont point un effet nécessaire ; il est fort possible qu'il y ait des Loix & du chant sans Poësie ; ce seroit une peine inutile que de s'étendre sur tous ces points-là.

Nous ne connoissons point de Poètes chés les anciens Egyptiens ni Caldéens : qu'il y en ait eu chés les Hébreux, c'est une question. Tenons-nous-en aux Grecs, chés qui Homere a été non pas le premier Poëte, mais fort ancien ; & en effet si cela étoit en question, ses beautés & ses défauts prou-

veroient suffisamment l'un & l'autre.

Quand la Poësie fut née , la nouveauté de ce langage jointe au petit nombre de ceux qui furent le parler , causa une grande admiration au reste des hommes ; admiration bien supérieure à celle que nous avons aujourd'hui pour les plus excellens dans le même Art.

Ces premiers Poëtes n'eurent qu'à se porter pour inspirés par les Dieux , pour envoyés des Dieux , pour enfans des Dieux , on les en crut , si ce n'est peut-être que quelques esprits nés Philosophes , quoique dans un siècle barbare , se contenterent de se taire par respect.

La gêne , qui fait l'essence & le mérite brillant de la Poësie , ne fut pas grande dans les premiers temps. On allongeoit les mots , on les accourcissoit , on les coupoit par la moitié , on choisissoit entre les différens Dialectes d'une même Langue ceux qu'on vou-

loit, tantôt les uns, tantôt les autres ; tout cela selon le besoin du vers. Les Poètes s'appercurent peut-être que l'excessive indulgence qu'on avoit pour eux nuiroit à leur gloire, & qu'ils en feroient moins les Enfans des Dieux, tout au moins que leur Art seroit trop facile, & ils se porterent d'eux-mêmes à se renfermer par degrés dans des prisons toujours plus étroites. Il est vrai aussi que la simple raison étoit trop choquée des licences effrenées d'Homere, & qu'il n'étoit guère possible qu'on ne vînt avec le temps à s'en dégouter.

La nécessité indispensable du discours ordinaire auroit souvent produit des métaphores. Mais la nécessité volontaire de la Poësie en produisit encore davantage, & de plus hardies, de plus vives, & peut-être servit-elle quelquefois de prétexte à en hasarder de téméraires qui réussirent ; on en peut dire autant de toutes les grandes figu-

res du discours. D'ailleurs cette bizarre multitude de Dieux enfantés par les imaginations grossieres de Peuples très-ignorans, fut bien vîte adoptée par les imaginations des Poètes qui en tiroient de grands avantages. Leur langage déjà merveilleux par sa singularité, le devenoit encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étoient en droit d'attribuer aux Dieux ; l'abus fut général, & tel que la simple Nature disparut presque entière, & qu'il ne resta plus que du divin. Il faut avouer cependant que tout ce divin poétique & fabuleux est si bien proportionné aux hommes, que nous qui le connoissons parfaitement pour ce qu'il est, nous le recevons encore aujourd'hui avec plaisir, & nous lui laissons exercer sur nous presque tout son ancien empire, nous retombons aisément en enfance.

Par tout ce qui a été dit, on entrevoit déjà quelles sont les causes du
charme

charme de la Poësie. Indépendamment du fond des sujets qu'elle traite, elle plaît à l'oreille par son discours mesuré, & par une espèce de Musique, quoiqu'assés imparfaite : & qui fait si ce n'est pas elle qui a averti les Orateurs attentifs à la perfection de leur Art de mettre aussi une certaine harmonie dans leurs discours ? Tant l'oreille, l'oreille seule mérite qu'on ait d'égards pour elle.

Au plaisir que lui font les vers par la régularité des mouvemens dont elle est frappée, il se joint un autre plaisir causé par le premier, & qui par conséquent n'a pas si immédiatement sa source dans un organe corporel ; l'esprit est agréablement surpris que le Poëte gêné comme il l'étoit dans la maniere de s'exprimer, ait pû s'exprimer bien. Il est visible que cette surprise est d'autant plus agréable, que la gêne de l'expression a été plus grande, & l'expression plus parfaite ; ce n'est

pas que l'esprit fasse à chaque instant cette réflexion en forme, c'est une réflexion secrète en quelque sorte, parce qu'elle se répand également & uniformément sur l'impression totale que produit un Ouvrage de Poësie, & par-là se fait moins sentir; seulement en quelques endroits plus marqués elle fort, & se détache du total bien développée.

Sur ce principe, la plupart de nos Poètes modernes auroient grand tort de se relâcher sur la rime, comme ils font malgré l'exemple contraire de tous leurs prédécesseurs. Si la difficulté vaincue fait un mérite à la Poësie, certainement la difficulté retranchée ou fort diminuée ne lui en fera pas un; & si la contrainte lui est nécessaire pour la distinguer de la Prose, & lui donner droit de s'élever au-dessus d'elle, n'est-ce pas la dégrader que de la rapprocher de ce qu'elle méprisoit? Mais cet article ne mérite pas d'être traité plus solide-

ment ni plus à fond ; c'est au Public à voir s'il veut donner ses louanges à un prix plus bas qu'il ne faisoit. Les Poètes ont raison de tâcher à obtenir de lui cette grace ; mais il aura encore plus de raison de la refuser.

Le plaisir que la difficulté vaincue fait à l'esprit, n'est pas comparable à celui qu'il reçoit des grandes Images qui lui sont présentées par la Poësie. Nous avons déjà parlé de tout ce merveilleux, de tout ce divin, dont elle a fait son partage, son domaine particulier ; notre éducation nous a tellement familiarisés avec les Dieux d'Homere, de Virgile, d'Ovide, qu'à cet égard nous sommes presque nés Payens. Il y a plusieurs exemples de Poètes fameux qui, au milieu du Christianisme & dans des sujets Chrétiens, ont employé sérieusement les Dieux du Paganisme, soit qu'ils ne se soient pas apperçus de la fougue trop violente de leur imagination, soit qu'ils aient cru pouvoir

racheter l'absurdité par l'agrément. Quand un sujet a pû par ses circonstances particulieres permettre le mélange du Paganisme & du Christianisme, on s'est trouvé fort heureux.

Aux Images fabuleuses sont opposées les Images purement réelles d'une tempête, d'une bataille, &c. sans l'intervention d'aucune divinité. Il s'agit maintenant de savoir lesquelles conviennent le mieux à la Poësie, ou si elles lui conviennent également les unes & les autres. J'entens tous les Poëtes, & même je crois tous les gens de Lettres, s'écrier d'une commune voix qu'il n'y a pas là de question. *Les Images fabuleuses l'emportent infiniment sur vos réelles.* J'avoue cependant que j'en doute. Examinons, supposé néanmoins qu'il nous soit permis d'examiner.

Je lis une tempête décrite en très-beaux vers; il n'y manque rien de tout ce qu'ont pû voir, de tout ce qu'ont pû ressentir ceux qui l'ont essuyée;

mais il y manque Neptune en courroux avec son Trident. En bonne foi, m'aviserai-je de le regretter, ou aurai-je tort de ne pas m'en aviser? Qu'eût-il fait là de plus que ce que j'ai vû? Je le défie de lever les eaux plus haut qu'elles ne l'ont été, de répandre plus d'horreur dans ce malheureux vaisseau; & ainsi de tout le reste; la réalité seule a tout épuisé.

Qu'on se souvienne de la magnifique description des horreurs du Triumvirat dans Cinna, & sur-tout de ces deux vers :

Le fils tout dégouttant du meurtre de son pere;
Et sa tête à la main demandant son salaire.

Voilà une image toute réelle. Y désiriez-vous une Erynnis, une Tisiphone, qui menât ce détestable fils aux Triumvirs? Non sans doute. L'image est même d'autant plus forte, qu'on voit ce fils possédé de la seule avidité du salaire; une furie, personnage étranger & puis-

sant, le justifieroit en quelque sorte.

Horace dans son Art Poétique, défend qu'on représente sur le Théâtre les Métamorphoses de Progné en Oiseau, & de Cadmus en Serpent; & cela, dit-il, parce qu'il hait ces choses-là qu'il ne croit point. *Incredulus odi*. Il parle au nom du Peuple, du commun des hommes, puisqu'il s'agit de Spectacles. Si le Peuple de son temps, sans comparaison plus nourri que nous de Fables Poétiques, plus intimement abreuvé de Mithologie, résistoit pourtant à la représentation des Métamorphoses, à cause de son incrédulité, notre siècle en a-t-il moins aujourd'hui pour la Mithologie entière?

Un grand défaut des Images fabuleuses, qui viendra si l'on veut de leur excellence, c'est d'être extrêmement usées. Le fond, si l'on y prend garde, en est assés borné, & il est difficile que les plus grands Poètes en fassent un autre usage plus ingénieux que les mé-

diocres : aussi je crois remarquer que ce sont ceux-ci qui en ornent le plus leurs ouvrages ; ils croient quasi que c'est leur imagination échauffée d'un feu divin qui enfante Jupiter lançant la foudre, & Neptune bouleversant les Elemens. Quoi qu'il en soit, la Mythologie est un trésor si commun, que les richesses que nous y prendrons désormais ne pourront pas nous faire beaucoup d'honneur. A ce sujet je ne puis m'empêcher de faire ici une réflexion très-légère, & qui n'en vaut peut-être pas la peine. Dans des Ouvrages qui se prétendent dictés par l'enthousiasme, il est très-ordinaire d'y trouver *Que vois-je ? Où suis-je ? Qu'entens-je ?* qui annoncent toujours de grandes choses. Non-seulement cela est trop usé & déchu de sa noblesse par le fréquent usage, mais il me paroît singulier que l'enthousiasme se fasse une espèce de formulaire réglé comme un acte judiciaire.

Quand on saura employer d'une manière nouvelle les Images fabuleuses, il est sûr qu'elles feront un grand effet. Par exemple, le Pere le Moine, dans son Poëme de Saint Louis, aujourd'hui très-peu connu, dit, en parlant des Vêpres Siciliennes,

Quand du Gibel ardent les noires Euménides
Sonneront de leur Cor ces Vêpres homicides.

Voilà un Tableau Poëtique aussi neuf, & produit par un enthousiasme aussi vif, qu'il soit possible. Je sai bien que les Euménides & les Vêpres ne sont pas du même siècle; mais supposés que dans la Sicile ancienne on célébroit des Jeux publics annoncés par des Trompettes, où l'on fit un carnage affreux de tous les Spectateurs, & lisés ainsi ces deux vers :

Quand du Gibel ardent les noires Euménides .
Annonçoient de leur Cor ces Fêtes homicides.

L'image sera, ce me semble, de la
grande

grande beauté. Il étoit bien aisé, même à de grands Poëtes, de ne la trouver pas.

Tout ce qui vient d'être dit, ne va qu'à porter quelqu'atteinte aux Images fabuleuses, quand elles sont ou inutiles ou trop triviales; hors de-là, il est indubitable qu'elles doivent très-bien réussir. Mais si on a la curiosité, peut-être un peu superflue, de les comparer aux Images réelles; lesquelles sont à préférer par elles-mêmes? On dit à l'avantage des fabuleuses qu'elles animent tout, qu'elles mettent de la vie dans tout cet Univers animé, j'en conviens; mais les grandes figures d'un discours noble & élevé n'y en mettent-elles pas aussi, sans avoir besoin de ces divinités qui tombent de vieillesse? Notre sublime consistera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore sauvages? Il est vrai cependant que comme nous avons une facilité presque honteuse d'y rentrer,

& que cette facilité même les rend agréables, les Poètes ne doivent pas s'en priver; seulement il me semble que s'ils les employent trop fréquemment, ils ne sont guère en droit d'aspirer à la gloire d'esprits originaux. Ce qui a pû passer autrefois pour une inspiration surnaturelle, n'est plus aujourd'hui qu'une répétition dont tout le monde est capable: d'ailleurs on ne feroit pas mal d'avoir un peu d'égard pour l'incrédulité d'Horace.

Il y a des Images demi-fabuleuses, pour ainsi dire, dont cette incrédulité ne feroit point blessée; telles sont la Gloire, la Renommée, la Mort. Je me souviens d'avoir vû ces vers, sur ce que le feu Roi n'avoit pas voulu être harangué par les Compagnies de Justice, & par l'Académie Françoisé, dans une occasion qui cependant en étoit bien digne.

Aux Muses, à Thémis la bouche fut fermée;
Mais dans les vastes airs la libre Renommée

S'échappa , publiant un éloge interdit :
Avide & curieux , l'Univers l'entendit ;
Les Muses & Thémis furent en vain muettes ,
Elle les en vengea par toutes ses Trompettes *.

Voilà , du moins à ce qu'il me paroît ,
les Images demi-fabuleuses & suffisam-
ment fabuleuses , toutes fort ancien-
nes , mises en œuvre d'une maniere &
assés nouvelle & assés heureuse.

Cette ame , qu'on veut que les divi-
nités répandent par tout , y sera égale-
ment répandue , si l'on fait personifier
par une figure reçue de tout le monde
les Etres inanimés , & même ceux qui
n'existent que dans l'esprit , mais qui
ont un fondement bien réel. Les ruines
de Carthage peuvent parler à Marius

* Ces Vers sont tirés d'un Poëme de Mademoiselle Bernard , qui remporta le prix de l'Académie Françoisse en 1693. Mais comme M. de Fontenelle aida cette Demoiselle dans quelques Pièces de Théâtre , & même dans la plupart de ses autres ouvrages , selon M. de Voltaire & M. l'Abbé Trublet , ces Vers pourroient bien être de M. de Fontenelle lui-même. Voyés le *Mercur* d'Avril 1757 , 1 vol. p. 60 & 61.

M. de Fontenelle ne cite pas le dernier vers comme il est dans le Recueil de l'Académie. On y lit :

Seule elle les vengea , &c.

exilé, & le consoler de ses malheurs. La Patrie peut faire ses reproches à César qui va la détruire. Cet art de personifier ouvre un champ bien moins borné & plus fertile que l'ancienne Mythologie.

Si je veux présenter un bouquet avec des vers, je puis dire, ou que Flore s'est dépouillée de ses trésors pour une autre divinité, ou que les fleurs se sont disputé l'honneur d'être cueillies; & si j'ai à choisir entre ces deux Images, je croirai volontiers que la seconde a plus d'ame, parce qu'il semble que la passion de celui qui a cueilli les fleurs ait passé jusqu'à elles.

Nous n'avons prétendu parler jusqu'ici que de la Poësie sérieuse; quant à la badine & à l'enjouée, il n'y a rien à lui retrancher, elle saura faire usage de tout, & un usage neuf; la gaieté a mille droits sur quoi il ne faut pas la chicaner.

Tout ce qui a été dit des deux espé-

tes d'Images fabuleuses & réelles, n'a eu pour objet que de diminuer la supériorité excessive, selon nous, que d'habiles gens donnent aux fabuleuses, & de relever un peu le mérite des autres, que l'on sent peut-être moins. Si nous avons gagné quelque chose sur ces deux articles, il va se présenter à nous des Images d'une nouvelle espèce à examiner. Les fabuleuses ne parlent qu'à l'imagination prévenue d'un faux système; les réelles ne parlent qu'aux yeux; mais il y en a encore d'autres qui ne parlent qu'à l'esprit, & qu'on peut nommer par cette raison *Spirituelles*. Un très-agréable Poète de nos jours * les nomme simplement Pensées, ce qui revient au même. Si l'on veut faire une opposition plus juste entre les Images réelles & les spirituelles ou Pensées, il vaut mieux changer désormais le nom de Réelles en celui de *Matérielles*.

* M. l'Abbé de Bernis, Ode sur les Poètes Lyriques.

Quand M. de la Motte a appellé les
flatteurs,

Idolâtres Tyrans des Rois,

ou qu'il a dit,

Et le crime seroit paisible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui.

Ces expressions, *Idolâtres Tyrans*, *Remords incorruptible*, sont des Images spirituelles. Je vois les flatteurs qui n'adorent les Rois que pour s'en rendre maîtres; & un homme qui, applaudi sur ses crimes par des gens corrompus, porte au-dedans de lui-même un sentiment qui les lui reproche, & qu'il ne peut étouffer. La premiere Image est portée sur deux mots; la seconde sur un seul. On pourroit rapporter du même Auteur un très-grand nombre d'Images pareilles; c'est même sur ce grand nombre qu'on a quelquefois le front de le blâmer.

Les Images matérielles n'offrent aux yeux que ce qu'ils ont vû ; & si elles le leur rendent plus agréable , ce n'est pas à eux proprement , c'est à l'esprit qui vient alors prendre part au Spectacle. Les Images spirituelles peuvent n'offrir à l'esprit que ce qu'il aura déjà pensé , & elles le lui rendront aussi plus agréable , ce qui leur fera commun avec les matérielles ; mais elles peuvent aussi lui offrir ce qu'il n'aura pas encore pensé. Comparons-les toutes deux sur ces différens points.

Le champ de la pensée est sans comparaison plus vaste que celui de la vûe. On a tout vû depuis long-temps ; il s'en faut bien que l'on ait encore tout pensé : cela vient de ce qu'une combinaison nouvelle de pensées connues est une pensée nouvelle , & qui frappe plus comme nouvelle , que ne fera une pareille combinaison , si elle est possible , d'objets familiers aux yeux. Je dis si elle est possible ; car il ne me le paroît guère

de mettre dans la description d'une tem-
pête, d'un printemps, &c. quelque ob-
jet qui ne s'y soit déjà montré bien des
fois.

Les Images matérielles ne nous ap-
prennent rien d'utile à savoir ; les spi-
rituelles peuvent nous instruire utile-
ment, tout au moins elles nous exer-
ceront l'esprit, tandis que les autres
n'amusent guère que les yeux.

Il y a moins de Génies capables de
réussir dans les Images spirituelles, que
dans les matérielles. Différens ordres
d'esprits qui partent des façons de pen-
ser les plus grossières & les plus atta-
chées au corps, vont toujours s'éle-
vant les uns au-dessus des autres, & les
plus élevés sont toujours les moins
nombreux. Plus de gens diront, *la dili-
gente Abeille*, que *le Remords incorruptible*.

Tout cela paroît conclure en faveur
des Pensées comparées aux Images,
telles que nous les entendons ici ; &
l'on pourroit assés légitimement croire

qu'un Ouvrage de Poësie qui auroit moins d'Images que de Pensées, n'en seroit que plus digne de louange.

Nous n'avons encore considéré les Images spirituelles que comme parlant purement à l'esprit, & c'est-là leur moindre avantage; mais elles peuvent parler aussi au cœur, l'émouvoir, l'intéresser, & elles sont les seules qui aient ce pouvoir; gloire la plus précieuse où la Poësie puisse aspirer. Il semble que ses deux branches principales, l'Épique & la Dramatique, deux espèces de fœurs, aient partagé entre elles les Images; l'Épique, comme aînée, a pris les Images matérielles, qui sont aussi les plus anciennes; la Dramatique a pris les spirituelles, qui parlent au cœur, & qui n'ont paru dans le monde qu'après les autres; mais la cadette se trouve la mieux partagée. Lisons-nous autant Homere, Virgile, le Tasse, que Corneille & Racine? Les lisons-nous avec le même plaisir?

J'entens d'ici les réponses qu'on me feroit ; je fai ce que je répondrois à mon tour : mais je n'ai garde de m'engager dans ce labyrinthe ; je coupe au plus court, & voici la question réduite à ses termes les plus simples, & débarassée de toutes circonstances étrangères. Je suppose un Poëme épique & une Tragédie d'une égale beauté chacun en son espèce, d'une égale étendue, écrits dans la même Langue ; je demande lequel de ces deux Ouvrages on lira avec le plus de plaisir ? Comme on pourroit dire que les femmes, qui font une moitié du monde, seroient fort suspectes dans ce jugement, parce qu'elles seroient trop favorables à tout ce qui touche le cœur ; je consens qu'on les exclue, & qu'il n'y ait que des hommes qui jugent. Je ne les crains plus, dès que j'ai supposé que les Ouvrages seroient dans la même Langue ; car si l'un étoit en Grec, par exemple, & l'autre en François, il y a quantité

d'hommes, & même gens de mérite, à qui je ne me fierois pas.

Au-dessus des Images, ou les plus nobles, ou les plus vives qui puissent représenter les sentimens & les passions, sont encore d'autres Images plus spirituelles, placées dans une région où l'esprit humain ne s'élance qu'avec peine; ce sont les Images de l'ordre général de l'Univers, de l'Espace, du Temps, des Esprits, de la Divinité: elles sont métaphisiques, & leur nom seul fait entendre le haut rang qu'elles tiennent; on pourroit les appeller Intellectuelles, pour les faire mieux figurer avec celles dont nous avons parlé, & pour les distinguer de celles qui ne sont que spirituelles. Il s'agit maintenant de savoir si elles conviennent à la Poësie. Il me semble que la plupart des gens entendent que la Poësie se feroit tort, s'aviliroit en traitant ces sortes de Sujets; car tout ce qui tient à la Philosophie, porte avec soi je ne sai quelle idée de Pédanterie

& de Collège, au lieu que la Poësie a par elle-même un certain air de Cour & du grand monde.

Les productions de cette Poësie purement philosophique, seroient telles que peu d'Auteurs en seroient capables, j'en conviens; peu de Lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore; & de ces deux défauts, l'un qui releveroit la gloire des Auteurs, les animeroit bien moins que l'autre ne les refroidiroit; mais cela est étranger à la Poësie, qui par elle-même a droit de s'élever aux Images intellectuelles, si elle peut. La grande difficulté est que ces Images ont une Langue barbare, dont la Poësie ne pourroit se servir sans offenser trop l'oreille sa maîtresse souveraine, & maîtresse très-délicate: mais il peut se trouver un accommodement; la Poësie fera un effort pour ne parler des Sujets les plus philosophiques qu'en sa Langue ordinaire; les Figures bien maniées peuvent aller loin; les Images

même fabuleuses rajeuniront par l'usage nouveau qu'on en fera ; un Philosophe Poète pourra invoquer la Muse, & lui dire :

Sur les aîles de Persée
 Transporte-moi du Lycée
 Au sommet du double Mont.
 Sévère Philosophie,
 Permets que la Poësie
 De ses fleurs orne ton front.

Il est vrai qu'après cela le même Auteur qui ose traiter la question du vuide, une des plus féches & des plus épineuses de l'Ecole, est forcé par sa matiere à devenir plus abstrait, & que les fleurs sont clair-semées sur le front de la Philosophie. Il dit très-bien, mais avec peu d'ornement, & peut-être étoit-il impossible d'y en mettre,

La Nature est mon seul guide ;
 Représentes-moi ce vuide
 A l'infini répandu ;
 Dans ce qui s'offre à ma vûe
 J'imagine l'étendue,
 Et ne vois que l'étendu.

Et encore,

La substance de ce vuide,
Entre les corps supposé,
Se répand comme un fluide;
Ce n'est qu'un plein déguisé.

Si le fond de l'agrément de la Poësie est, comme nous l'avons dit, la difficulté vaincue; certainement traiter ces sortes de matieres en vers, c'est entreprendre de vaincre les plus grandes difficultés; rien ne devrait être plus conforme au génie audacieux de la Poësie, & son triomphe ne seroit jamais plus brillant; mais elle veut être plus modeste, & s'abstenir de toucher aux épines de la Philosophie, soit; elle doit du moins être assés hardie pour ne pas s'effaroucher des grands & nobles Sujets philosophiques, quoique peu familiers à la plupart des hommes.

Je serois fâché que Théophile n'eût osé dire que si Dieu retiroit sa main,

L'impuissance de la Nature
Laisseroit tout évanouir.

Et M. de la Motte, sur la difficulté de connoître la nature de l'ame, que

Vaincue elle ne peut se rendre,
Et ne sauroit ni se comprendre,
Ni se résoudre à s'ignorer.

Mille autres exemples, & même anciens s'il le falloit, prouveroient que la Poësie s'est souvent alliée heureusement avec la plus haute Philosophie. Combien de choses sublimes n'a-t-elle pas dites sur le Souverain Etre, le plus inaccessible de tous aux efforts de l'esprit humain? Si l'on a tant loué Socrate d'avoir rappelé du Ciel la Philosophie, pour l'occuper ici-bas à régler les mœurs des hommes, ne doit-on pas savoir gré à ceux qui font monter jusqu'au Ciel la Poësie, uniquement occupée auparavant d'objets terrestres ou sensibles?

On suppose assés généralement qu'un Poëte ne fait que se jouer ordinairement sur la superficie des choses, la décorer, l'embellir; & s'il veut pénétrer plus avant dans leur nature; si parmi des Ima-

ges extérieures & superficielles , il en mêle de plus profondes & de plus intimes ; en un mot , des réflexions d'une certaine espèce , qui n'appartiennent pourtant pas uniquement à l'Ecole philosophique , on donne à cet Auteur le nom de Poète Philosophe. J'aurois cru naturellement que c'eût été là une louange ; mais non , dans l'intention de la plupart des gens , c'est un blâme. Un Poète doit être tout embrasé d'un feu céleste ; & autant qu'il est Philosophe , c'est autant d'eau versée sur ce beau feu. Ceci mérite d'être un peu discuté.

Un Général d'Armée doit être plein de courage , d'ardeur , d'intrépidité ; d'un autre côté , il doit être extrêmement prudent , avisé , craignant tout : voilà le chaud & le froid mêlés ensemble , tous deux à un haut degré ; sans tout cela , ce n'est plus M. de Turenne.

Sans entrer dans aucun détail , il se trouvera toujours que les grands caracteres & les plus estimables sont formés

més de qualités contraires réunies, & réunies au plus haut point où elles puissent subsister ensemble malgré leur contrariété : cette réunion ainsi conditionnée ne peut être qu'extrêmement rare ; & de là vient qu'on lui doit tant d'estime.

Redescendons à notre sujet. Ne dit-on pas communément le sage Virgile, en prétendant le louer ? On suppose bien d'ailleurs que c'est un très-grand Poète, & même le plus grand de tous. De sage à Philosophe il n'y a pas loin : on pourroit même prouver que Virgile a été dans ses Ouvrages Philosophe, proprement dit, autant qu'il l'a pû.

Le Poète Philosophe n'est donc pas à blâmer ; au contraire, il est très-estimable d'avoir réuni en lui deux qualités contraires & rarement jointes : il fera bien plus aisé de trouver des fous de la façon du feu divin.

Mais si on est plus Philosophe que Poète, qu'en faudra-t-il penser ? Premièrement, je voudrois que cette diffé-

rence fût prouvée. Qu'on me dise laquelle des grandes qualités opposées de M. de Turenne dominoit en lui ; car je reprends cette comparaison, bien entendu que le Poëte ne s'en enorgueillira pas trop. M. de Turenne étoit hardi & entreprenant quand il le falloit, prudent & retenu quand il le falloit ; s'il a été plus souvent l'un que l'autre, c'est qu'il le falloit. Pour dire que l'un dominoit sur l'autre, il faudroit qu'il eût été l'un quand il falloit être l'autre, & même plusieurs fois : tout cela s'applique de soi-même au Poëte Philosophe.

En second lieu, si quelque chose a dominé dans M. de Turenne, il me semble que l'on conviendrait assés, quoique sans preuves bien exactes, que ç'a été la partie de la prudence & de la conduite ; & cela seroit favorable au Poëte plus Philosophe que Poëte.

Ne faisons aucune grace à cet homme-là, & mettons tout au pis sur son compte. Il aplû, il a diverti comme Poëte,

car il faut nécessairement le supposer bon Poëte ; mais il a beaucoup plus instruit, beaucoup plus approfondi les Sujets comme Philosophe, & même pour charger encore plus l'accusation, on voit évidemment qu'il a eu plus d'envie d'instruire & de raisonner, que de divertir & de plaire. En vérité, aura-t-on le front de lui reprocher de semblables torts ?

Il n'est pas douteux que la Philosophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection. De-là se répand une lumière qui ne se renferme pas dans la région philosophique, mais qui gagne toujours comme de proche en proche, & s'étend enfin sur tout l'empire des Lettres. L'ordre, la clarté, la justesse, qui n'étoient pas autrefois des qualités trop communes chés les meilleurs Auteurs, le sont aujourd'hui beaucoup davantage, & même chés les médiocres. Le changement en bien jusqu'à un certain point est assés sensible par-

tout. La Poësie se piquera-t-elle du glorieux privilège d'en être exempte ?

Les Philosophes anciens étoient plus Poètes que Philosophes ; ils raisonnoient peu , & enseignoient avec une entière liberté tout ce qu'ils vouloient. Quand les Poètes modernes seroient plus Philosophes que Poètes, on pourroit dire que chacun a son tour ; & à parler sérieusement, si ces changemens de Scène doivent arriver, ils se trouveront arrangés comme l'ordre naturel des choses le demande.

Après qu'on a accusé un Poète d'être plus Philosophe que Poète, on peut bien l'accuser aussi d'avoir plus d'esprit que de talent ; l'un est assés une suite de l'autre, & les idées, quand on vient à les développer, sont bien liées : on entend par le mot de talent un certain mouvement impétueux & heureux qui vous porte vers certains objets, & les fait saisir juste sans avoir aucun besoin du secours de la réflexion. Je dis *aucun* ;

car pour peu qu'on en ait besoin, c'est autant de rabattu sur l'essence & sur le mérite du talent. L'esprit, par opposition au talent, est la raison éclairée qui examine les objets, les compare, fait des choix à son gré, & y met autant de temps qu'elle le juge nécessaire. Le talent est comme indépendant de nous, & ses opérations semblent avoir été produites en nous par quelque être supérieur qui nous a fait l'honneur de nous choisir pour ses instrumens; d'ailleurs elles sont promptes, ce qui a encore très-bonne grace. Pour ce qu'on appelle esprit, ce n'est que nous; nous sentons trop que c'est nous qui agissons. La difficulté & la lenteur des opérations ne nous permettent pas de l'ignorer. Voilà la cause de cette préférence que l'on donne volontiers au talent sur l'esprit; car la raison humaine souvent trop orgueilleuse, peut aussi quelquefois être trop humble.

Ce qu'on appelle instinct dans les

Animaux, est le talent purement talent, & porté à son plus haut point. Nous admirons les loges des Castors, les ruches des Abeilles, & mille autres effets d'une industrie nullement ou du moins très-peu éclairée par une intelligence; une infinité d'hommes n'en feroient pas autant sans y mettre toute l'intelligence qu'ils auroient en partage. Une ruche est d'une structure sans comparaison plus ingénieuse que la cabane d'un Huron. Dans l'enfance du monde les ruches ont été aussi parfaites qu'elles le sont aujourd'hui. Voilà bien des sujets d'exalter l'instinct ou le talent. Mais les endroits mêmes par où on l'exalteroit sont ceux qui découvrent son extrême imperfection. Il fait bien ce qu'il fait, mais il ne le fait jamais que de la même manière; il est renfermé dans de certaines bornes bien marquées, d'où absolument il ne peut sortir; il ne se perfectionne jamais. La première ruche valoit mieux que la première cabane;

mais elle vaut infiniment moins que les maisons qui ont succédé aux cabanes, que les Palais, que les Temples.

Il est impossible qu'il y ait des hommes absolument à talent, comme les Abeilles ou les Castors, & totalement privés de lumière. Il est très-difficile qu'il y ait des gens d'un esprit très-lumineux, & qui n'ayent aucun talent, aucune disposition naturelle & machinale qui les détermine à porter leurs lumières d'un côté plus que d'un autre. On ne peut que comparer ceux qui auront une forte dose de talent, & une foible dose d'esprit, avec ceux dont le caractère sera formé du mélange opposé : lesquels mériteront la préférence ?

Ceux de la première espèce auront dans leurs productions une grande facilité, de la nouveauté, une singularité frappante ; ils seront renfermés dans un genre où ils brilleront dès leurs premiers commencemens, & ne feront pas dans la suite de grands progrès ; ils se corrigeront peu de leurs défauts, même

des plus grands, seront mauvais juges de leurs propres ouvrages, & peu capables d'instruire.

Ceux de la seconde espèce seront plus lents dans leurs productions, & plus foibles dans les commencemens; mais ils acquerront toujours & plus de facilité, & plus de perfection; ils sauront vaincre leurs défauts, & se rendre maîtres d'eux-mêmes; ils verront clair à ce qu'ils feront, & pourront communiquer les industries qui leur auront réussi; ils sortiront à leur gré de leur genre principal, & feront ailleurs des courses heureuses.

On voit assés que dans les premiers l'esprit nuit au talent; il les empêche d'être aussi parfaits que les Castors & les Abeilles, parce qu'étant aussi imparfait qu'on le suppose ici, il ne fait que traverser par des lumieres fausses le précieux aveuglement du talent. Dans les seconds, au contraire, le talent foible est infiniment aidé par l'esprit qui l'éclaire, le guide, & en tire ce qu'il n'auroit

n'auroit pas produit abandonné à lui-même ; en un mot, l'esprit peut absolument se passer du talent, & le talent ne peut pas également se passer de l'esprit. L'esprit fait quelles sont les sources où la Poësie prend ses beautés ; il fait reconnoître les vraies d'avec les fausses ; il ira chercher les vraies, & les trouvera peut-être seulement avec plus de travail & plus lentement ; le talent trouvera sans chercher, si l'on veut, trouvera encore, si l'on veut, les vraies, mais par hasard, & se contentera assés souvent de fausses.

Tout cela ne s'entend que des cas extrêmes qui n'existent peut-être jamais dans la nature, mais qui ont l'avantage d'être plus aisés à saisir, quand on veut entrer dans des discussions un peu fines. Réellement tous les génies au-dessus du commun, sont un assemblage d'esprit & de talent combinés selon une infinité de degrés différens ; les plus parfaits feront certainement

ceux où ils se trouveroient égaux dans un haut degré ; mais s'il faut que l'un des deux domine , il me semble qu'on ne devroit pas beaucoup hésiter à se déterminer pour l'esprit : il est vrai que ce sera lui qui jugera dans sa propre cause ; mais où trouvera-t-on un autre Juge ?

Nous avons déjà jetté en avant quelques semences d'une prédiction hasardée. Peut-être viendra-t-il un temps où les Poètes se piqueront d'être plus Philosophes que Poètes, d'avoir plus d'esprit que de talent , & en seront loués. Tout est en mouvement dans l'Univers , & à tout égard ; & il paroît bien avéré que le genre humain , du moins en Europe , a fait quelques pas vers la raison ; mais une si grande & si pesante masse ne se meut qu'avec une extrême lenteur. Si ce mouvement continuoit du même côté , & supposé qu'il souffrît de grandes interruptions , ce qui n'est que trop naturel , s'il reprenoît tou-

jours de ce côté-là, ce qu'on peut légitimement espérer, n'en arriveroit-il pas des changemens dans les affaires de l'esprit, & ce qui n'est fondé que sur d'agréables phantômes, n'auroit-il rien à craindre ?

J'avoue que la Poësie par son langage mesuré qui flatte l'oreille, & par l'idée qu'elle offre à l'esprit d'une difficulté vaincue, a des charmes réels; & bien, ils subsisteront, on les lui laissera, mais à condition qu'elle donnera moins au talent qu'à l'esprit, moins aux ornemens qu'au fond des choses.

Et que seroit-ce, si l'on venoit à découvrir & à s'assurer que ces ornemens pris dans un système absolument faux & ridicule, exposés depuis long-temps à tous les passans sur les grands chemins du Parnasse, ne sont pas dignes d'être employés, & ne valent pas la peine qu'ils coûtent encore à employer ? Qu'enfin, car il faut être hardi quand on se mêle de prédire, il y a de la puérilité

à gêner son langage uniquement pour flatter l'oreille, & à le gêner au point que souvent on en dit moins ce qu'on vouloit, & quelquefois autre chose?

Certainement ce ne sera que dans les matieres sérieuses, celles du Poëme épique, par exemple, que l'on pourra trouver cette puérilité mal placée. Elle aura toujours très-bonne grace dans la Poësie galante & enjouée, & même les plus vieilles Fables y paroîtront avec de nouvelles parures que ce badinage saura bien leur donner; car il a une infinité de ressources qui n'appartiennent qu'à lui. Quand les hommes se portent pour graves & sérieux, la raison leur tient rigueur, & n'entend pas raillerie; mais quand ils ne se portent que pour enfans, elle joue volontiers elle-même avec eux.

Quelque révolution qui puisse arriver, la Musique qui sera immortelle conserveroit la Poësie, du moins celle qui lui seroit nécessaire; & en ce cas-là,

si la Poësie est née de la Musique, elle
devroit sa conservation à ce qui lui a
donné naissance; il faudroit cependant
que l'on ne s'avisât pas de ne chanter
qu'en prose, ce qui seroit possible, puis-
que nous chantons depuis long-temps
de simple prose, & peu recherchée,
avec un si grand succès. Pour l'autre
origine de la Poësie, qui sont les loix,
il y a toute apparence qu'elles ne la
conserveront pas, & qu'on ne revien-
dra jamais à les mettre en vers.



AVERTISSEMENT.

*E*N lisant ce petit Traité, on aura pû trouver mauvais que j'aye été jusqu'à de certaines idées plus métaphisiques, plus abstraites qu'on ne l'eût cru nécessaire. Cela pourroit bien être, absolument parlant; mais j'ai eu en vûe de répondre à de certains reproches faits de bonne part à feu M. de la Motte, d'être plus Philosophe que Poète, d'avoir plus de Pensées que d'Images, &c. J'espere que l'on approuvera du moins mon zèle pour un homme en qui j'ai vû un génie propre à tout, & les mœurs les plus estimables & les plus aimables, assemblage rare & précieux.





DISCOURS

*Lû dans l'Assemblée publique
du 25 Août 1749.*

L'ACADÉMIE juge à propos de prendre l'occasion de cette Assemblée publique, pour avertir ceux qui aspireront aux Prix de Poësie que nous proposons ici tous les ans, d'être aussi exacts sur la Rime, que l'ont été tous nos bons Poëtes du siècle passé. Quelques Ouvrages modernes, qui, quoiqu'ils manquassent souvent de cette exactitude, n'ont pas laissé de réussir à un certain point, ont donné un exemple commode, qui a été aussitôt saisi avec ardeur, & prospere de jour en jour.

L'Académie s'en est apperçue bien

E e iiij

fenfiblement dans un grand nombre des Ouvrages de Poësie qu'elle a reçus cette année; & elle croit qu'il est de son devoir de s'opposer au progrès de l'abus, en déclarant que dans ses jugemens elle se conduira à cet égard avec toute la rigueur convenable.

Cette rigueur va peut-être scandaliser quelques personnes. Qu'est-ce que la Rime, dira-t-on? N'est-ce pas une pure bagatelle? J'en conviens, à parler selon la pure raison; mais le nombre réglé des syllabes, un repos fixé au milieu de nos grands vers, ou la *Césure*, ne sont-ce pas aussi des bagatelles précisément de la même espèce? Traitez-les comme vous voulés traiter la Rime, négligés-les autant, les proportions gardées, & vous n'aurez plus de Poësie Françoisse, rien qui la distingue de la prose. On peut même remarquer ici à l'avantage de la Rime, que des trois conditions ou règles arbitraires qui distinguent dans notre Langue la Poësie

d'avec la prose, la Rime est celle qui la distingue le plus ; elle en fait plus elle seule que les deux autres ensemble, & il est clair qu'elle en doit être d'autant plus soigneusement conservée.

Ne sont-ce pas les difficultés vaincues qui font la gloire des Poètes ? N'est-ce pas sur cet unique fondement, par cette seule considération qu'on leur a permis une espèce de langage particulier, des tours plus hardis, plus imprévûs ; enfin ce qu'ils appellent eux-mêmes, en se vantant, un beau, un noble, un heureux *délire*, c'est-à-dire en un mot, ce que la droite raison n'adopterait pas ? S'ils ne se soumettent pas aux conditions apposées à leurs privilèges, on aura droit de les condamner à redevenir sages.

Il ne faut pas traiter de la même manière les Arts utiles & ceux qui ne sont qu'agréables. Les utiles le sont d'autant plus, qu'ils sont d'une plus facile exécution ; la raison en est évidente : au

contraire, les Arts purement agréables perdroient de leur agrément à devenir moins difficiles, puisque c'est de leur difficulté que naît tout le plaisir qu'ils peuvent faire. Le plus grand inconvénient qu'on auroit à craindre, ce seroit que le nombre des Poètes ne diminuât : & bien, il faudroit se résoudre à prendre ce mal-là en patience; certainement nous ne perdriens pas les grands Génies, ils n'en seroient que plus excités à user de toute leur force; & le sentiment intérieur de cette même force ne leur permettroit pas de demeurer oisifs.

Ce que l'Académie voudroit faire aujourd'hui chés nous, on croiroit presque qu'il s'est fait de soi-même chés les Latins. Les fragmens d'Ennius ne nous donnent l'idée que d'une versification extrêmement lâche, & qui se permettoit à peu près tout ce qu'elle vouloit.

Lucrece vient ensuite qui se permet

moins, mais encore beaucoup. Virgile paroît; il abolit une infinité des anciens privilèges, & tout le Parnasse Latin obéit. Cette Poësie étoit toujours allée en augmentant à la fois de difficulté & de perfection; & elle s'est maintenue en cet état, du moins à l'égard de la difficulté & des règles pendant plus de quatre siècles; après quoi un affreux déluge de barbarie a tout abîmé. Si nous voulions en croire les Novateurs d'aujourd'hui sur la Rime, nous ferions précisément le contraire de ce qu'ont fait les Latins arrivés à leur beau siècle; ils s'y sont tenus long-temps: nous, dès que nous serions arrivés au nôtre (car nous pouvons hardiment qualifier ainsi celui de Louis XIV.) nous nous presserions volontairement d'en déchecoir; ce seroit pousser bien loin l'inconstance qu'on nous reproche tant.

Il est vrai cependant que les Novateurs peuvent avoir des chefs qui agiront par un autre motif, par la noble

ambition d'être à la tête d'un parti ; d'une espèce de révolution dans les Lettres , de quelque chose enfin : & en ce cas , ils ont raison de croire qu'ils engageront mieux leurs gens par une diminution , que par une augmentation de travail.

Si nous remontions jusqu'aux Grecs , nous trouverions que chés eux la Poësie a toujours marché aussi , en resserant elle-même ses chaînes. Homere qui est à la tête de tout , est si excessivement licencieux , qu'il ne paroît presque pas possible d'y rien ajouter à cet égard ; & il étoit bien naturel que l'on se fît un honnête scrupule d'aller si loin. Mais je ne veux pas m'engager dans une discussion trop étendue , & pour tout dire , dont je ne serois pas capable. Renfermons-nous chés les Latins : comparons leurs gênes avec les nôtres. Ce seroit un long détail , si l'on vouloit : mais il me semble que tout l'essentiel de ce parallele peut se réduire à deux chefs principaux.

1°. Sur les six pieds qui composent un vers hexamètre latin, il n'y a que les deux derniers qui soient assujétis à être d'une certaine quantité; les quatre premiers sont *libres*, non absolument, mais par rapport aux deux autres. De cette structure du vers hexamètre, il résulte qu'il y a un assés grand nombre de mots latins qui n'y peuvent jamais entrer. Voilà donc la Langue Latine appauvrie d'autant; & la difficulté de s'exprimer en vers, augmentée. Chés nous, les règles du grand vers n'excluent aucun mot, à moins qu'il ne fût de sept syllabes, ce qui est très-rare.

2°. En Latin, les mots exclus du vers hexamètre peuvent se refugier dans les Phaleuques, dans les Odes Alcaïques, &c. Mais là il n'y a aucun pied libre, comme il y en avoit dans l'hexamètre; & c'est là tout ce qu'on a pû imaginer de plus cruel & de plus tyrannique. Le François n'a rien d'approchant. Jusquelà les Latins, qui accablés d'un joug si

pesant, n'ont pas laissé de s'élever jusqu'où nous ne pouvons guère que les suivre, ont du côté des difficultés vaincues, un avantage infini sur nous.

Mais il faut avouer qu'ils avoient une commodité qu'on peut aussi appeller infinie, & dont nous sommes presqu'entièrement privés; c'est l'inversion des mots. Je crois qu'on pourroit prouver par leurs meilleurs Poètes, que cette inversion étoit, à très-peu de chose près, totalement arbitraire; & cela supposé, il est certain que cinq mots seulement peuvent être arrangés en cent vingt façons différentes; dix mots iroient à plus de trois millions. Horace dit galamment & ingénieusement à l'aimable Pirrha, qu'il s'étoit sauvé du naufrage dont il étoit menacé par ses charmes; & voici très-littéralement & dans la dernière exactitude ses propres mots : *Une muraille sacrée marque par un Tableau votif que j'ai appendu au puissant Dieu de la Mer mes vêtements tout mouil-*

lès. L'image est poétique & heureuse : cela fait au moins onze mots latins ; & voici comment ils ont été arrangés par Horace pour faire les vers qu'il vouloit.

*Par un Tableau une sacrée votif muraille
marque tout mouillés que j'ai appendu au puis-
sant mes vêtemens de la Mer Dieu. J'ai vû
des gens d'esprit, mais qui ne savoient
point le Latin, fort étonnés qu'Horace
eût parlé ainsi ; & d'autres qui avoient
fait leurs études, étonnés encore de ce
qu'ils ne l'avoient pas été jusque-là.
Tout ce que je prétens présentement,
c'est que l'arrangement qu'Horace don-
ne à ces onze mots latins, est tel, que
l'on voit assés qu'une infinité d'autres
arrangemens pareils auroient été éga-
lement recevables ; que ces arrange-
mens étoient donc arbitraires ; que puis-
qu'il s'agissoit d'onze mots, il y avoit
plus de dix millions d'arrangemens pos-
sibles ; & que quand il y en auroit eu
quelques-uns d'absolument insupporta-
bles, il en restoit encore un nombre*

prodigieux plus que suffisant pour y satisfaire.

Que les Latins n'ayent dans un certain genre de vers aucune syllabe libre, mais une entière liberté de placer les mots comme ils voudront; & que nous n'ayons aucune gêne sur les syllabes, mais un extrême assujettissement à un certain ordre des mots, & cela en tout genre de vers; il me semble qu'il ne seroit pas aisé de juger de quel côté il y auroit plus ou moins de difficulté, & qu'on pourroit supposer ici une égalité assez parfaite. Mais s'il est question de savoir laquelle des deux pratiques est la plus raisonnable, la décision pourra être assez prompte; certainement la licence effrénée des transpositions produira souvent de l'obscurité & de l'embarras; exigera du Lecteur, & principalement de l'Auditeur, une attention pénible, qui n'ira qu'à entendre le sens littéral, & non à envisager l'idée; & produira dans la phrase une confusion & un chaos où l'on

l'on ne se reconnoîtra un peu que lorsqu'on sera parvenu jusqu'au bout. Souvenons-nous du morceau cité d'Horace. Il y a là un *tout mouillés* adjectif détaché de son substantif, qu'on verra quelque temps après ; jusque-là ce mot n'a aucun rapport à tout ce qui l'environne, & il paroît tout-à-fait hors d'œuvre & comme suspendu en l'air. Il faudra faire effort pour s'en souvenir, & le rejoindre au mot de *vêtemens* quand il daignera paroître.

Mais n'est-il pas à propos que le Poëte prenne tous les moyens possibles d'empêcher que l'attention qu'on lui donne ne se relâche ? Sans doute, il les doit prendre ; mais il faut que ce soit à ses dépens, & non aux dépens de l'Auditeur. Le Poëte n'est fait que pour le plaisir d'autrui ; moins il vendra cher celui qu'il fera, plus il en fera ; il doit se sacrifier de bonne grace, sans songer jamais à faire partager ses peines.

Nous étions partis de la Rime, &

nous voilà arrivés bien loin, & peut-être beaucoup trop loin, sur un sujet si léger. Nous demandons cependant la permission de dire encore un mot. En supposant que la Rime soit régulière, quelle sera sa plus grande perfection possible?

Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de se trouver ensemble*, a dit un homme d'esprit, en se moquant d'un mauvais assortiment de mots. J'applique cela à la Rime, mais en le renversant, & je dis qu'elle est d'autant plus parfaite, que les deux mots qui la forment sont plus étonnés de se trouver ensemble. J'ajoute seulement qu'ils doivent être aussi aisés qu'étonnés. Si vous avés fini un vers par le mot d'*ame*, il vous fera bien aisé de trouver le mot de *flame* pour finir l'autre. Non-seulement il y a peu de mots de cette terminaison dans la Langue; mais de plus ceux-ci ont entr'eux une telle affinité pour le sens, qu'il

fera très-difficile que le Discours où le premier sera employé, n'admette ou même n'amene nécessairement le second. La Rime est légitime; mais c'est presque un mariage. Je dis qu'alors les mots ne sont pas *étonnés*, mais ennuyés de se rencontrer.

Si au contraire vous faites rimer *fable* & *affable*, & je suppose que le sens des deux vers soit bon, on pourra dire que les deux mots seront *étonnés* & bien aises de se trouver. On en voit assés la raison, en renversant ce qui vient d'être dit. Ce seront là des Rimes riches & heureuses.

Toute Langue cultivée se partage en deux branches différentes, dont chacune a un grand nombre de termes que l'autre n'emploie point; la branche sérieuse & noble, la branche enjouée & badine. On pourroit croire que les Poëtes sont plus obligés de bien rimer dans le sérieux que dans le badin; mais pour peu qu'on y pense, on verra que c'est le

contraire. Leur assujettissement à la Rime doit être d'autant plus grand, qu'il leur est plus aisé d'y satisfaire. Or la Langue badine est de beaucoup la plus abondante & la plus riche; outre tous les termes qui lui sont propres, & auxquels l'autre n'ose jamais toucher, elle a tous ceux de cette autre, sans exception, qu'elle peut tourner en plaisanterie tant qu'elle voudra. Elle peut aller même jusqu'à en forger de nouveaux. Il est bien juste que la joie si nécessaire aux hommes ait quelques privilèges.





RÉPONSE

De M. DE FONTENELLE,
*Directeur de l'Académie Fran-
çoise, au Discours prononcé
par M. L'EVESQUE DE
RENNES, le jour de sa
réception 25 Septembre 1749.*

MONSIEUR,

CE que nous venons d'entendre ne nous a point surpris; nous savions il y a long-temps que dès votre entrée dans le monde on jugea qu'à beaucoup d'esprit naturel, & à une grande capacité dans les matieres de l'Etat Ecclésiastique que vous aviez embrassé;

vous joignies l'agréable don de la parole, qui ne s'attache pas toujours au plus grand fond d'esprit, & encore moins à des connoissances également épineuses, & éloignées de l'usage commun. Nous savions qu'après avoir été nommé Evêque de la Capitale d'une grande Province qui se gouverne par des Etats, votre Dignité qui vous mettoit à la tête de ces Etats, vous avoit donné occasion d'exercer souvent un genre d'éloquence peu connu parmi nous, & qui tient assés du caractère de l'éloquence Grecque & Romaine. Les Orateurs François, excepté les Orateurs sacrés, ne traitent guère que des sujets particuliers, peu intéressans, souvent embarrassés de cent minuties importantes, souvent avilis par les noms mêmes des principaux Personnages. Pour vous, MONSIEUR, vous aviez toujours en main dans vos Discours publics les intérêts d'une grande Province combinés avec ceux du Roi ;

vous étiez, si on ose le dire, une espèce de Médiateur entre le Souverain qui devoit être obéi, & les Sujets qu'il falloit amener à une obéissance volontaire. De-là vous avés passé, MONSIEUR, à l'Ambassade d'Espagne, où il a fallu employer une éloquence toute différente, qui consiste autant dans le silence que dans les discours. Les intérêts des Potentats sont en si grand nombre, si souvent & si naturellement opposés les uns aux autres, qu'il est difficile que deux d'entr'eux, quoiqu'étroitement unis par les liens du sang, soient parfaitement d'accord ensemble sur tous les points, ou que leur accord subsiste long-temps. Les deux Branches de la Maison d'Autriche n'ont pas toujours été dans la même intelligence. L'une des deux Maisons Royales de Bourbon vous a chargé de ses affaires auprès de l'autre. La Renommée, quoique si curieuse, sur tout des affaires de cette nature, quoique si

ingénieuse & même si hardie à deviner ; ne nous a rien dit de ce qui s'est passé dans un intérieur où vous avés eu besoin de toute votre habileté ; & cela même vous fait un mérite. Seulement nous voyons que l'Espagne, pour laquelle vous avés dû être le moins zélé, ne vous a laissé partir de chés elle que revêtu du titre de Grand de la premiere Classe, honneur qu'elle est bien éloignée de prodiguer.

Le grand Cardinal de Richelieu, lorsqu'il forma une Société de Gens presque tous peu considérables par eux-mêmes, connus seulement par quelques talens de l'esprit, eût-il pû, même avec ce sublime génie qu'il possédoit, imaginer à quel point eux & leurs successeurs porteroient leur gloire par ces talens, & par leur union ? Eût-il osé se flatter que dans peu d'années les noms les plus célèbres de toute espèce ambitionneroient d'entrer dans la liste de son Académie ; que dès qu'elle auroit
perdu

perdu un Cardinal de Rohan, il se trouveroit un autre Prélat, tel que vous, MONSIEUR, prêt à le remplacer ?

Le nom de Rohan seul fait naître de grandes idées. Dès qu'on l'entend, on est frappé d'une longue suite d'illustres Ayeux, qui va se perdre glorieusement dans la nuit des siècles ; on voit des Héros dignes de ce nom par leurs actions, & d'autres Héros dignes de ces Prédécesseurs ; on voit les plus hautes Dignités accumulées, les alliances les plus brillantes, & souvent le voisinage des Trônes : mais en même tems il n'est que trop sûr que tous ces avantages naturels, si précieux aux yeux de tous les hommes, seroient des obstacles qu'auroit à combattre celui qui aspireroit au mérite réel des vertus, telles que la bonté, l'équité, l'humanité, la douceur des mœurs. Tous ces obstacles, dont la force n'est que trop connue par l'expérience, non-seulement M. le Cardinal de Rohan, durant tout le cours de sa vie,

les surmonta, mais il les changea eux-mêmes en moyens, & de pratiquer mieux les vertus qu'ils combattoient, & de rendre ces vertus plus aimables. Il est vrai, pour ne rien dissimuler, qu'il y étoit extrêmement aidé par l'extérieur du monde le plus heureux, & qui annonçoit le plus vivement & le plus agréablement tout ce qu'on avoit le plus d'intérêt de trouver en lui. On fait ce qu'on entend aujourd'hui, en parlant des Grands, par le don de représenter. Quelques-uns d'entr'eux ne savent guère que représenter; mais lui, il représentoit & il étoit.

Dès son jeune âge destiné à l'Etat Ecclésiastique, il ne crut point que son nom, ni un usage assés établi chés ses pareils, pussent le dispenser de savoir par lui-même. Il fournit la longue & pénible carrière prescrite par les Loix avec autant d'assiduité, d'application, de zèle, qu'un jeune homme obscur, animé d'une noble ambition, & qui

n'auroit pû compter que sur un mérite acquis. Aussi dès ces premiers temps se fit-il une grande réputation dans l'Université; les Dignités & les Titres qui l'attendoient, pour ainsi dire, avec impatience, ne laissoient pas de venir le trouver selon un certain ordre.

Il étoit à l'âge de trente-un ans Coadjuteur de M. le Cardinal de Furstemberg, Evêque & Prince de Strasbourg, lorsqu'il survint dans cette Académie un de ces incidens qui en troublent quelquefois la paix, & fournissent quelque légère pâture à la malignité du Public. Le principe général de ces espèces d'orages est la liberté de nos élections, liberté qui ne nous en est pas cependant, ainsi qu'aux anciens Romains, moins nécessaire, ni moins précieuse. Ce fut en de pareilles circonstances que le Coadjuteur de Strasbourg se montra, & calma tout; & je puis dire hardiment qu'il entra dans cette Académie par un bienfait. Avec quel redoublement & de

joie & de reconnoissance ne lui fîmes-nous pas ensuite nos complimens sur le chapeau de Cardinal, sur la Charge de Grand Aumônier de France; Dignités dont l'éclat rejaillissoit sur nous, & qui nous élevoient toujours nous-mêmes de plus en plus?

Nous savons assés en France ce que c'est que les affaires de la Constitution. Ne fussent-elles que Théologiques, elles feroient déjà d'une extrême difficulté: un grand nombre de gens d'esprit ont fait tous les efforts possibles pour découvrir quelques nouveaux rayons de lumiere dans des ténèbres sacrées, & ils n'ont fait que s'y enfoncer davantage; peut-être eût-il mieux valu les respecter d'un peu plus loin. Mais les passions humaines ne manquerent pas de survenir, & de prendre part à tout, voilées avec toute l'industrie possible, d'autant plus difficiles à combattre, qu'il ne falloit pas laisser sentir qu'on les reconnût. Le Roi convoqua sur ce sujet des assem-

blées d'Evêques, à la tête desquelles il mit Monsieur le Cardinal de Rohan. Que l'on réfléchisse un instant sur ce qu'exige une pareille place dans de pareilles conjonctures, & l'on jugera aussitôt qu'un Prélat avec peu de talens, peu de savoir, des lumieres acquises dans le besoin, moment par moment, empruntées en si bon lieu que l'on voudra, eût paru bien vîte à tous les yeux tel qu'il étoit naturellement. J'atteste la Renommée sur ce qu'elle publia alors dans toute l'Europe à la gloire du Prélat dont nous parlons. Il joignit même au mérite de grand homme d'Etat, & de savant Evêque, un autre mérite de surcroît, qu'il ne nous siéroit pas de passer sous silence, quoique réellement fort inférieur; il fut quelquefois obligé de porter la parole au Roi à la tête du respectable Corps qu'il présidoit, & il s'en acquitta en véritable Académicien.

Il fut envoyé quatre fois à Rome par le Roi pour des élections de Souverains

Pontifes. Il n'y a certainement rien sur tout le reste de la Terre, qui ressemble à un Conclave. Là sont renfermés sous des Loix très-étroites & très-gênantes, un certain nombre d'hommes du premier ordre & du premier mérite en différentes Nations, qui n'ont tous que le même objet en vûe, & tous différens intérêts par rapport à cet objet. La Nation Italienne est de beaucoup la plus nombreuse, très-spirituelle par une faveur constante de la Nature, dressée par elle-même aux négociations, adroite à tendre des pièges subtils & imperceptibles, à pénétrer finement les apparences trompeuses, qui couvrent le vrai, & même les secondes ou troisièmes apparences, qui pour plus de sûreté couvrent encore les premières. M. le Cardinal de Rohan ne fut que prudent, que circonspect, sans artifice & sans mystère, ouvertement zélé pour les intérêts de la Religion & de la France, & il ne laissa pas de réussir, & de s'attirer une extrême

considération des Italiens les plus habiles. Des exemples pareils, un peu plus fréquens, rendroient peut-être au vrai plus de crédit qu'il n'en a aujourd'hui, ou du moins plus de hardiesse de se montrer.

Toute la partie du Diocèse de Strasbourg située au-delà du Rhin appartient en Souveraineté à l'Evêque qui en prend l'investiture de l'Empereur. D'un autre côté l'Evêché de Strasbourg est extrêmement mêlé de Luthériens autorisés par des traités inviolables. M. le Cardinal de Rohan avoit à soutenir le double personnage, & de Prince souverain & d'Evêque Catholique. Prince, il gouverna ses Sujets avec toute l'autorité, toute la fermeté de Prince, & en même temps avec toute la bonté, toute la douceur qu'un Evêque doit à son Troupeau; seulement il y joignit l'esprit de conquête si naturel aux Princes, mais l'esprit de conquête Chrétien. Il employa tous ses soins, mais ses soins uni-

quement, à ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étoient écartés; il étoit né avec de grands talens pour y réussir; & en effet le nombre des Catholiques est sensiblement augmenté dans le Diocèse de Strasbourg.

De cette augmentation, moins difficile à continuer qu'elle n'étoit à commencer, il en a laissé le soin à un Neveu, son digne successeur, déjà revêtu de ses plus hautes Dignités. Quelle gloire pour nous, que le titre d'Académicien n'ait pas été négligé dans une si noble & si brillante succession!

Après tout ce qui vient d'être dit, nous dédaignons presque de parler de la magnificence de cet illustre Cardinal. La magnificence considérée par rapport aux Grands, est plutôt un grand défaut quand elle y manque, qu'un grand mérite quand elle s'y trouve. Son essence est d'être pompeuse & frappante; sa perfection seroit d'avoir quelque effet utile & durable. Notre grand Prélat l'a

pratiquée de toutes les manieres. Tantôt il a fait des présens rares à des Souverains, tantôt il a répandu ses bienfaits dans les lieux de sa dépendance qui en avoient besoin, tantôt il a construit des Palais superbes, tantôt il a doté pour tous les siècles à venir un assés grand nombre de filles indigentes. Dans toutes les fêtes où pouvoient entrer la justesse & l'élégance du goût François, il n'a pas manqué de faire briller aux yeux des Etrangers cet avantage, qui, quoiqu'assés superficiel en lui-même, n'est nullement indigne d'être bien ménagé.

Je sens, MESSIEURS, que je vous fais un portrait, & fort étendu, & peut-être peu vraisemblable à force de rassembler trop de différentes perfections; on m'accusera de cet esprit de flatterie qu'on se plaît à nous reprocher. Je vous demande encore un moment d'attention, & j'espère que je serai justifié.

Le ROI a dit : *C'est une vraie perte que celle du Cardinal de Rohan; il a bien servi*

l'Etat, il étoit bon Citoyen & grand Seigneur ; je n'ai jamais été harangué par personne qui m'ait plû davantage.

Je crois n'avoir plus rien à dire sur le reproche de flatterie. J'ajouterai seulement que de cet éloge fait par le Roi, il en résulte un plus grand pour le Roi lui-même. Il fait connoître, il fait apprécier le mérite de ses Sujets ; & combien toutes les vertus, tous les talens doivent-ils s'animer dans toute l'étendue de sa domination ! C'est-là ce qui nous intéresse le plus particulièrement : l'Europe entière retentit du reste de ses louanges ; & ce qui est le plus glorieux, & en même temps le plus touchant pour lui, on compare déjà son Règne à celui de Louis XIV.





HISTOIRE DU ROMIEU DE PROVENCE.



ENDANT que la France étoit partagée en plusieurs petits Etats, presque indépendans du Roi, la Comté de Provence tomba, par un mariage, dans la Maison des Comtes de Barcelone, qui par la même voie devinrent peu de temps après Rois d'Arragon. Tantôt le Royaume & la Comté furent dans une même main; tantôt le Royaume fut le partage de l'aîné, & la Comté

celui d'un cadet. Le dernier des Comtes de cette Maison fut Raimond Berenger V, qui vers l'an 1216 s'étant soustrait à la tutelle suspecte de Pierre, Roi d'Arragon, son oncle, qui le tenoit en Espagne, étoit venu en Provence prendre possession de son Etat. Après qu'il eut remis dans le devoir quelques-uns des principaux Seigneurs, & quelques Villes des plus considérables du Pays, qui avoient voulu profiter de son absence, quoique tout ne fût pas encore calme, sa Cour ne laissa pas d'être agréable & florissante.

Raimond entendoit bien la guerre, & l'aimoit peu; le soin de se maintenir suffisoit pour consumer toute son activité, & il ne lui en restoit pas pour songer à s'agrandir. Il étoit naturellement doux, simple, populaire; mais il prenoit quelquefois les défauts de Prince, quand il se souvenoit de son rang; ce qu'il avoit de mauvais lui coûtoit quelque effort & quelque attention, & ce

qu'il avoit de bon ne lui coûtoit rien. L'instinct qui le portoit à la vertu, étoit plus sûr que ses lumieres ; il n'avoit pas assés d'esprit pour être inébranlable dans le bien. Il aimoit les plaisirs, & se connoissoit assés aux choses d'agrément. Cela joint à sa bonté naturelle, & la familiarité qu'il accordoit aisément à ceux qui l'approchoient, attira auprès de lui presque tous les Seigneurs du Pays, quoiqu'alors les Gentilshommes se tinssent volontiers dans leurs Châteaux, & ne fissent guère plus leur cour à leurs Ducs ou leurs Comtes, que ces Comtes & ces Ducs ne la faisoient au Roi.

Ces temps-là furent fort ignorans, & il semble que la nature les choisit exprès pour faire voir ce qu'elle peut par elle-même, & pour produire des Poëtes qui lui dussent tout. Au milieu de la grossiereté du douzième & du treizième siècle, il se répandit dans toute la France un esprit poétique qui alla

jusqu'en Picardie, & à plus forte raison la Provence en eut-elle sa part.

La Poësie & les Poètes de ce temps-là étoient bien différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. La Poësie étoit sans art, sans règle, telle enfin qu'elle doit être dans sa naissance; car à l'égard de ces siècles, les Grecs & les Latins n'avoient jamais été. Le Grec étoit absolument inconnu; & si quelques-uns de ces Auteurs savoient le Latin, ce n'étoient guère que des Prêtres ou des Moines, qui même ne le savoient presque que par l'Ecriture Sainte, & par conséquent assés mal. Homere & Virgile n'étoient tout au plus connus que de réputation; & si vous trouvés quelquefois dans ces sortes d'Ouvrages quelque trait de Fable, croyés que c'étoit une érudition bien rare. En récompense ils ont une simplicité qui se rend son Lecteur favorable, une naïveté qui vous fait rire, sans vous paroître ridicule, & quelquefois des traits

de génie imprévûs & assés agréables. La plus grande gloire de la Poësie Provençale est d'avoir pour fille la Poësie Italienne. Non-seulement l'art de rimer passa des Provençaux aux Italiens; mais il est sûr que Dante, Petrarque, & Bocace dans ses Contes, ont bien fait leur profit de la lecture des Provençaux. Il y en a plusieurs dont Petrarque fait l'éloge, sans doute par reconnaissance; & outre tout cela, il fut encore inspiré par une Provençale, & animé par le Soleil de Provence.

Les Poètes d'alors ressembloient encore moins à ceux d'aujourd'hui, que leur Poësie à la nôtre. Je trouve que ceux de Provence étoient presque tous de grande qualité; & si l'on est surpris que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours regardé les Lettres avec mépris, & qui aujourd'hui tient encore beaucoup de cette espèce de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amussent à faire

des vers, je ne puis répondre autre chose, sinon que ces sortes de vers-là se faisoient sans étude & sans science, & que par conséquent ils ne deshonoreroient pas la Noblesse. Il est vrai cependant que ces Poètes n'exerçoient pas le métier trop noblement; ils se faisoient fort bien payer. Ils s'attachoient à quelque Prince, ou alloient errans de Cour en Cour pour faire voir leurs Ouvrages. Quelquefois pendant le repas d'un Prince, vous voyiés arriver un Troubadour, c'est-à-dire un Poète ou trouveur de belles choses, avec ses Jongleurs, c'est-à-dire Joueurs d'instrumens; & le Troubadour faisoit chanter aux Jongleurs sur leurs *Vielles* ou *Harpes* les vers qu'il avoit composés. On les payoit en draps, armes & chevaux, paiement assés noble; mais pour tout dire, on leur donnoit aussi de l'argent. L'Histoire marque beaucoup de Troubadours qui s'y sont enrichis; & ces Troubadours-là portent de

de si beaux noms, qu'il n'y a pas de grand Seigneur aujourd'hui qui ne fût bienheureux d'en descendre. Ce qui relève fort leur honneur, c'est que dans ces payemens qu'on leur faisoit, entroient assés souvent les faveurs des Princesses & des plus grandes Dames, qui étoient assés foibles contre un bel esprit. Un Sonnet d'Armand ou Chomeil mit à bout toute la vertu de la Vicomtesse de Boiers.

Quelques Troubadours avoient établi, qu'après avoir chanté devant une assemblée de Femmes de qualité, ils étoient en droit d'en aller baiser une à leur choix. Mais ce qui marque encore mieux le cas qu'on faisoit des Poëtes, on trouve que Robert, fils de Charles II, Roi de Naples, & Comte de Provence, exempta pour dix ans la Ville de Tarascon de toutes Tailles & Subsidés, à condition qu'on y entretiendrait aux dépens du public Pierre Cardenal, bon Troubadour. Et croi-

ra-t-on bien aujourd'hui qu'un Albertet de Sisteron, ayant envoyé en mourant ses Œuvres à la Marquise de Mallespine, & qu'un nommé Fabre d'Ussel les ayant interceptées, & les donnant comme de lui, son procès lui fut fait dans toutes les règles, & que le Plagiaire fut fustigé, *suivant les Loix Impériales*, dit l'Histoire, tant ces choses-là étoient traitées sérieusement.

Il est aisé de deviner que dans un siècle où la Poësie étoit si fort à la mode, la galanterie y devoit être aussi. Tous ces Poëtes étoient amoureux : & comment les Dames auroient-elles manqué de complaisance pour eux ? Les maris même n'en manquoient pas ; on en trouve quelques-uns qui ont mieux aimé dissimuler que de chasser le Troubadour de chés eux. Cependant l'aventure de Guillaume de Cabestan marque assés que tous les maris ne peuvent pas dépouiller leur férocité naturelle. Il avoit quitté Berangere des

Baux, Dame de la premiere qualité de Provence, qui pour s'assurer de la constance du Poëte, lui avoit donné un breuvage dont il pensa mourir, & qui altera son cerveau un peu plus qu'il n'étoit nécessaire pour faire des vers. Il s'étoit attaché à la femme du Seigneur de Seillan, & avoit obtenu d'elle ce qui étoit presque dû à un Troubadour. Le mari, moins touché de la Poësie, assassina Guillaume de Cabestan, tira son cœur hors de son corps, & le donna à manger à sa femme, bien apprêté. Elle le trouva bon ; & quand son mari lui dit ce que c'étoit, elle répondit que puisqu'elle avoit mangé de si noble viande, elle n'en mangeroit jamais d'autre, & se laissa mourir de faim.

L'histoire de ces Poëtes est pleine d'effets extraordinaires de passion, qui sont à peine croyables dans un siècle aussi relâché sur l'amour que l'est celui-ci. L'un, dans un dépit amoureux,

tue sa maîtresse, & se tue ensuite; l'autre meurt de ce que l'on porte la sienne en terre. Il est vrai qu'il mourut trop tôt; car la Dame revint pendant qu'on faisoit son Service dans l'Eglise; mais elle fit bien son devoir, elle alla s'enterrer dans un Couvent. Qui a jamais égalé, & qui égalera jamais Gefroi Budel, Sieur de Blieux? Il entend parler de la beauté & des perfections de la Comtesse de Tripoli à des Pélerins qui venoient de la Terre-Sainte; le voilà qui devient amoureux sur leur parole, & qui passe sa vie à faire des vers pour sa chere Idée. Enfin ne pouvant plus soutenir l'absence de ce qu'il n'avoit jamais vû, il s'embarque pour Tripoli en habit de Pélerin. En approchant de ces lieux charmans où étoit tout son bien, sa passion augmenta, & il arriva malade. Son confident, qu'il avoit mené avec lui, alla avertir la Comtesse qu'il venoit d'entrer dans le Port un Vaisseau qui lui amenoit un amant, mais

fort indisposé. Elle eut la bonté de venir aussi-tôt dans le Vaisseau ; mais comme le Poëte commençoit un compliment très-tendre, il fut suffoqué par l'excès de son amour, & mourut. La Comtesse paya du moins sa passion par un magnifique tombeau ; & *oncques depuis*, dit l'Histoire, *ne fut vûe faire bonne chere*. Il faut qu'on se souvienne, en lisant cette Histoire, que ce Héros étoit né sous le Soleil de Provence, & étoit Poëte ; & je crains qu'on n'ait encore de la peine à la trouver vraisemblable.

Rien n'étoit alors plus singulier en Provence, que ce qu'on appelloit la Cour d'Amour. C'étoit une assemblée de Dames de la première qualité, qui ne traitoient que de matieres de galanterie. S'il naissoit quelque contestation entre un amant & une maîtresse, on envoyoit la question à la Cour d'Amour ; & comme l'esprit du siècle étoit sérieux sur les bagatelles, les Dames prononçoient gravement sur la ques-

tion, & leur jugement étoit reçu avec une soumission très-sincere.

Telle fut la Provence sous les Comtes de la Maison de Barcelone, & particulièrement sous Raimond Berenger V; il étoit Troubadour lui-même, plutôt par mode que par génie. Il avoit épousé Béatrix de Savoye, dont il eut quatre filles; Marguerite, Eleonore, Sance & Béatrix, que l'on remarque qui ont toutes été Reines, quoique la Royauté de l'une des quatre ait été un peu imaginaire. Je parle de Sance, qui épousa Richard d'Angleterre, que les Princes Allemands élurent Roi des Romains, & qui n'en eut jamais que le titre.

Avant qu'aucune de ces Princesses fût mariée, & tandis qu'elles ornoient encore la Cour de Provence, on y vit paroître le Romieu, si célèbre dans les Histoires du Pays. Romieu, en Provençal, veut dire Pélerin, ou qui va à Rome, parce que d'abord on alloit

communément à Rome en Pélerinage, ensuite la dévotion se tourna à la Terre-Sainte. Un soir que le Comte de Provence revenoit de la chasse, il rencontra ce Romieu avec sa cappe & son bourdon, qui marchoit seul d'un air fort gai & fort content. La bonne humeur où étoit alors le Comte, & l'oisiveté, firent qu'il parla au Romieu, & il fut fort étonné que le Romieu lui répondit avec esprit, avec liberté, & comme un homme accoutumé au commerce des Grands. Le Comte lui demanda qui il étoit. Monseigneur, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de m'excuser ; je reviens de la Terre-Sainte, & on m'y a fait faire vœu de ne dire jamais qui je suis. Cette réponse satisfit le Comte, parce que c'étoit assés la mode en ces temps-là de faire des vœux bisarres. Je vois bien ce que c'est ; dit le Comte au Romieu ; vous êtes un homme de qualité, qui êtes tombé dans quelque grande faute, & on vous

a donné pour pénitence d'errer par le monde sous ce misérable équipage, sans oser déclarer qui vous êtes ; je vous avoue que je trouve cette mortification assés bien imaginée. Monseigneur, répondit-il, je n'aurois pas eu assés peu de conscience pour ne pas dire à mon Confesseur de m'en chercher une autre, car en vérité il y auroit été trompé ; & si j'étois homme de qualité, rien ne me coûteroit moins que de cacher ma naissance & mon nom. Comment, reprit le Comte, seriez-vous bien aise qu'on vous traitât comme un homme du peuple ? Prendriez-vous plaisir à vous priver des égards & des respects qu'on devoit à votre rang ? Vous me fournissés vous-même la réponse, Monseigneur, repliqua le Romieu ; ce seroit à mon rang que tout cela seroit dû, il le perdrait, mais pour moi je ne perdrois rien ; mon rang & moi nous ne serions pas la même chose.

Le Comte, toujours plus frappé du
Romieu

Romieu, & plus curieux de l'entendre parler, & d'approfondir, s'il se pouvoit, cette aventure, lui ordonna de le suivre. Il eut beau s'en défendre, il eut beau représenter que ses affaires l'appelloient ailleurs, & qu'il n'étoit point propre à paroître dans une Cour, il n'en fut point cru, & on le fit monter à cheval. Le Comte ne parloit qu'à lui; & quand on fut arrivé, il fut seul le spectacle de toute la Cour. Mais pour mieux comprendre de quelle maniere il y fut regardé, il est bon de savoir de quelles personnes elle étoit composée.

Ceux qui avoient le plus de part à la familiarité du Comte, étoient Beralde, cadet de l'illustre Maison des Baux, qui avoit disputé la Provence aux Comtes de Barcelone; Boniface de Castellane, Raoul de Gatin, l'Abbé de Mont-Maiour Perdigon.

Beralde des Baux étoit bien fait, & d'un extérieur très-agréable; il avoit de la valeur, de la libéralité, de la

générosité, du désintéressement ; mais il ne se croyoit obligé à toutes ces vertus, que parce qu'il étoit de bonne Maison. Il croyoit que la naissance les donnoit, & qu'un Gentilhomme qui ne les avoit pas, avoit pris soin de les étouffer en lui. On le trouvoit parfaitement honnête homme, quand on ne s'appercevoit pas de son motif. Il avoit des vûes assés fines sur les choses de morale, & on étoit charmé de l'en entendre discourir ; mais au milieu de raisonnemens très-solides, il plaçoit quelquefois que la Maison des Baux étoit descendue d'un des trois Rois, nommé Balthasar, & que l'Etoile d'argent qu'elle a pour Armes, représentoit celle qui avoit conduit les Mages à Jérusalem. Il avoit beaucoup d'esprit ; mais malheureusement il avoit étudié des Livres Arabes que lui avoit donné un Médecin Catalan du Comte Raimond, qui l'avoient entêté de toutes les rêveries de l'Astrologie, & lui

avoient appris à craindre les Chouettes. Il ne pouvoit pas imaginer que ce qui étoit écrit dans une Langue aussi mystérieuse que l'Arabe , & qui lui avoit tant coûté à apprendre, ne fût pas vrai. Sa femme étoit aimée de Fouquet.....

Boniface de Castellane étoit aussi d'une naissance très-distinguée, grand Poète satirique, mais satirique par nature, & Poète par Art, seulement pour être satirique. On l'appelloit l'*Outrecuyat*, tant il étoit hardi dans ses *Sirventes* ou Satires : il n'y épargnoit personne, & il les finissoit d'ordinaire par ces mots, *Bougua qu'as dich*, qui marquoient l'étonnement où il étoit lui-même de sa hardiesse.

Il sacrifioit tout à la Satire, amitié, bienféance, & même l'honneur de son propre goût, excusable seulement par l'impossibilité d'avoir de l'esprit dans un autre genre. Il étoit très-timide quand il étoit menacé par le moindre

faiseur de Sirventes , très-redoutable quand il étoit craint. Sa bile, sa férocité, son indiscretion lui avoient donné plus de vogue que d'autres n'en avoient par leurs bonnes qualités, & il étoit en droit de mépriser autant qu'il faisoit, la bonté, la douceur & l'équité.

Raoul de Gatin avoit un caractère presqu'entièrement opposé, un génie fort étendu, & qui n'étoit borné que parce qu'il ne s'étoit pas appliqué à tout, une vivacité douce, un agrément facile, des graces simples, une probité & une droiture de cœur, que tout son extérieur représentoit ; mais il étoit extrêmement foible sur l'amour, & très-sujet à faire de mauvais choix. Alors tout son mérite devenoit ridicule par l'hommage qu'il en faisoit à des personnes indignes, & ses respects mal placés le défiguroient entièrement. Le plus grand deshonneur où il fût encore tombé, étoit d'aimer Richilde, de la Maison de Montauban, jeune

Dame très-galante qui s'accommodoit de toutes fortes d'Amans , hormis de ceux qui étoient honnêtes gens , & à qui Raoul ne manqua pas de déplaire dès qu'elle eut découvert ses bonnes qualités. Il étoit extrêmement aimé du Comte de Provence , qui l'employoit dans ses guerres , & lui confioit ses plus importantes affaires ; mais du moment qu'il fut amoureux de Richilde , il quitta tout pour être sans cesse à Montpellier où elle demeuroit. Il étoit excellent Troubadour , & il eut le malheur de faire pour elle les plus beaux vers qu'il eût faits de sa vie.

L'Abbé de Montmaieur étoit toujours à la Cour , sous prétexte de quelques affaires de son Monastere qui alloient lentement. Jamais Moine n'entendit mieux l'art d'accorder les intérêts spirituels & les temporels. Comme le Comte n'étoit pas dévot , l'Abbé de Montmaieur gardoit sur les désordres de la Cour un silence qui paroissoit

forcé, & qui n'étoit qu'un effet naturel de sa politique; il faisoit de très-legeres remontrances, & sembloit se retenir à regret par la réflexion qu'on n'étoit pas en état d'en profiter; ainsi le peu qu'il disoit ne le brouilloit avec personne, & il avoit le mérite de ce qu'il n'avoit point dit. Il se faisoit forcer à prendre part à des divertissemens de la Cour, à des parties de chasses, à des spectacles; & il avoit l'esprit de faire bien des choses contre son état, sans rien faire contre la bienséance. Son hipocrisie étoit fort fine, en ce qu'il ne l'outroit point, & qu'il la réduisoit aux choses essentielles. Il savoit bien attirer des donations à son Abbaye; mais il ne les recevoit qu'en avertissant que ce n'étoit pas là le capital de la dévotion, comme on n'étoit pas fort éloigné de le croire en ce temps-là.

Hugues de Sobieres étoit de bonne Maison, mais né sans bien. Le métier

de Troubadour lui avoit valu une grande fortune , & la familiarité de tous les grands Seigneurs. Il ne faisoit guère de Sirventes ; mais il étoit plus méchant que Boniface de Castellane , parce qu'il étoit plus retenu & plus circonspect ; il outrageoit moins , & faisoit plus de mal. Jamais Courtisan ne fut mieux le grand art de nuire ; aussi l'Histoire remarque expressément qu'il entretenoit les Barons dans une division perpétuelle. Il étoit susceptible de toutes les formes que l'intérêt peut donner ; il se forçoit quelquefois à être amoureux , parce que le Comte de Provence l'étoit toujours ; il eût cru faire mal sa cour , si on l'eût pû surprendre sans une passion.

Les autres Seigneurs attachés au Comte de Provence , étoient le Comte de Vintimille , Thibaud de Vins , les Chevaliers de Liparron , de Porcellet , de Lauris , d'Entrecasseau , de Pujet , de Furban , & les Troubadours Ram-

baud d'Orange , Seigneur de Correfon, Gui, Ebles & Pierre d'Uzez, freres; Boniface Calus Gentil, Firmeric de Belucler, Perdigon, Pierre de Château-Neuf, Guillaume de Bargemon.

Le soir que le Romieu fut amené par le Comte à son Château , presque toute cette Cour s'y trouva rassemblée ; tous les yeux étoient tournés vers lui , & le Comte ne parloit qu'à lui. Quelques Courtisans des plus prévoyans craignirent déjà que dans la personne de cet inconnu il ne fût arrivé un Favori. Vous venés de la Terre-Sainte , lui dit le Comte , fans doute autant par curiosité que par dévotion ; hé bien , n'êtes-vous pas content de votre voyage ? Dites-nous ce que vous avés remarqué de plus singulier chés les Grecs , les Turcs , les Sarrafins. Monseigneur , répondit-il , je vous ferai un aveu que d'autres Voyageurs ne feroient peut-être pas volontiers. J'ai perdu mes pas , je n'ai rien vû de remarquable.

Comment ! reprit le Comte. Et tous ceux qui reviennent de ces Pays-là nous en rapportent tant de merveilles. Je le crois bien, répliqua le Romieu ; il y a des yeux plus propres à voir des merveilles les uns que les autres ; & pour moi j'ai vû des Grecs, des Turcs, des Sarrafins, des Tartares même ; mais je n'ai vû que des hommes, & j'en avois déjà vû en France. Il est bien aisé de juger que tout le genre humain n'est qu'une famille, tant on s'y ressemble. Mais, reprit le Comte, ces manieres de s'habiller & de bâtir, ces mœurs si différentes des nôtres, ces Gouvernemens si bisarres, tout cela n'est-ce pas un spectacle fort agréable pour la curiosité ? Monseigneur, répondit le Romieu, c'est selon les spectateurs. Ceux qui croient que tout ce qu'ils voyent dans leur Pays est la nature, & qu'on ne doit pas s'habiller ni faire la révérence autrement qu'eux, je suis d'avis qu'ils courent le monde ; ils verront

mille objets nouveaux, dont ils seront puissamment touchés. Pour moi j'ai trouvé une autre maniere de voyager, qui est la seule que je pratiquerai dorénavant. Je suis fortement persuadé que le fond de la nature humaine est par-tout le même, mais qu'il est susceptible d'une infinité de différences extérieures, sur-tout ce qui ne dépend que de l'opinion & de l'habitude. Toutes ces différences, je me les imagine comme je puis ; je fais à ma fantaisie des mœurs & des Gouvernemens, qui ne sont pourtant pas contraires aux principes qui nous sont essentiels ; & je dis, tout cela est quelque part ; si ce n'est pas cela, c'est quelque chose d'approchant ; voilà tout le tour du monde fait. Ce n'est pas que tous ces objets différens ne soient un peu plus agréables, & peut-être un peu plus utiles à voir, tels qu'ils sont en eux-mêmes ; mais je ne sai si le plus d'agrément & d'utilité vaut la peine du voyage.

Les discours du Romieu firent des effets bien différens sur ceux qui y furent présens. Presque tous les Courtisans n'y entendirent rien , & eurent beaucoup d'envie de s'en moquer. Le Comte y sentoît une vérité qui le touchoit ; mais il n'osoit s'en fier à ce sentiment , & la singularité des choses que lui disoit le Romieu l'étonnoit , lui faisoit plaisir , & en même temps lui étoit suspecte. Beralde des Baux & Rodolphe de Gatin n'hésiterent point , & lui trouverent beaucoup d'esprit ; il n'y eut que cette différence , que Beralde le crut homme de qualité , & Rodolphe jugea seulement qu'il étoit fort honnête homme. Ils en parlerent tous deux au Comte avec beaucoup d'éloges , & ils fixerent son jugement. Mais quand ils l'eurent déterminé , il crut n'avoir jamais douté , & il s'imagina qu'il avoit senti aussi vivement & aussi promptement qu'eux tout ce que valoit le Romieu.

Le lendemain il demanda son congé ; mais dans le goût que l'on avoit pour lui, on n'avoit garde de le lui accorder. Le Comte lui fit promettre qu'il passeroit quinze jours auprès de lui.

Il le mena aussi-tôt chés la Comtesse de Provence, & chés les quatre Princesses ses filles, que le Romieu n'avoit point encore vûes.

La Comtesse avoit l'esprit extrêmement galant ; elle aimoit les jeux, la Musique, toutes les Histoires où il entroit de l'amour ; elle avoit même souffert que quelques Troubadours lui adressassent des Ouvrages, où elle pouvoit soupçonner que son nom ne servoit qu'à en cacher un autre ; enfin tout ce qui avoit quelque air de galanterie l'intéressoit, la touchoit, & elle étoit indifférente à tout le reste ; cependant elle étoit toujours demeurée dans les bornes d'une exacte vertu, soit que ses inclinations n'allassent pas plus

loin , soit que son rang eût contraint ses inclinations.

Quand le Comte fut entré dans son appartement suivi du Romieu : Madame , lui dit-il , je viens vous demander du secours pour arrêter quelque temps ici cet inconnu , qui à chaque moment veut nous échapper.

Cet Ouvrage n'a pas été poussé plus loin.



A U F E U R O I.

*C'est l'Académie Royale de Musique qui
parle, en lui adressant les paroles d'un
Opéra représenté en 1678. **

GRAND ROI, quand l'Univers apprend
avec surprise,
Qu'à tes ordres par-tout la Victoire est soumise,
Que sur les bords tremblans du Rhin & de
l'Escaut,
Les Forts les mieux munis ne coûtent qu'un
assaut,
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les Lauriers dûs à tes grands exploits,
Néglige des beaux Arts les paisibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaisirs
tranquilles
Règnent avec éclat au milieu de nos Villes;
Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses Etats?
Il est vrai cependant que malgré ses Conquêtes,

* C'est l'Opéra de *Psiché*, imprimé sous le nom
de *Thomas Corneille*, mais réellement de M. de
Fontenelle. On le trouvera avec *Bellerophon* dans le
Tome X.

Elle suffit encore à préparer des Fêtes.
Il est vrai que malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux
 auspices;
Et que vaincre où tu fais voler tes Etendarts,
C'est la suite des soins que tu prens des beaux
 Arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier Ennemi qu'ait jamais eu la France;
Ce redoutable Gand, qui pour être assiégé,
Demande un Peuple entier sous ses fossés rangé;
T'a soumis son orgueil au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe ! Et combien d'é-
 pouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante !
Ces Peuples, contre nous ardens à se liguier,
Attendent le moment qui les va subjuguier.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous
 donnent;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes re-
 sonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

A M A D. * * *.

LE Parnasse aujourd'hui célèbre votre fête ;
 Les Muses de concert vous vont faire leur cour :
 Ecoutez ce qu'ici la mienne vous apprête ;
 Je vais vous parler sans détour ,
 Je ne suis point votre conquête ;
 Pour vos jeunes appas je n'ai point pris d'amour ;
 Mettés-vous cela dans la tête.

Je sai que quelquefois des cris applaudissans
 Vous mettent sans façon au rang des plus char-
 mantes ;
 Des bords du grand Bassin (*) partent ces doux
 accens ;

 Ce ne sont pas flatteurs que les Passans ,
 Et moins encore les *Passantes*.
 Mais que le grand Bassin ne s'en offense pas ,
 Je n'ai point pris d'amour pour vos jeunes appas.
 Tant mieux pour eux qu'on les admire ,
 Je n'ai point pris d'amour , ce mot vous doit
 suffire.

 Mais à quoi bon le dire tant ?
 A quoi bon ? Je suis très-contens
 D'avoir encor la force de le dire.

(*) *Aux Tuilleries.*

ENIGME

ENIGME SINGULIERE.

M On nom est Grec , non pas tiré du Grec
par force ,

Par le secours d'une savante entorse ;

Mais Grec , purement Grec , & tel que Casaubon ;

Les deux Scaligers & Saumaïse ,

Epris d'amour pour moi , se seroient pâmés d'aise ,

En soupirant pour ce beau nom.

S'il m'eût manqué , réduite à me fournir en

France ,

J'en avois sous ma main un autre assés heureux ,

Qui des siècles naissans retraçoit l'innocence ,

Les plus tendres liens , les plus aimables jeux ,

Charmes qui de nos jours s'en vont en déca-
dence.

Au défaut des deux noms , il me seroit resté

Une figure si parfaite ,

Que je pouvois en toute sûreté

Etre Mathurine ou Colette.

*Le mot de l'Enigme est Mademoiselle Lascaris ,
fille de feu Monsieur le Marquis d'Urfé. Après la
prise de Constantinople par les Turcs , un Seigneur
Lascaris , de la Maison des derniers Empereurs
Grecs , se retira en France : il y acquit quelques
Terres , qui sont tombées par succession dans la*

*Maison d'Urfé , sous la condition que dans la
Maison qui les posséderoit , il y auroit toujours
quelqu'un qui porteroit le nom de Lascares.*

A M A D . . .

SI votre absence continue ,
Je vous en avertis , mon amour diminue.
En vous différens dons des Cieux
Font un Tout rare & curieux ;
Mais quand un si beau Tout est un temps sans
paroître
A mes yeux , à mes propres yeux ,
Je viens à douter qu'il puisse être.

SUR MA VIEILLESSE.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte ;
Disent les anciens Ecrits.
O Dieux ! combien je m'en écarte ;
Moi qui suis si vieux dans Paris !
O Sparte ! Sparte , hélas ! qu'êtes-vous devenue !
Vous saviés tout le prix d'une tête chenue,
Plus dans la Canicule on étoit bien fourré ,

Plus l'oreille étoit dure , & l'œil mal éclairé ,
 Plus on déraisonnoit dans sa triste famille ,
 Plus on épiloguoit sur la moindre vétille ,
 Plus contre tout son siècle on étoit déclaré ,
 Plus on étoit chagrin & misantrope outré ,
 Plus on avoit de goutte ou d'autre béatille ,
 Plus on avoit perdu de dents de leur bon gré ,
 Plus on marchoit courbé sur sa grosse béquille ,
 Plus on étoit enfin digne d'être entermé ,
 Et plus dans vos remparts on étoit honoré.
 O Sparte ! Sparte , hélas ! qu'êtes-vous devenue ?
 Vous saviés tout le prix d'une tête chenue.

R É P O N S E

*Aux Vers de Monsieur de Fontenelle
 sur sa vieillesse.*

DE ce Pays si vanté
 Je connois très-peu la Carte ;
 Mais je crois , en vérité ,
 Qu'un Vieillard de sa trempe eût été mal à
Sparte.

Qu'auroient-ils fait de l'Amant de *Cipris* ,
 Ces gens si durs , si peu nés pour les Ris ?

Kk ij

N'étant chés eux qu'un Vieillard respectable ;
 Il eût perdu la moitié de son prix :
 Pour être *Fontenelle* , il devoit être aimable ;
 Voilà pourquoi les Dieux l'ont placé dans *Paris* :

M. le P. H. lut à la Reine les Vers de M. de *Fontenelle* , sur le respect que l'on avoit à *Sparte* pour une tête chenue , & ses regrets sur ce que ce respect s'étoit bien perdu depuis. La Reine lui dit : » Faites savoir à *Fontenelle* que » j'ai vû ses Vers , & qu'une tête comme la » sienne devoit trouver *Sparte* par-tout «. M. le P. H. ne manqua pas de mander une réponse si flatteuse à M. de *Fontenelle*. Il le fit même souvenir que ses premiers Vers ayant été pour Madame la Dauphine de *Baviere* , ses derniers Vers devroient bien être pour la Reine. Il vint sur le champ chez M. le P. H. & lui apporta ces quatre Vers.

Je ne me flatte point du tout
 De retrouver *Sparte* par-tout ;
 Mais vous , ô modèle des Reines ,
 Vous trouveriés par-tout *Athènes*.

M. de *Fontenelle* avoit alors 92 ans.

F I N.

TABLE

DES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

L E Testament, Comédie,	Page 1
Henriette, Comédie,	99
Lyfianasse, Comédie,	189
Sur la Poësie en général,	279
Discours lû dans l'Assemblée publique du 25 Août 1749,	327
Réponse de M. de Fontenelle au Discours de M. l'Evêque de Rennes, le jour de sa Ré- ception 25 Septembre 1749,	341
Histoire du Romieu de Provence,	355.

P O E S I E S.

Au feu Roi,	382
A Mad. ***,	384
Enigme singuliere;	385
A Mad....	386
Sur ma vieillesse,	ibid.
Réponse aux Vers de M. de Fontenelle sur sa vieillesse,	387.

